

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

# CAP-AUX-DIAMANTS

IMPRIMEURS ET ÉDITEURS AU QUÉBEC  
250 ANS



Le jeune élève, 1894  
Ozias Leduc

N° 120 | HIVER 2015 8,50 \$

Envoi de publication. N° de la convention 40069616. Port de retour garanti. C.P. 26, Haute-Ville, Québec (Québec) G 1R 4M8



# LA CULTURE EN REVUES

ARTS VISUELS  
CINÉMA  
CRÉATION LITTÉRAIRE  
CULTURE ET SOCIÉTÉ  
HISTOIRE ET PATRIMOINE  
LITTÉRATURE  
THÉÂTRE ET MUSIQUE  
THÉORIES ET ANALYSES

Il me semble ressentir  
contre le vent. Je les  
dis, je vous le jure. Une  
ciel, de les aies vue  
le  
nord à la queue leu leu.

ART LE SABORD | CIEL VARIABLE | ESPACE | ESSE | ETC MEDIA | INTER | VIE DES ARTS | ZONE OCCUPÉE

24 IMAGES | CINÉ-BULLES | CINÉMAS | SÉQUENCES

BRÈVES LITTÉRAIRES | CONTRE-JOUR | ESTUAIRE | EXIT |

JET D'ENCRE | LES ÉCRITS | MŒBIUS | VIRAGES | XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

À BÂBORD! | L'ACTION NATIONALE | LIBERTÉ | L'INCONVÉNIENT | NOUVEAU PROJET | NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME |

QUÉBEC FRANÇAIS | RELATIONS

CAP-AUX-DIAMANTS | CONTINUITÉ | HISTOIRE QUÉBEC | MAGAZINE GASPÉSIE

LES CAHIERS DE LECTURE | LETTRES QUÉBÉCOISES | LIVRE D'ICI | LURELU | NUIT BLANCHE | SPIRALE

CIRCUIT | JEU REVUE DE THÉÂTRE | LES CAHIERS DE LA SQRM

ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN | ÉTUDES LITTÉRAIRES | INTERMÉDIALITÉS | TANGENCE | VOIX ET IMAGES


LES REVUES  
CULTURELLES QUÉBÉCOISES  
**SODEP.QC.CA**

**sodep**  
Société de développement  
des périodiques  
culturels québécois

LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU CANADA

Maison  
SIR ÉTIENNE-PASCHAL-TACHÉ

Découvrez le parcours  
exceptionnel de cet homme  
de caractère et de courage.



MONTMAGNY  
CAPITAL DU LOGICIEL

[www.ville.montmagny.qc.ca/maisontache](http://www.ville.montmagny.qc.ca/maisontache)

EXPOSITION PERMANENTE DANS SA MAISON HISTORIQUE

**FÉLIX**  
EST DE RETOUR  
ET IL VOUS INVITE CHEZ LUI

Visitez la maison du  
personnage historique  
à Vaudreuil-Dorion et  
partez à la découverte  
de ce géant qui a marqué  
le paysage de la culture.



450 510-2840  
[maisonfelixleclerc.org](http://maisonfelixleclerc.org)

*Félix*  
MAISON  
FÉLIX-LECLERC  
DE VAUDREUIL

**Exposition**  
2014.04.11– 2015.03.29

*Arthur.*  
D'OMBRES ET DE LUMIÈRE  
*Arthur Guindon et son œuvre*

LE GÉNIE DU LAC  
DES DEUX-MONTAGNES [Détail]  
Collection des Prêtres de Saint-Sulpice de Montréal



MUSÉE  
MARGUERITE-  
BOURGEOYS  
MUSEUM

400, RUE SAINT-PAUL EST  
VIEUX-MONTRÉAL  
514-282-8670  
MÉTRO CHAMP-DE-MARS



[www.marguerite-bourgeoys.com/guindon](http://www.marguerite-bourgeoys.com/guindon)

EN COLLABORATION AVEC:  
UNIVERS CULTUREL DE SAINT-SULPICE

PARTENAIRE:  
ENCADREX

Vous pouvez photocopier ce coupon avant de le remplir.



# Complétez votre collection

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

## CAP-AUX-DIAMANTS

### JE DÉSIRE OBTENIR LES NUMÉROS SUIVANTS (COCHER SVP )

- |   |   |  |
|---|---|--|
| <input type="checkbox"/> 18 En avant la musique!                | <input type="checkbox"/> 63 L'univers fascinant du livre          | <input type="checkbox"/> 97 Place au cirque!                           |
| <input type="checkbox"/> 23 Les communications                  | <input type="checkbox"/> 64 Plaisirs d'hiver                      | <input type="checkbox"/> 98 Bonne fête Trois-Rivières (1634-2009)      |
| <input type="checkbox"/> 24 Mon pays c'est l'hiver              | <input type="checkbox"/> 67 Magie de la musique traditionnelle    | <input type="checkbox"/> 100 Le passé mis en lumière                   |
| <input type="checkbox"/> 25 Des trésors de musées               | <input type="checkbox"/> 70 Les soins du corps                    | <input type="checkbox"/> 101 Deux siècles de journaux et de revues     |
| <input type="checkbox"/> 26 La religion au Québec               | <input type="checkbox"/> 77 Les Acadiens                          | <input type="checkbox"/> 102 Des villes et des maires                  |
| <input type="checkbox"/> 27 350 fois Montréal                   | <input type="checkbox"/> 78 Le pain, une longue histoire!         | <input type="checkbox"/> 104 Mode, mœurs, mémoire...                   |
| <input type="checkbox"/> 28 À votre santé! (Les boissons)       | <input type="checkbox"/> 79 Les Noirs au Québec                   | <input type="checkbox"/> 108 Nord et nordicité                         |
| <input type="checkbox"/> 29 Les grands anniversaires de 1992    | <input type="checkbox"/> 80 Le jour de l'An                       | <input type="checkbox"/> 110 Les arts en Nouvelle-France               |
| <input type="checkbox"/> 30 Un parlement se raconte             | <input type="checkbox"/> 81 La famille Bonaparte et le Québec     | <input type="checkbox"/> 111 Les 100 ans du ministère des Transports   |
| <input type="checkbox"/> 31 Je me souviens... (Les archives)    | <input type="checkbox"/> 82 Quand la nature se fâche              | <input type="checkbox"/> 112 Sous la plume de jeunes historiens        |
| <input type="checkbox"/> 32 Regards sur l'enfance               | <input type="checkbox"/> 83 Scandales (politiques)                | <input type="checkbox"/> 113 Aspects inédit du sport au Québec         |
| <input type="checkbox"/> 35 Que le spectacle commence!          | <input type="checkbox"/> 84 Les années 1950                       | <input type="checkbox"/> 114 1663 : Le début d'un temps nouveau        |
| <input type="checkbox"/> 36 Incursions dans le quotidien        | <input type="checkbox"/> 86 Des forêts et des hommes              | <input type="checkbox"/> 115 Le traité de Paris de 1763                |
| <input type="checkbox"/> 37 Des lieux chargés d'histoire        | <input type="checkbox"/> 87 Les Québécois et l'aviation           | <input type="checkbox"/> 116 L'histoire vivante : le passé au présent  |
| <input type="checkbox"/> 38 100 ans de cinéma                   | <input type="checkbox"/> 89 Les années 1960                       | <input type="checkbox"/> 117 1914 : Une année mémorable                |
| <input type="checkbox"/> 39 La famille dans tous ses états      | <input type="checkbox"/> 90 Aventuriers et aventurières           | <input type="checkbox"/> 118 La vie religieuse en Nouvelle-France      |
| <input type="checkbox"/> 40 Les grands magasins                 | <input type="checkbox"/> 91 Tant d'histoires à raconter           | <input type="checkbox"/> 119 La conférence de Québec de 1864 revisitée |
| <input type="checkbox"/> 41 Dix rendez-vous avec notre histoire | <input type="checkbox"/> 93 Histoire et lieux de mémoire          | <input type="checkbox"/> Hors série L'Institut canadien                |
| <input type="checkbox"/> 42 Présence du Moyen Âge au Québec     | <input type="checkbox"/> 94 Quatre cents ans d'histoire politique | <input type="checkbox"/> Hors série François de Laval                  |
| <input type="checkbox"/> 43 Guerres et paix                     | <input type="checkbox"/> 95 Une histoire au féminin               | <input type="checkbox"/> Hors série Ville de Québec (2005)             |
| <input type="checkbox"/> 49 La sexualité                        | <input type="checkbox"/> 96 Le français au Québec                 |  |

#### Envoyez-moi les numéros cochés

Prix des numéros à l'unité : 8,50 \$. Hors série : 11,50 \$.  
Taxes et frais de poste et de manutention en sus.

#### PROFITEZ DE L'OFFRE DE 50% DE RABAIS

#### Envoyez-moi tous les numéros disponibles (62 exemplaires) pour seulement 290 \$

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

**Pour commander :**  
**(418) 656-5040**

### OFFRE D'ABONNEMENT

#### ABONNEMENT :

1 an : 35\$ | 2 ans : 60\$ (taxes incluses)

Institution : 1 an : 45\$ | 2 ans : 80\$ (taxes incluses)

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

- Je m'abonne pour 1 an  / 2 ans
- J'abonne un(e) ami(e) pour 1 an  / 2 ans

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_ App. \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Téléphone (     ) \_\_\_\_\_

Courriel \_\_\_\_\_

#### MODE DE PAIEMENT :

- chèque  Visa  MasterCard

N° de carte

\_\_\_\_\_

Exp. \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_



# ARTICLES DE PÉRIODIQUES - Index en ligne

<http://www.sgq.qc.ca> ou <http://www.sgcf.com>

Généalogie - Héraldique  
Histoires de famille



Plus de 500 périodiques  
Plus de 30 000 articles  
du Québec et autres régions du Canada,  
des États-Unis et de la France

Mise à jour régulière de l'index

Partenariat entre la Société de généalogie de Québec  
et la  
Société généalogique canadienne-française

AGB



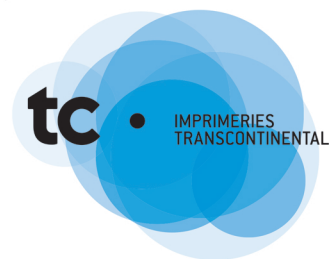
» Vers un monde meilleur

Prémédia • Impression • Finition • Distribution

Chez Imprimeries Transcontinental, nous préparons un monde meilleur pour les générations présentes et futures grâce à des pratiques commerciales durables qui protègent l'environnement. De l'utilisation de papiers recyclés et d'encre végétale à l'obtention de la certification FSC, en passant par nos pratiques de production respectueuses de l'environnement, nous améliorons le monde d'aujourd'hui pour assurer un avenir meilleur.

Transcontinental Québec,  
fière partenaire de la Revue Cap-aux-Diamants

[jean.francois.bedard@tc.tc](mailto:jean.francois.bedard@tc.tc)



# CLIN D'ŒIL

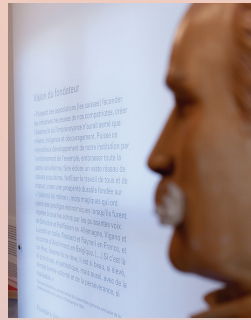
**GALERIE D'ART  
MONT SAINTE-ANNE**  
1, boulevard du Beau-Pré  
Beaupré  
418 827-4433  
galeriemontsteanne.com



Guy Lamarre,  
Dandine des grèves.  
Fer recyclé.

**MAISON  
ALPHONSE-DESJARDINS**  
6, rue du Mont-Marie  
Vieux-Lévis  
418 835-2090, poste 6400  
desjardins.com/maisonalphonsedesjardins

Intérieur ancien (1906)  
\* Nouvelle exposition :  
*L'empreinte d'un couple*  
\* Ouvert toute l'année \* Entrée libre



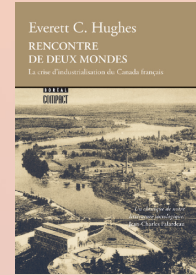
Société historique  
Alphonse-Desjardins  
Photographe : Xavier Duchez

**MUSÉE BEAULNE**  
96, rue de l'Union  
Coaticook  
819 849-6560  
museebeaulne.qc.ca  
info@museebeaulne.qc.ca

Le Musée Beaulne loge dans le Château Norton, une résidence bourgeoise classée monument historique. Des expositions variées y sont présentées tout au long de l'année.



**RENCONTRE DE DEUX MONDES**  
Everett C. HUGHES  
Une réédition importante,  
en librairie le 7 octobre



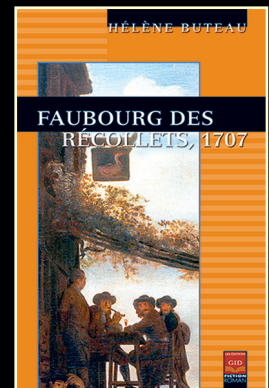
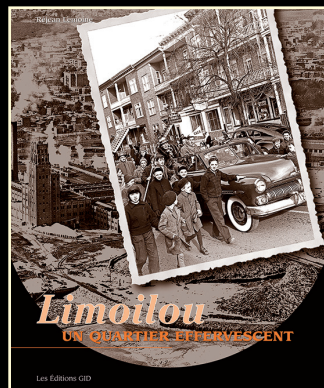
Boréal compact n° 276 • 432 pages  
17,95 \$ • PDF et ePub : 12,99 \$

Considérée comme un classique parmi les textes issus de la prestigieuse École de Chicago, cette monographie consacrée à Drummondville a marqué d'une pierre blanche l'étude des mutations de la culture canadienne-française. Depuis longtemps introuvable, elle est de nouveau disponible en « Boréal compact ».

LES ÉDITIONS  
GID

## LES ÉDITIONS GID

editions@leseditionsgid.com — 418 877-3110 — leseditionsgid.com



Presses de l'Université Laval



Michel O'Neill

**L'ÉPOPÉE DES  
PETITS FRÈRES DE LA CROIX**  
*Histoire d'une nouvelle communauté monastique  
québécoise dans l'Église catholique d'aujourd'hui*

**Découvrez l'émergence de cette  
communauté monastique**

ISBN : 978-2-7637-2166-8 • 256 pages • 29,95 \$

Conseil des Arts  
du Canada



Canada Council  
for the Arts

Michel O'Neill



**L'épopée des  
Petits frères  
de la Croix**

*Histoire d'une nouvelle communauté monastique québécoise  
dans l'Église catholique d'aujourd'hui*

Preface de Raymond Lemieux



Inscrivez-vous à notre infolettre au [www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)



10



20

## RUBRIQUES

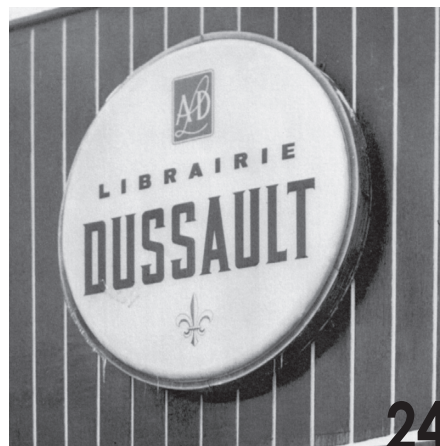
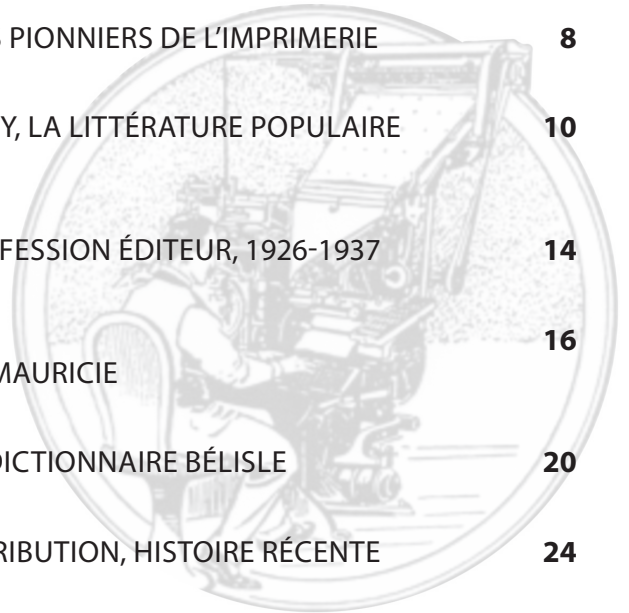
|   |                |
|---|----------------|
| DE PRÈS ET DE LOIN<br>PARCOURS HISTORIQUES<br>Le drapeau britannique<br>passe les frontières                                      | 33             |
| PATRIMOINE<br>Le domaine de la pointe de<br>Saint-Vallier au temps de Murval  | 35             |
| MÉDAILLES<br>Le tricentenaire de<br>la consécration du Canada à<br>Saint Joseph par les Récollets                                 | 37             |
| EXPOSITIONS<br>Passeurs de modernité  | 39             |
| PLACE AUX LIVRES<br>LIVRES REÇUS<br>AU MUSÉE NATIONAL<br>DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC<br>Les débuts du portrait<br>photographique (1) | 41<br>47<br>48 |
| MÉDIAS DE L'HISTOIRE<br>NOUVELLES<br>JE ME SOUVIENS<br>Il y a 200 ans : la British Navy<br>perd la bataille du lac Champlain      | 49<br>50<br>51 |
| À VOTRE AGENDA  | 52             |

# SOMMAIRE

Cap-aux-Diamants | n° 120 | Hiver 2015

## IMPRIMEURS ET ÉDITEURS AU QUÉBEC 250 ANS

|  |    |
|--|----|
| MOT DE PRÉSENTATION  | 3  |
| L'ÉVOLUTION DU MÉTIER D'IMPRIMEUR AU QUÉBEC<br><i>par Éric Leroux</i>                                  | 4  |
| BROWN & GILMORE : LES PIONNIERS DE L'IMPRIMERIE<br><i>par Éric Leroux</i>                              | 8  |
| LOUVIGNY DE MONTIGNY, LA LITTÉRATURE POPULAIRE<br>ET LE DROIT D'AUTEUR<br><i>par Marie-Pier Luneau</i> | 10 |
| ALBERT LÉVESQUE : PROFESSION ÉDITEUR, 1926-1937<br><i>par Jacques Michon</i>                           | 14 |
| ALBERT TESSIER<br>PILIER DE L'ÉDITION EN MAURICIE<br><i>par Maude Roux-Pratte</i>                      | 16 |
| L'HOMME DERRIÈRE LE DICTIONNAIRE BÉLISLE<br><i>par Josée Vincent</i>                                   | 20 |
| LA LIBRAIRIE ET LA DISTRIBUTION, HISTOIRE RÉCENTE<br>ET DÉFIS ACTUELS<br><i>par Frédéric Brisson</i>   | 24 |
| « LES ÉDITEURS AUSSI SONT MORTELS »<br>HUBERT NYSSSEN<br><i>par Pascal Genêt</i>                       | 28 |



24



28



*Le jeune élève, 1894*  
Ozias Leduc

Ozias Leduc (1864-1955). *Le jeune élève, 1894*; huile sur toile, 36,7 x 46,7 cm. Acheté en 1974. Photo ©Musée des beaux-arts du Canada. (Musée des beaux-arts du Canada), Ottawa.

Ozias Leduc (Mont-Saint-Hilaire, 8 octobre 1864 – Saint-Hyacinthe, 16 juin 1955), est l'un des peintres les plus importants du Québec. Il est le maître d'artistes tels Paul-Émile Borduas et Gabrielle Messier. Leduc peint beaucoup de portraits, de natures mortes et de paysages, et accompli quelques travaux sur des édifices religieux. Leduc est surnommé « le sage de Saint-Hilaire ». ([http://fr.wikipedia.org/wiki/Ozias\\_Leduc](http://fr.wikipedia.org/wiki/Ozias_Leduc)).

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est une production de « Les Éditions Cap-aux-Diamants inc. » et paraît quatre fois l'an.

**Conseil d'administration** : Yves Beaugard, François Droüin, Sophie Imbeault, Michèle Jean, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin.

**Directeur** : Yves Beaugard.

**Comité de rédaction** : Yves Beaugard, François Droüin, Sophie Imbeault, Michèle Jean, Jean-Philippe Jobin, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay Lamarche, Brigitte Violette.

**Comité consultatif** : Marie-Josée des Rivières, Denis Gagnon, Gilles Gallichan, Madeleine Gauthier, Yves Laberge, Jacques Lacoursière, Michel Lessard, Jocelyne Mathieu, Jean-Claude Robert, Marc Vallières.

**Révision des textes** : Marie Chabot.

**Publicité et promotion** : Pluri Congrès Inc. (450-671-9111).

**Secrétariat et comptabilité** : Josée Alain.

**Service des abonnements** : Josée Alain.

**Site Web et banque d'images** : Jocelyn St-Pierre.

**Conseiller juridique** : Guy Ruel.

**Collaboratrices et collaborateurs** : Yves Beaugard, Mario Béland, Frédéric Brisson, Johannie Cantin, Myriam Cyr, Jean-Nicolas de Surmont, François Droüin, Diane Gaudreault, Pascal Genêt, Yves Laberge, Éric Leroux, Marie-Pier Luneau, Jacques Michon, Serge Pallascio, Denis Racine, Maude Roux-Pratte, Michel Morissette, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay Lamarche, Annick Tremblay, Josée Vincent, John Willis.

**Impression** : Imprimeries Transcontinental S.E.N.C.

*CAP-AUX-DIAMANTS* remercie l'Université Laval, la Ville de Québec, le Conseil des arts et des lettres du Québec, pour leur soutien financier et matériel. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du programme Aide à l'éditeur de Patrimoine canadien.

**Dépôt légal** : Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, ISSN 0829-7983/ISBN 978-2-924353-08-0 (PDF). Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation. Envoi de publication.

N° de la convention 1372165. Port payé à Québec.

**Date de parution** : décembre 2014.

Indexé dans *Repère*, *Hiscabec*, *Journal of American History*, *Études canadiennes*, Érudit.org.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est membre de la Société de développement des éditeurs de périodiques culturels québécois (SODEP) [www.sodep.qc.ca](http://www.sodep.qc.ca).

Les opinions émises dans les articles publiés dans ce numéro n'engagent que les auteurs et non le comité de rédaction. Ce dernier est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.

**Correspondance** :

CAP-AUX-DIAMANTS

C.P. 26, Haute-Ville, Québec (Québec) G1R 4M8

**Administration** : 418 656-5040

**Publicité** : 418 656-5040

**Courriel** : [revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca](mailto:revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca)

**Site Internet** : [capauxdiamants.org](http://capauxdiamants.org).

**Facebook** : [facebook.com/pages/Capauxdiamants/460428417363862](https://facebook.com/pages/Capauxdiamants/460428417363862)

**Distribution** : LMPI (informations : 1 800 463-3246).

**Abonnements** : 1 an (35 \$), 2 ans (60 \$), 1 an (45 \$) institution, 2 ans (80 \$) institution, 1 an (60 \$US) États-Unis, 1 an (80 \$CAN) étranger.



Patrimoine  
canadien Canadian  
Heritage

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec

Entente de  
développement culturel

VILLE DE  
QUÉBEC

Culture,  
Communications et  
Condition féminine  
Québec

## IMPRIMEURS ET ÉDITEURS AU QUÉBEC 250 ANS

Ce numéro de *Cap-aux-Diamants* vient souligner le 250<sup>e</sup> anniversaire de l'introduction de l'imprimerie au Québec.

Après la Conquête, la province de Québec est immergée dans un continent dominé par une culture anglo-saxonne en expansion. Un an après le traité de Paris de 1763, la presse coloniale, appareil idéologique par excellence du nouveau pouvoir, est implantée sur le territoire récemment conquis. Les nouveaux sujets britanniques s'approprient progressivement le nouvel outil pour en faire un vecteur de leur propre identité culturelle et l'un des véhicules de leurs revendications collectives. Les premiers imprimeurs de Québec et de Montréal, qui proviennent en grande partie du sud de la frontière où Benjamin Franklin a tissé tout un réseau de relations professionnelles, participent en partie à cette émancipation. L'évolution de la presse québécoise suit de près celle de ces colonies américaines bientôt indépendantes.

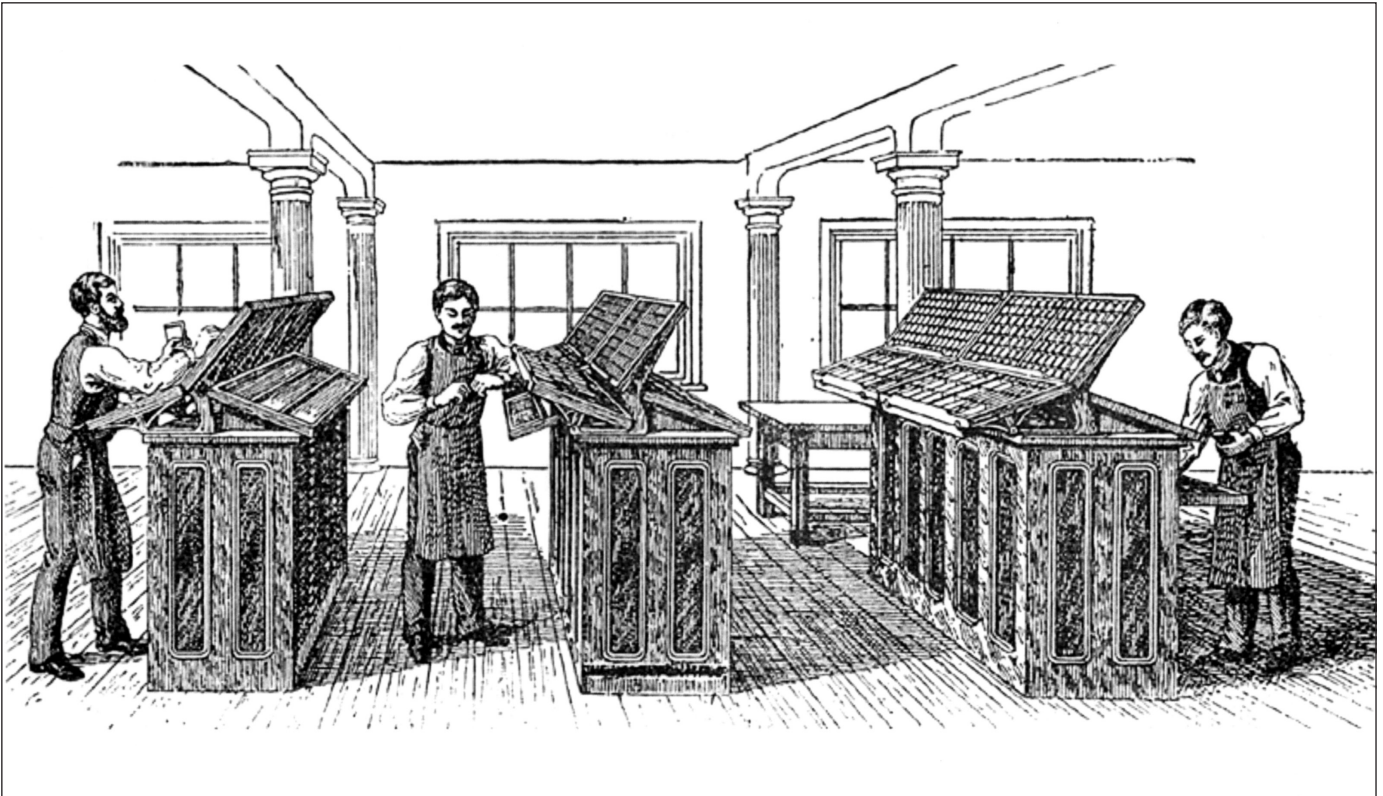
Durant le siècle suivant, le développement d'une opinion publique suscitée par l'essor des journaux et des périodiques et la mécanisation croissante de la presse après 1850 incitent les imprimeurs à se concentrer sur leurs activités de production. Ils délaissent donc graduellement certaines activités traditionnelles comme l'édition, l'importation et la vente de livres et la diffusion des ouvrages, bientôt dévo-

lues à des libraires et à des grossistes. Après 1920, l'édition est à son tour détachée des secteurs de l'imprimerie et de la librairie, comme on le voit dans les parcours d'Albert Lévesque, d'Albert Tessier et de Louis-Alexandre Bélisle. Ce dernier, à la fois auteur, imprimeur et éditeur, assume pendant plus de 35 ans cette triple activité afin de réaliser le grand projet de sa vie : la publication du *Dictionnaire général de la langue française au Canada*. Le développement de l'édition dans l'entre-deux-guerres est aussi indissociable d'une meilleure protection des droits des écrivains comme l'atteste le parcours d'un Louvigny Testard de Montigny, l'infatigable avocat de la Loi sur le droit d'auteur, entrée en vigueur en 1924. Aujourd'hui, les éditeurs québécois font face à de nouveaux défis comme la dématérialisation de la culture écrite et la mainmise des grands groupes de communication sur plusieurs maisons indépendantes dont l'avenir demeure problématique. Que soient remerciés les collaborateurs et collaboratrices de ce numéro : Frédéric Brisson, Pascal Genêt, Éric Leroux, Marie-Pier Luneau, Maude Roux-Pratte et Josée Vincent, qui nous invitent à suivre sur deux siècles et demi, les différentes étapes de cette évolution.

**JACQUES MICHON**  
**PROFESSEUR ÉMÉRITE**  
**UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE**



Le professeur Jacques Michon se joint au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke en 1975. Chercheur rigoureux et déterminé, il s'intéresse d'abord à la poésie de langue française des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Il est reconnu comme l'un des principaux spécialistes des œuvres de Stéphane Mallarmé et d'Émile Nelligan. Mais c'est l'histoire du livre et de l'édition au Québec qui, à partir du milieu des années 1980, retient son attention. Jacques Michon fonde alors, avec son collègue Richard Giguère, le Groupe de recherches sur l'édition littéraire au Québec (GRÉLQ), qu'il dirigera pendant plus de vingt ans et dont il fait toujours partie. En janvier 2002, cet homme d'exception est nommé titulaire senior de la Chaire de recherche du Canada en histoire du livre et de l'édition, une fonction qu'il occupera pendant six ans. La publication de *l'Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle*, une œuvre collective parue en trois volumes, constitue certainement sa réalisation la plus notable. ([www.usherbrooke.ca/collation/informations-generales/invites-dhonneur/professeurs-emerites/jacques-michon](http://www.usherbrooke.ca/collation/informations-generales/invites-dhonneur/professeurs-emerites/jacques-michon))



Un atelier de composition avant l'apparition des linotypes. ([www.textesrares.com/typo.htm](http://www.textesrares.com/typo.htm)).

# L'ÉVOLUTION DU MÉTIER D'IMPRIMEUR AU QUÉBEC

par **Éric Leroux**

**E**n Nouvelle-France, il n'existait ni imprimerie ni librairie sous le Régime français. L'imprimerie fait son apparition ici après la Conquête, avec l'arrivée des imprimeurs William Brown et Thomas Gilmore à Québec, en 1764. À Montréal, il faut attendre l'année 1776 pour voir un premier imprimeur, le Lyonnais Fleury Mesplet, y installer son atelier. La même année, Mesplet imprime son premier livre, le *Règlement de la confrérie de l'adoration perpétuelle du S. Sacrement et de la Bonne Mort*. Le 3 juin 1778, il lance la *Gazette littéraire de Montréal*, premier périodique francophone de la province et premier journal publié à Montréal. Critique à l'endroit du gouver-

nement britannique, Mesplet et son collègue journaliste Valentin Jautard s'emploient à diffuser la pensée des Lumières dans la *Gazette littéraire*, dans la plus pure tradition littéraire française. C'est le début d'un long combat pour la liberté d'expression au Québec dont les imprimeurs seront souvent à l'avant-plan. Mesplet vend les livres qu'il imprime à même son atelier et aussi de la papeterie, ce qui est procédure commune à l'époque. Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, d'autres imprimeurs vendent aussi dans leur atelier des livres qu'ils importent d'Europe, de même que des plumes, des encres et du papier. C'est le règne de l'imprimeur « à tout faire », qui tient à

la fois les rôles de libraire, d'éditeur et de journaliste!

L'imprimeur des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles se démarque ainsi des autres travailleurs de plusieurs façons. En raison de son haut niveau de qualification et d'éducation, il pratique un métier valorisé dans la société de l'époque et occupe un emploi enviable dans sa communauté. Plus qu'un simple artisan, l'imprimeur est un homme cultivé et instruit. Possédant souvent des ambitions politiques, il est propriétaire d'un journal qu'il imprime lui-même et dans lequel il rédige des éditoriaux pour promouvoir ses idées sociales et politiques. La publication d'un journal lui assure un revenu

supplémentaire grâce aux annonces et aux abonnements. Dans un petit marché colonial, il ne peut survivre uniquement avec l'impression des documents administratifs et des travaux de ville comme les enveloppes, les livres de comptabilité et les prospectus en tout genre. Il suit en cela le modèle américain créé par Benjamin Franklin à Philadelphie, au XVIII<sup>e</sup> siècle.

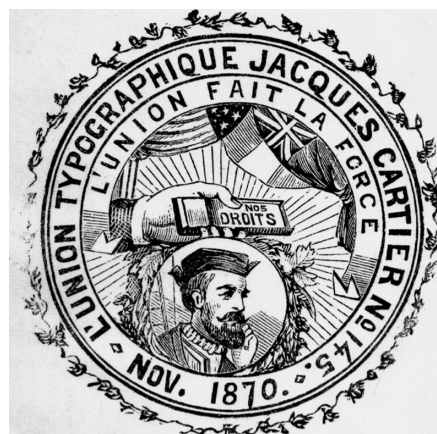
De 1764 à 1859, 327 journaux et périodiques sont publiés sur l'actuel territoire du Québec. Or, la grande majorité d'entre eux sont la propriété d'imprimeurs comme John Lovell, Stanislas Drapeau ou encore la famille Brown-Neilson. L'imprimeur Ludger Duvernay, par exemple, rachète le journal *La Minerve* en 1827 et en fait, en quelques années seulement, un des plus importants périodiques du Bas-Canada. Principal imprimeur à Montréal entre 1829 et 1837, Duvernay s'engage en politique et met son journal au service du Parti patriote de Louis-Joseph Papineau. Ses critiques de l'administration coloniale lui valent d'être emprisonné à trois reprises en 1828, en 1832 et en 1836. Duvernay devra ensuite s'exiler aux États-Unis pour quelques années. À l'image des pratiques des imprimeurs de l'époque, Duvernay imprime des journaux, mais aussi des livres, des brochures, des manuels scolaires, des almanachs, des pamphlets politiques et des œuvres de dévotion. Il possède aussi une petite librairie ainsi qu'un atelier de reliure.

Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont ces petits ateliers qui dominent le secteur de l'imprimerie. Véritable boutique d'artisan, l'atelier est dirigé par le propriétaire entouré de sa famille et d'un ou deux apprentis. Ainsi, lorsque le jeune Joseph Guibord décide de s'engager comme apprenti auprès de Nahum Mower, imprimeur et propriétaire du *Montreal Herald*, pour apprendre le métier d'imprimeur en 1823, le contrat d'apprentissage stipule que le jeune garçon de quatorze ans devra servir durant sept ans comme apprenti avant de devenir compagnon typographe. Guibord s'engage à être obéissant

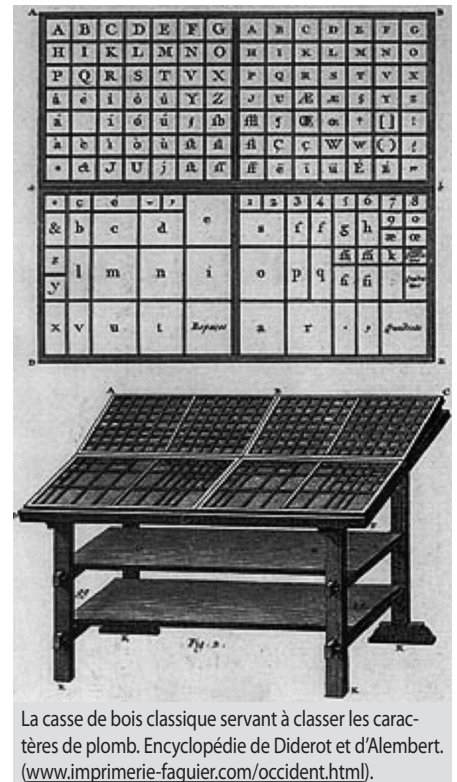
et honnête et il ne reçoit pas de salaire pour son travail. Pour sa part, Mower s'engage à le loger, à le nourrir, à lui fournir un lit et de quoi se laver et à lui enseigner le métier d'imprimeur. L'engagement d'apprentis par les maîtres imprimeurs est un phénomène important chez ce groupe de travailleurs, et ce, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle dans les colonies britanniques. Âgé entre douze et seize ans au moment de son embauche, l'apprenti doit travailler en général de quatre à cinq ans avant d'être promu compagnon. Le jeune garçon – les jeunes filles n'étaient pas admises comme apprenties – assure la bonne marche de l'atelier. Il voit à passer le balai, à faire les courses au besoin, à classer les caractères d'imprimerie dans les casses, à aider les typographes à charger le papier dans les presses tout en apprenant le métier de compositeur et de pressier.

### LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE ET LES CHANGEMENTS TECHNOLOGIQUES

Avec l'industrialisation, on passe progressivement, du moins dans les centres urbains, à une production massive où le maître imprimeur est dorénavant le « patron », « l'employeur », et les compagnons typographes les « employés ». À Montréal, par exemple, l'imprimeur John Lovell, qui a débuté dans le métier en 1836, fait rapidement de son entreprise un succès commercial important



Emblème L'Union typographique Jacques Cartier  
N° 145. John Henry Walker, vers 1870, XIX<sup>e</sup> siècle.  
M930.50.1.600. © Musée McCord.



La casse de bois classique servant à classer les caractères de plomb. Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.  
([www.imprimerie-faguiet.com/occident.html](http://www.imprimerie-faguiet.com/occident.html)).

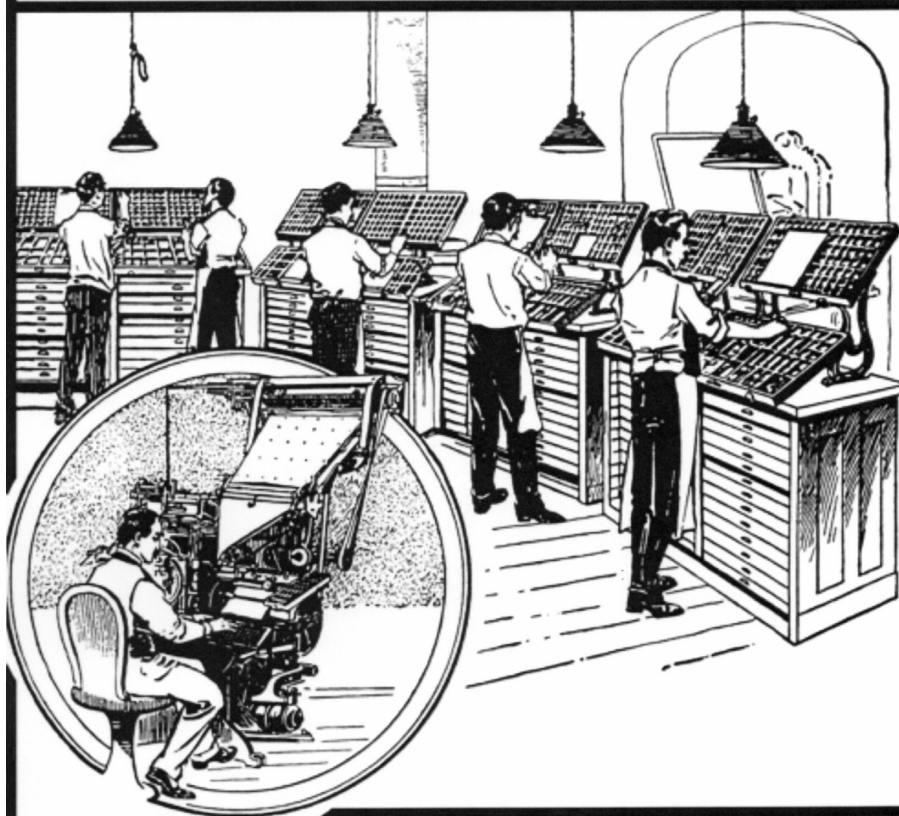
alors qu'on y retrouve 150 employés et douze presses à vapeur en 1866.

L'apparition subséquente des journaux populaires à grand tirage comme *La Presse*, *La Patrie* et *Le Soleil* dans les années 1880 est basée sur l'amélioration des modes de communication comme les chemins de fer, la poste et le télégraphe qui permet une plus large distribution des journaux. L'impact causé par les changements technologiques menace le pouvoir que détiennent les typographes sur leur métier à titre d'artisan. La spécialisation des tâches entraîne une division du travail qui mène inévitablement à un rapport de force entre employeur et employé, lequel se solde par la création de syndicats ouvriers et le déclenchement de grèves. En 1870, les typographes francophones de Montréal se regroupent au sein de l'Union typographique Jacques-Cartier, le plus ancien syndicat toujours actif au Québec. Les typographes de Québec, pour leur part, emboîtent le pas deux années plus tard, en 1872.

À partir des années 1880, les entreprises de presse qui prennent de l'expansion

# American Linotypes—Canadian Linotypes Canadian Monolines

Headquarters for Type-setting Machines



Object Lesson:—One Linotype vs. Five Compositors.

## The Mergenthaler Company, Limited

35-39 Lombard Street, Toronto, Ont.

AGENTS FOR

Mergenthaler Linotype Company of New York

Publicité de la Mergenthaler Company Limited. (<http://tjray.info/Thumbnails.html>).

sion délaissent progressivement les travaux de ville pour se limiter à l'édition de leur journal. La presse politique partisane décline au profit de la presse d'information. Ce changement est jumelé aux innovations technologiques causées par le perfectionnement des presses, toujours plus compétitives, et par le remplacement de la composition manuelle par la composition mécanique. Cette technique fait suite à l'inven-

tion de la linotype par l'horloger américain Ottmar Mergenthaler, en 1885, ce qui permet dorénavant à un linotypiste de composer plus de 5 000 caractères à l'heure soit l'équivalent de cinq typographes manuels. Ces améliorations rendent possible le développement de grandes imprimeries et la production de journaux quotidiens à grand tirage. À Québec, l'imprimerie de la *Semaine commerciale* emploie 25 typographes

uniquement pour sa salle de composition, en 1894. À Montréal, les ateliers du *Witness* emploient 128 personnes au total en 1878, le *Star* en compte 125 en 1885, *La Presse* 130 en 1896 et plus de 200 en 1901, et le *Herald* 400 en 1914. La presse à grand tirage, malgré certaines dérives populistes provoquées par l'obligation de « vendre de la copie » à tout prix, provoque une démocratisation de l'information. En janvier 1910, par exemple, la création du journal *Le Devoir* porte le nombre de quotidiens payants publiés à Montréal seulement à neuf! Par ailleurs, les petits imprimeurs urbains et ruraux perpétuent pour leur part le modèle traditionnel de la boutique d'artisan. À Chicoutimi, la communauté des Augustines doit compter sur les services d'un typographe bénévole afin de faire fonctionner l'atelier et d'imprimer, entre autres, le journal *Le Messager* à partir de 1897. Les religieuses, qui dirigent l'atelier et participent aux travaux d'impression, devront toutefois fermer leur imprimerie en 1919. La première imprimerie fondée à Jonquière en 1911 est installée dans les locaux du barbier du village. De plus, malgré l'apparition des linotypes et des monotypes qui permettent la composition mécanique, la composition manuelle demeure la réalité d'une majorité d'imprimeurs du début du XX<sup>e</sup> siècle.

### UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'IMPRIMEURS

À part quelques rares familles, comme celles des Desbarats, des Lovell ou des Beauchemin, qui traverseront avec succès le XX<sup>e</sup> siècle, la grande majorité des imprimeries qui avaient fait leur marque au XIX<sup>e</sup> siècle disparaissent au tournant des années 1900. La première moitié du XX<sup>e</sup> siècle est plutôt marquée par l'arrivée d'une nouvelle génération d'imprimeurs commerciaux, par la concurrence des communautés religieuses et par les grands journaux possédant une imprimerie et jouant ainsi un rôle dans le domaine de l'édition.

Contrairement au maître imprimeur artisanal du XIX<sup>e</sup> siècle qui publie un jour-

nal pour rentabiliser son entreprise et faire connaître ses idées sociales et politiques, l'imprimeur commercial du XX<sup>e</sup> siècle ne possède pas de journal. Avec la professionnalisation du métier d'éditeur à partir des années 1920 et la place occupée dans ce champ par les libraires, l'imprimeur du XX<sup>e</sup> siècle vit principalement de l'impression de travaux de ville et de livres. Qu'on pense à Thérien frères, le plus important imprimeur à Montréal dans les années 1940 et 1950, à la Mercantile Printing de Gustave Francq spécialisée dans l'impression de conventions collectives et de toute la documentation touchant les organisations syndicales, à Arbour & Dupont qui imprime principalement des livres et des revues en couleur, ou encore à Yvon Boulanger Itée qui ne produit que des obligations et des certificats d'actions et à plusieurs autres.

À partir des années 1960, l'industrie de l'imprimerie se divise en deux catégories : d'une part, une multitude de petits ateliers comptant un faible pourcentage de la production totale et, d'autre part, un petit nombre de grandes entreprises se répartissant la majorité de la production. Au Québec, Québecor créée par Pierre Péladeau en 1965 et Transcontinental acquis en 1976 par Rémi Marcoux sont des exemples éloquentes d'imprimeries qui deviendront au fil des ans des multinationales.

En 1954, Pierre Péladeau achète, de la maison d'édition Fides, les presses du journal *Le Canada* et fonde l'Imprimerie Hebdo, située rue Plessis à Montréal à l'emplacement actuel des édifices de Radio-Canada. À la fin des années 1950, les publications appartenant à Pierre Péladeau sont tirées à 500 000 exemplaires par semaine. Grâce à l'achat d'imprimeries concurrentielles, comme l'imprimerie ontarienne Graphic Web, en 1971 et à la construction de l'imprimerie Montréal-Magog, la même année, Les Publications Québecor se positionnent comme un joueur important sur le marché national et international.

Les innovations technologiques des années 1950 et 1960 comme les photocomposeuses et la *teletype-setter* pour la composition des textes mènent à l'arrivée progressive des ordinateurs, ce qui signifie la disparition des caractères de plomb et du métier traditionnel de typographe. La lumière chasse le plomb et le typographe cèdera progressivement sa place à l'infographiste. Au quotidien *Le Soleil*, les 130 typogra-

phes de l'atelier doivent laisser tomber le plomb pour passer définitivement à la photocomposition en 1973. La grande majorité des typographes s'adaptent aux nouvelles linotypes automatiques que sont les Linotron. Vingt ans plus tard, l'infographie marque la fin officielle d'un métier remontant à l'époque de Gutenberg! Au *Soleil*, l'atelier d'imprimerie ferme ses portes en 1994, obligeant une quarantaine d'ouvriers de métier à se reconverter ou à prendre leur retraite. Le métier d'imprimeur s'est bien transformé depuis l'apparition de l'imprimerie à Québec, en 1764. L'artisan du début du XIX<sup>e</sup> siècle fait bientôt place à l'homme d'affaires, souvent imprimeur de métier, mais quelquefois (et de plus en plus souvent) financier investissant dans des sociétés par actions. De plus, l'imprimeur « à tout faire » du XIX<sup>e</sup> siècle, qui jouait aussi le rôle de journaliste, de libraire et d'éditeur disparaît progressivement au XX<sup>e</sup> siècle pour faire place à l'imprimeur spécialisé et à l'imprimeur commercial. ■

Éric Leroux est professeur à l'École de bibliothéconomie et sciences de l'information de l'Université de Montréal.

#### Pour en savoir plus :

Les trois volumes d'*Histoire du livre et de l'imprimé au Canada* publiés aux Presses de l'Université de Montréal.

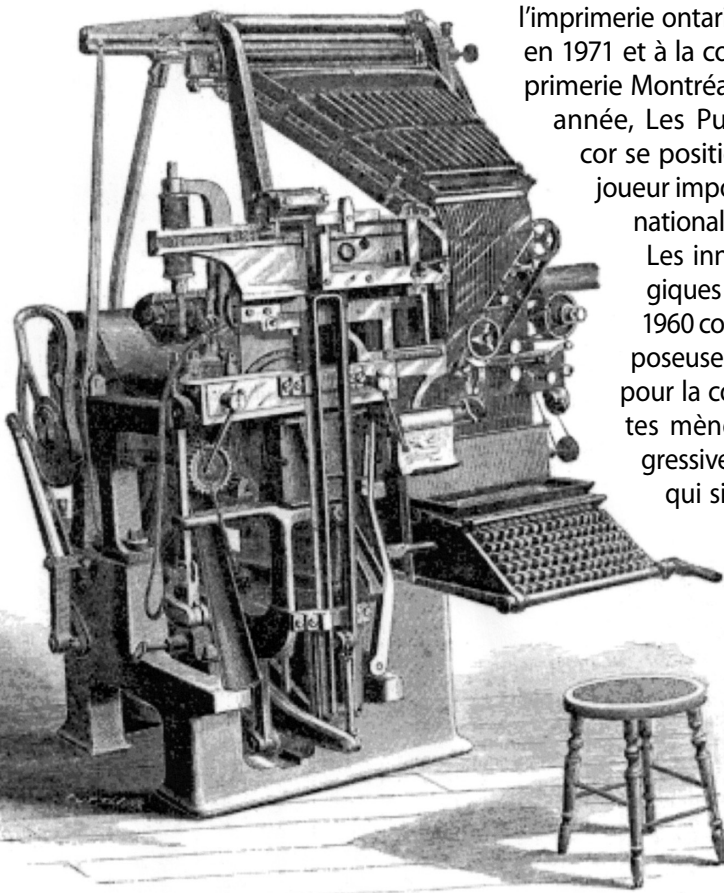
Les nombreuses et riches notices biographiques de typographes et d'imprimeurs du *Dictionnaire biographique du Canada (DBC)* : [www.biographi.ca/fr/index.php](http://www.biographi.ca/fr/index.php)

Bernard Dansereau. *L'avènement de la linotype : le cas de Montréal à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, VLB éditeur, 1992, 150 p.

Jean de Bonville. *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un mass média*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 416 p.

Claude Galarneau. « Les métiers du livre à Québec (1764-1859) », dans *Les Cahiers des Dix*, 43 (1983), p. 143-165.

Jean-Pierre Wallot et John Hare, « Les entreprises d'imprimerie et d'édition en Amérique du Nord britannique, 1751-1840 », dans *Mens. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. V, n° 2 (printemps 2005), p. 307-344.



Une linotype de Mergenthaler datant de 1892. ([www.uh.edu/engines/epi50.htm](http://www.uh.edu/engines/epi50.htm)).

# BROWN & GILMORE LES PIONNIERS DE L'IMPRIMERIE

par **Éric Leroux**

Né vers 1737, en Écosse, William Brown n'est âgé que de quinze ans lorsqu'il débarque en Virginie dans la famille de sa mère. Quelques années plus tard, il fait son apprentissage auprès d'un imprimeur de Philadelphie avant de passer à l'emploi de l'imprimeur-libraire William Dunlap, qui est apparenté à Benjamin Franklin. Vers 1760, Brown est envoyé à Bridgetown, à la Barbade, par Dunlap, afin de fonder une imprimerie. Il y demeure plus de deux ans avant de revenir à Philadelphie pour des raisons de santé. C'est à son retour, durant l'année 1763, que Brown décide de venir s'installer à Québec, voyant une occasion d'affaires dans ce marché colonial en pleine expansion, et surtout, privé d'imprimerie.

Avec un ancien compagnon de travail de Philadelphie, Thomas Gilmore, Brown décide de se rendre à Québec pour fonder un nouveau journal. À ce moment, William Brown est dans la mi-vingtaine et Gilmore est âgé de seulement 22 ans. Ils sont aidés dans leur entreprise par Dunlap, qui leur avance les fonds pour l'achat du matériel d'imprimerie. Ainsi, pendant que Gilmore fait le voyage par bateau à Londres pour acheter une presse chez le fondeur William Caslon, père, ainsi que des caractères d'imprimerie et du papier chez Kendrick Peck, Brown se



Premier numéro de *La Gazette de Québec*, 21 juin 1764.  
([www.collectionscanada.gc.ca](http://www.collectionscanada.gc.ca)).

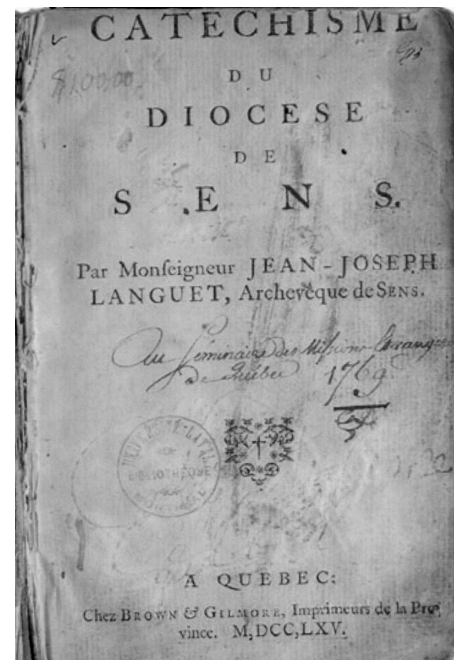
rend à Québec par voie terrestre avec, en poche, un prospectus annonçant la parution prochaine d'un journal. Ce dernier arrive finalement à destination le 30 septembre 1763.

Aussi étonnant que cela puisse paraître pour nous aujourd'hui, Gilmore se voit dans l'obligation d'aller jusqu'en Angleterre pour faire ses achats, d'une part

parce que le matériel d'imprimerie y est moins cher qu'à Philadelphie et, d'autre part, parce que les moyens de transport – le bateau par opposition au cheval – vont grandement faciliter le transport de ce matériel, principalement celui de la lourde presse! Gilmore rejoint finalement Brown, à Québec, le 7 juin 1764. Trois semaines plus tard, le 21 juin, ils lancent *La Gazette de Québec /The Quebec Gazette*, premier journal de la colonie, un journal hebdomadaire bilingue de quatre pages qui compte 143 abonnés à ses débuts. Sa publication est vitale pour les imprimeurs puisque qu'elle constitue leur principale source de revenu. Le journal fait paraître des nouvelles locales et internationales, mais surtout des annonces commerciales et des ordonnances du gouverneur. Diversifiant leurs activités, les deux imprimeurs se mettent rapidement à l'impression de livres et de travaux de toutes sortes, mais aussi à la vente de livres et de papeterie. Or, ce ne sont pas les impressions d'affiches, de feuilles volantes, de formulaires ou encore la vente de livres et de papeterie qui rapportent le plus, mais plutôt les annonces publicitaires qui paraissent dans *La Gazette*. Aussi, sur les quatre pages que compte le journal, les annonces occupent les deux dernières pages, soit la moitié de l'espace.

Fait à souligner, Brown et Gilmore profitent durant plusieurs années du patronage gouvernemental. En effet, ils reçoivent une allocation annuelle des autorités coloniales pour les annonces (ordonnances, proclamations, avis, etc.) qu'ils font paraître dans le journal. Ainsi, sans en porter officiellement le titre, ils sont les « imprimeurs du roi », une condition essentielle par ailleurs à la survie de leur atelier à une époque où les contrats d'impression se font plutôt rares. De plus, ce patronage n'est pas étranger au fait qu'ils n'auront pas de concurrence à Québec durant près d'un quart de siècle, soit avant l'arrivée de William Moore, en 1788. Ainsi, après seulement quatre années d'activités, Brown et Gilmore sont en mesure de rembourser leur créancier Dunlap et de s'acheter une nouvelle presse. En 1765, ils publient le tout premier livre imprimé au Canada, le *Catéchisme du diocèse de Sens*, de M<sup>gr</sup> Jean-Joseph Languet de Gergy. Sur les 2 000 exem-

plaires imprimés à l'époque, seulement une dizaine sont parvenus jusqu'à nous. Une deuxième édition suivra l'année suivante. En 1766, ils font paraître une traduction française de la loi du Timbre (*Stamp Act*) et un *Kalendrier perpétuel à l'usage des Sauvages* [...] qui fera le bonheur du père Jean-Baptiste de La Brosse qui en achète 1 000 exemplaires pour ses missions. L'année suivante, ils publient un ouvrage en langue montagnaise du même père de La Brosse. Au début de l'année 1773, Gilmore meurt des suites de son alcoolisme, à l'âge de 32 ans. Après des démêlés judiciaires avec la veuve de Gilmore, Brown demeure l'unique propriétaire de l'imprimerie et il poursuit son travail d'édition en faisant paraître le texte de l'Acte de Québec, en 1774, suivi de quatre traités sur les lois canadiennes rédigés par François Cugnet, en 1775. Parmi ses autres publications, on compte un ouvrage de Daniel Claus en langue iroquoise (1780); un recueil de poèmes (1789) de Thomas Cary, journaliste et futur propriétaire du *Quebec Mercury*; enfin, le premier traité de médecine, *Direction pour la guérison du mal de la baie St-Paul* (1785), un ouvrage du chirurgien Philippe-Louis-François Badelard visant à combattre une épidémie de maladies vénériennes chez les soldats! Au total, Brown et Gilmore auraient publié environ 250 imprimés. Célibataire, William Brown meurt subitement le 22 mars 1789 au début de la cinquantaine. L'entreprise sera reprise par Samuel Neilson, neveu et héritier de Brown, qui travaillait déjà comme apprenti sous les ordres de son oncle depuis 1785. Neilson améliore la qualité de *La Gazette de Québec*, y ajoutant du contenu, et lance une revue bilingue mensuelle, *Quebec Magazine/Le Magasin de Québec*, premier périodique paru au Québec. Victime de la tuberculose, il décède le 12 janvier 1793, à l'âge de 21 ou 22 ans. L'entreprise échoit alors à son jeune frère John, âgé de seulement seize ans. Sous la gouverne de John Neilson, l'entreprise familiale (l'impri-



Jean-Joseph Languet, *Catéchisme du diocèse de Sens*, 1766. (Musée de la civilisation, bibliothèque du Séminaire de Québec).

merie, la librairie et le journal) prendra encore du galon et demeurera l'atelier d'imprimerie le plus important de la ville de Québec. Cette dynastie d'imprimeurs aura finalement produit plus de 40 % des imprimés antérieurs à 1800 dans les colonies britanniques du nord. En cette année du 250<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée de l'imprimerie au Québec, il est particulièrement opportun de se souvenir du travail de ces pionniers que furent William Brown et Thomas Gilmore. ■

Éric Leroux est professeur à l'École de bibliothéconomie et sciences de l'information de l'Université de Montréal.

#### Pour en savoir plus :

En collaboration avec Jean-François Gervais, « Brown, William », Dictionnaire biographique du Canada (DBC) : [www.biographi.ca/fr/index.php](http://www.biographi.ca/fr/index.php)

Francis J. Audet. « William Brown (1739-1789). Premier imprimeur, journaliste et libraire de Québec. Sa vie et ses œuvres », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1932, tome XXV, section 1, p. 97-112.

Michel Brisebois. *L'imprimerie à Québec au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Saint-Nicolas, Les Éditions de la Huit, 2005, 323 p.



Acte de Québec, 1774. ([www2.ville.montreal.qc.ca/archives/democratie/democratie\\_fr/expo/montreal/regime-britannique/piece9/index.shtml](http://www2.ville.montreal.qc.ca/archives/democratie/democratie_fr/expo/montreal/regime-britannique/piece9/index.shtml)).

# LOUVIGNY DE MONTIGNY LA LITTÉRATURE POPULAIRE ET LE DROIT D'AUTEUR

par Marie-Pier Luneau

Si Louvigny Testard de Montigny a contribué, à sa façon, à l'essor d'une littérature populaire au Québec, c'est en empruntant ce qui s'apparente *a priori* à un chemin de traverse. Constatant que les périodiques canadiens du début du XX<sup>e</sup> siècle pillaient à l'envi les auteurs français à la mode, l'homme de lettres a fait le pari qu'en devant payer pour ces reproductions, les propriétaires de revues et de journaux canadiens allaient être plus enclins à publier dans leurs pages les inédits locaux. L'argument est au demeurant défendable : « en dénonçant la piraterie dont les auteurs d'autres pays sont victimes au Canada, c'est le sort des nôtres qui nous intéresse », écrit-il en 1935, dans la préface à sa pièce de théâtre *Les Boules de neige*. Montigny s'échine

à le répéter *ad nauseam*, s'il représente les auteurs français, c'est principalement pour protéger les auteurs canadiens : « Un nationalisme d'autruche nous pousse à nous désintéresser des auteurs étrangers qui se font dépouiller au Canada, et nous cache la ruine des auteurs nationaux, qu'entraîne la libre exploitation des œuvres exotiques. » Au terme d'un engagement au sein de



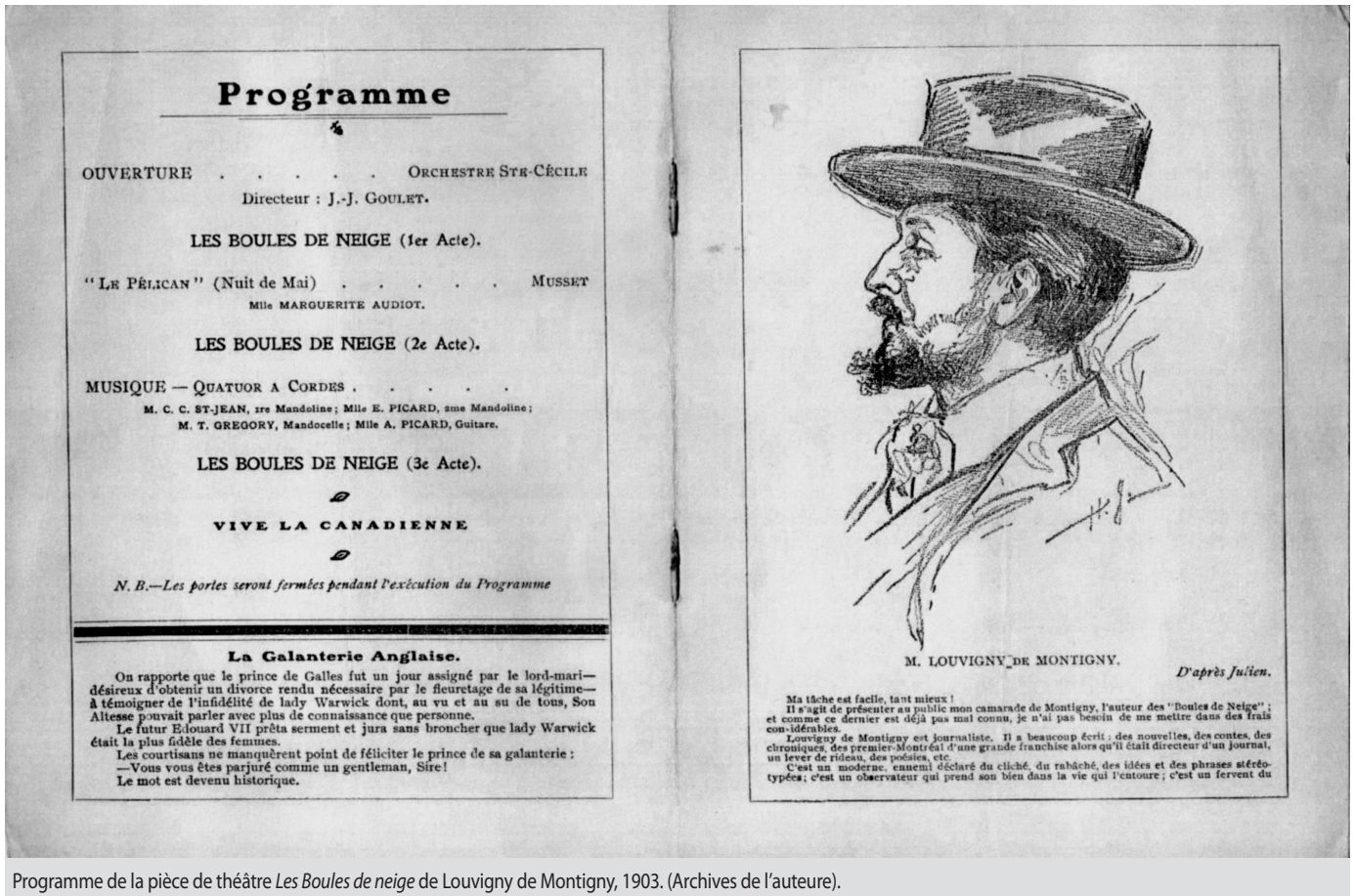
la cause du droit d'auteur qui aura duré plus d'un demi-siècle, le flamboyant personnage aura effectivement réussi à transformer considérablement la culture du droit d'auteur au Québec.

## AUTEUR, ÉDITEUR ET TRADUCTEUR

Paul-Charles-Louvigny Testard de Montigny naît à Saint-Jérôme le 1<sup>er</sup> décem-

bre 1876. Fils du juge Benjamin-Antoine Testard de Montigny, lui-même journaliste et écrivain, Louvigny de Montigny grandit dans un milieu aisé et cultivé : il fréquente le collège Sainte-Marie de Montréal, puis amorce des études universitaires en droit à l'Université Laval de Montréal, programme qu'il ne terminera jamais. L'essentiel de sa carrière est occupé par ses activités de traducteur sur la colline parlementaire : il quitte Montréal pour Ottawa en 1910, alors qu'il est nommé traducteur au Sénat. Auparavant, il s'est révélé un acteur dynamique du champ littéraire montréalais : membre fondateur de l'École littéraire de Montréal, il a également mis sur pied le journal *Les Débats*, en plus de publier régulièrement des poèmes dans

*Le Monde illustré* et *Le Samedi* et d'avoir remporté le concours de théâtre organisé par le Monument national en 1903, avec *Les Boules de neige*. C'est aussi à Montigny que l'on doit la première édition en livre de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, publié grâce à ses soins à Montréal, en 1916 – donc bien avant que l'éditeur français Bernard Grasset n'en fasse un véritable *best-seller*, dans



Programme de la pièce de théâtre *Les Boules de neige* de Louvigny de Montigny, 1903. (Archives de l'auteure).

les années 1920. Au cours de sa carrière, Montigny fera aussi paraître divers ouvrages touchant plusieurs genres : du théâtre, des contes et des essais, notamment sur la langue française.

### LE DÉBUT D'UN LONG COMBAT

Est-ce parce qu'il fréquente de près le milieu journalistique que Montigny décide, très tôt, d'épouser la cause du droit d'auteur? A-t-il lui-même été victime, en tant qu'auteur débutant, du peu de scrupule des éditeurs de périodiques de l'époque? Quoi qu'il en soit, dès sa participation aux réunions de l'École littéraire de Montréal, Montigny tente de convaincre ses collègues de la nécessité d'agir dans ce domaine. Les procès-verbaux de l'École littéraire de Montréal indiquent en effet que dès le 17 février 1899, Montigny propose que le regroupement parraine une campagne en faveur de la protection de la propriété intellectuelle afin d'éradiquer

le piratage dans les journaux. La réponse des membres de l'École est peut-être trop tiède : c'est plutôt au sein de l'Association des journalistes canadiens-français que Montigny mènera son combat. À compter de 1904, il orchestre, de part et d'autre de l'Atlantique, une vaste campagne de presse visant à dénoncer les pratiques des imprimeurs et propriétaires de théâtres canadiens, en matière de propriété intellectuelle. Fin renard, Montigny s'est assuré d'avoir l'appui de la Société des gens de lettres de Paris, qui prend alors conscience, grâce aux exemples qu'il fournit par correspondance, de la gravité du problème. Cette campagne de sensibilisation est aussi accompagnée d'actions concrètes : en 1904, la Commission des droits d'auteurs, présidée par Montigny et formée au sein de l'Association des journalistes canadiens, dépose un rapport complet sur la situation. On y recommande de porter sans plus tarder la

cause devant les tribunaux canadiens. Selon Pierre Tisseyre, Montigny aurait lui-même convaincu l'écrivain français Jules Mary, membre de la Société des gens de lettres, de participer à un cas type visant à faire jurisprudence. Montigny aurait, avec le consentement de l'auteur, payé de sa poche les frais de l'édition pirate du roman *Tante berceuse*, avec une mention éditoriale pour le moins ironique : Barthélémy Hubert, Compagnie générale de reproduction littéraire. En contrôlant ainsi les accusations et la défense, Montigny se serait assuré que le débat, devant les tribunaux, ne dérive pas de la question centrale : au Canada, la convention de Berne avait-elle, oui ou non, préséance sur la loi canadienne sur le droit d'auteur? L'issue du procès est bien connue : la réponse, affirmative, fait de l'année 1906 un jalon important dans l'histoire du droit d'auteur au Canada. Pour Montigny, l'aventure ne fait que commencer.

## À LA DÉFENSE DES INTÉRÊTS DES AUTEURS

Le 14 mai 1906, Montigny est officiellement mandaté par le conseil d'administration de la Société des gens de lettres pour surveiller les intérêts des auteurs français au Canada. Dès 1907, certains journaux signent, grâce à l'action de Montigny, des ententes avec la Société des gens de lettres : *La Patrie*, par exemple, commence à indiquer en marge de ses reproductions de feuillets français : « Reproduction autorisée par les journaux ayant un traité avec la Société des gens de lettres. » Les contrats stipulent que les périodiques s'engagent à verser une somme forfaitaire, établie en fonction du nombre de lignes reproduites, à l'agence gérée par Montigny. Ce dernier transmet ensuite la somme à la Société des gens de lettres, moyennant une commission de 20 %. Le fonctionnement est très simple : Montigny reçoit des exemplaires

de tous les périodiques avec lesquels il a conclu une entente et les dépouille, il fait ensuite parvenir aux périodiques une facture, en fonction des reproductions effectives. Véritable cerbère à trois têtes, Montigny semble avoir un œil sur tout ce qui se publie et, pour couvrir plus grand, il n'hésite pas à nommer des représentants dans d'autres villes (notamment à Québec et même à Winnipeg!). Avec un tel réseau de surveillance, qui s'implante progressivement pendant les deux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, les imprimeurs et éditeurs n'ont qu'à bien se tenir. Et s'ils décident d'en faire à leur tête, Montigny porte la cause devant les tribunaux... et gagne, invariablement.

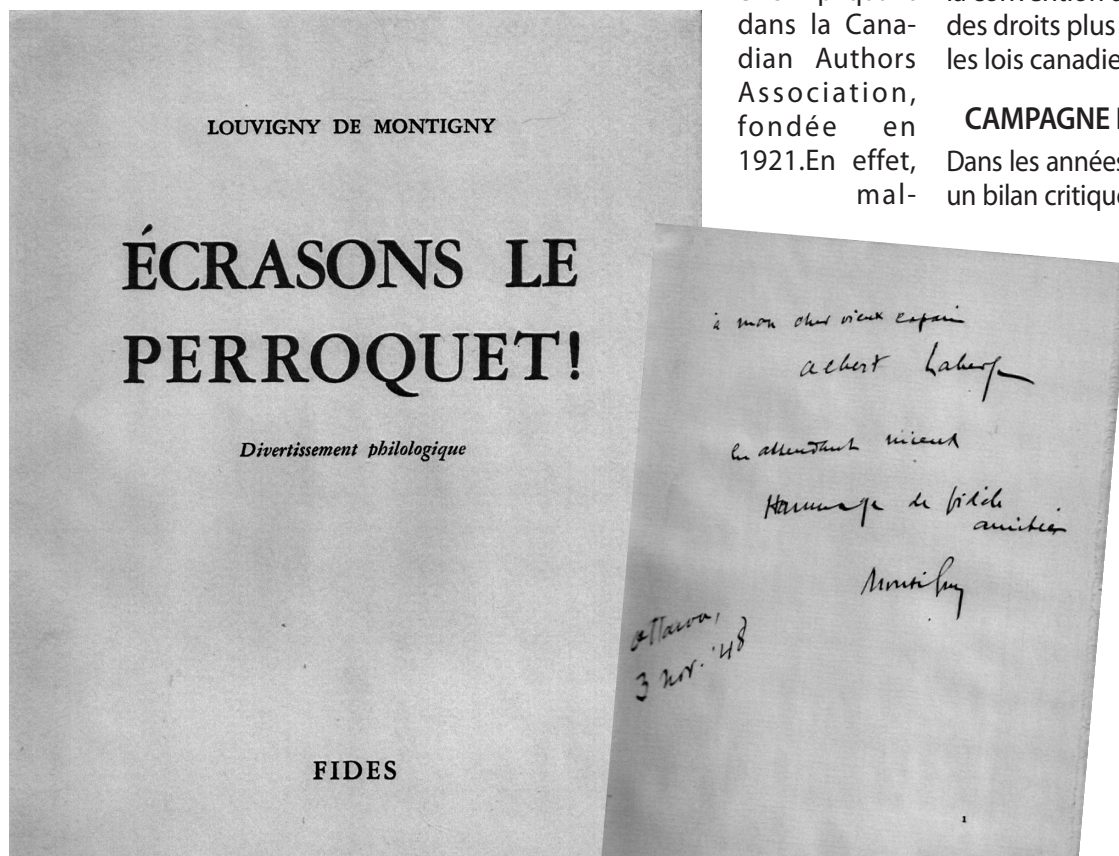
### FAIRE PRESSION SUR LES LÉGISLATEURS

En parallèle à ce contrôle, Montigny exerce également des pressions sur les instances législatives, notamment en s'impliquant dans la Canadian Authors Association, fondée en 1921. En effet, mal-

gré la victoire au procès Mary contre Hubert, la loi canadienne sur le droit d'auteur, qui mérite d'être modifiée, continue de faire l'objet de débats. Au tournant des années 1920, le projet de loi prévoit même un recul par rapport aux acquis de la convention de Berne, ce qui amène la Canadian Authors Association à créer le Copyright Committee, auquel participe activement Montigny. Malgré l'opposition, la loi est votée en 1924. Montigny ne perd pas courage et continue ses représentations : les avancées sont lentes, mais réelles. Le Canada adhère finalement à la convention de Berne (Acte de Berlin), en son propre nom, en 1928. Le pays est représenté à Rome lors de la révision de la convention cette année-là et l'adhésion du pays à l'entente internationale, ratifiée par le Parlement, entre en vigueur le 22 juin 1931. Cela ne règle pas tout, mais constitue néanmoins un atout pour les écrivains, la convention de Berne leur procurant des droits plus étendus que ne le font les lois canadiennes.

### CAMPAGNE DE SENSIBILISATION

Dans les années 1930, Montigny dresse un bilan critique et lucide de ses activités. S'il tente depuis des décennies d'endiguer la reproduction illégale des textes français dans les périodiques, il ne peut vraisemblablement y arriver seul. C'est à un changement de culture qu'il appelle ses compatriotes. D'abord, il déplore d'avoir encore à les convaincre de l'importance du droit d'auteur : trop d'écrivains canadiens sont, affirme-t-il, fiers d'être



Ouvrage de Louvigny de Montigny dédié à l'éditeur Albert Laberge. ([www.ebay.com/itm/LOUVIGNY-DE-MONTIGNY-ECRASONS-LE-PERROQUET-FIDES-1948-/281488538418?pt=FR\\_CA\\_Livres\\_de\\_fiction&hash=item418a063b32](http://www.ebay.com/itm/LOUVIGNY-DE-MONTIGNY-ECRASONS-LE-PERROQUET-FIDES-1948-/281488538418?pt=FR_CA_Livres_de_fiction&hash=item418a063b32)).

# UNE IMAGE VAUT 1000 MOTS

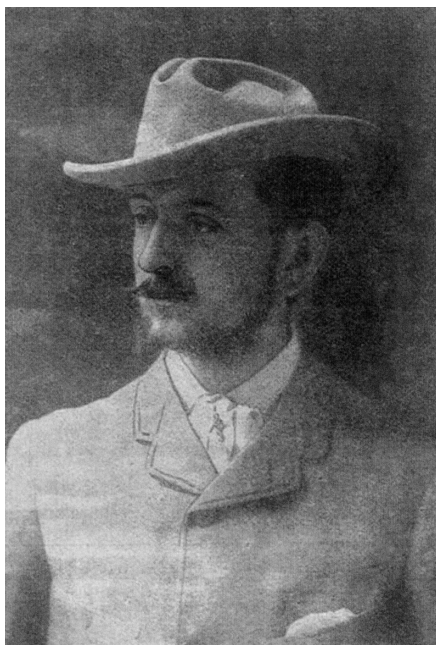


Vous cherchez une image?

Contactez-nous  
revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca  
(418) 656-5040  
pour accéder  
aux trésors photographiques de

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS



*L'Album universel*, vol. 19, n° 43, 21 février 1903, p. 1013.

reproduits gratuitement par les revues et les journaux québécois. Ce message doit être porté haut et fort par les associations d'écrivains, à commencer par la Société des écrivains canadiens, fondée à Montréal, en 1936. L'union fait la force et cet effort commun est impératif, indique-t-il dans la préface de ses *Boules de neige* :

« Aucune association d'auteurs canadiens n'obtiendra de résultats appréciables, ne servira la littérature nationale, si elle ne se donne pour principal objet, long et difficile à atteindre, mais essentiel, de créer une carrière pour ses adeptes; et le premier effort doit tendre à réprimer dans toutes ses ramifications la piraterie des auteurs étrangers qui se pratique presque partout, au Canada, et qui enlève à l'écrivain canadien l'espoir de jamais gagner un salaire équitable pour le labeur qu'il est en disposition de fournir ».

Dès le début des années 1940, Montigny collaborera plus étroitement avec la Société des écrivains canadiens, afin d'amorcer ce travail de sensibilisation auprès des auteurs d'ici. Sans doute l'acquis majeur de son travail se perçoit-il dans le domaine de la littérature populaire, qui profite, à partir des

années 1940, d'un véritable essor. Bien qu'en ce domaine les pratiques illicites soient généralement monnaie courante (voir à ce propos les travaux de Richard Saint-Germain), les principaux éditeurs ne peuvent plus, au milieu du siècle, faire semblant d'ignorer la loi. Ainsi, Montigny peut se targuer d'avoir signé des ententes avec, notamment, les Éditions de l'Aiglon et les Éditions Pierre Dior, qui reproduisent des livres de poche français, tirés du répertoire de grande diffusion. En 1953, au moment de tirer sa révérence comme représentant de la Société des gens de lettres et de céder la place au successeur qu'il a lui-même choisi, Pierre Tisseyre, Montigny estime que le vent a bel et bien tourné en faveur des auteurs puisque « la mise en valeur pacifique du terrain conquis » occupe désormais plus d'espace que les luttes judiciaires. ■

**Marie-Pier Luneau est professeure titulaire au Département des lettres et des communications de l'Université de Sherbrooke.**

#### Pour en savoir plus :

Jacques Boncompain. *Le Droit d'auteur au Canada. Étude critique*. Montréal, Cercle du livre de France, 1971, 406 p.

Réginald Hamel. *L'École littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'école : réunis, classés et annotés par Réginald Hamel)*. Montréal, La Librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975.

Marie-Pier Luneau. *Louvigny de Montigny à la défense des auteurs*. Montréal, Leméac, 2011, 221 p.

Louvigny de Montigny. *Les Boules de neige. Comédie en trois actes précédée d'un lever de rideau « Je vous aime »*. Montréal, Librairie Déom, 1935, 229 p.

Richard Saint-Germain. « Pirates et contrebandiers dans l'édition populaire au Québec », dans Jacques Michon (dir.). *Éditions et pouvoirs*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 81-88.

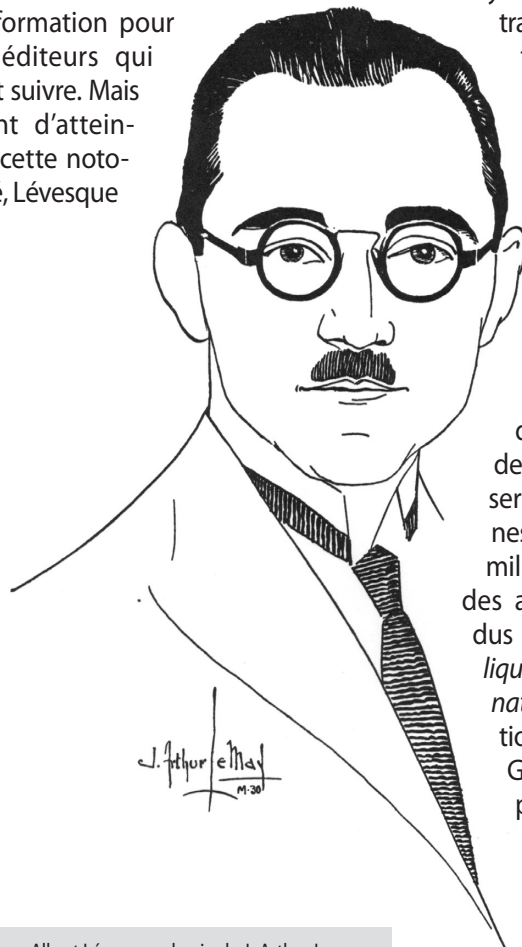
Pierre Tisseyre. « Nécessité de sanctions dissuasives en droit d'auteur. Le rôle joué par Louvigny de Montigny », *Revue canadienne du droit d'auteur*, volume III, n° 3, septembre 1983, p. 7-14.

# ALBERT LÉVESQUE

## PROFESSION ÉDITEUR, 1926-1937

par Jacques Michon

Dans l'entre-deux-guerres, la montée du nationalisme canadien-français et l'adoption de la nouvelle loi canadienne sur le droit d'auteur favorisent l'émergence de nouvelles maisons d'édition. L'une d'elles, les Éditions Albert Lévesque, s'impose d'emblée par l'importance et la diversité de sa production. Affranchie des secteurs traditionnels de l'imprimerie et de la librairie, la nouvelle entreprise, créée en 1926, devient bientôt un modèle et une école de formation pour les éditeurs qui vont suivre. Mais avant d'atteindre cette notoriété, Lévesque



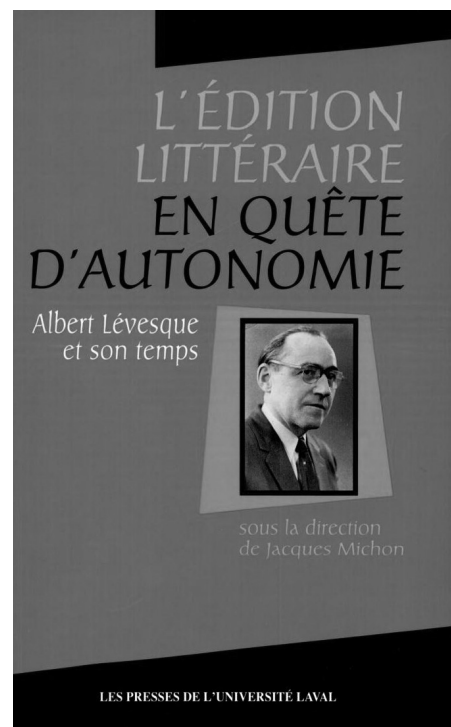
L'éditeur Albert Lévesque, dessin de J.-Arthur Lemay. (*L'Almanach de la langue française*, 1931).

franchira plusieurs étapes. La création de la maison qui portera son nom dans les années 1930 sera l'aboutissement d'un long parcours.

Né dans une famille de cultivateur à Rivière-Ouelle, en 1900, Albert Lévesque fréquente l'école de rang avant d'entrer au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière où il participe aux activités des cercles nationalistes de l'Association catholique de la jeunesse canadienne (ACJC).

En 1922, après ses études classiques et n'ayant aucune disposition pour les travaux de la ferme ni pour la prêtrise, il fait des études de droit puis bifurque vers des disciplines plus conformes à ses intérêts et s'inscrit à l'École des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal. Il y joint les rangs du comité central de l'ACJC.

À ce titre, il fait paraître plusieurs articles de propagande dans *Le Semeur*, l'organe officiel de l'association destiné à muser la ferveur militante de la jeunesse. Il se fait aussi connaître des milieux nationalistes en publiant des articles et des comptes rendus dans *Le Devoir*, *L'Action catholique*, *Le Quartier latin* et *La Revue nationale*. En 1925, la Ligue d'Action française, dirigée par Lionel Groulx, fait appel à ses services pour mener une enquête sur la gestion de la librairie dont elle est propriétaire. Lévesque y dévoile des irrégularités comptables. Le gérant mis en cause est immédiate-



Ouvrage sur Albert Lévesque publié en 1990, sous la direction de Jacques Michon aux Presses de l'Université Laval, 216 p.

ment congédié et remplacé par Lévesque lui-même qui dresse un bilan financier de la maison de commerce. Devant l'ampleur du déficit anticipé (14 000 \$) et faisant face à une probable faillite, la direction, afin d'éviter le scandale, offre à Lévesque la possibilité d'en faire l'acquisition pour un montant équivalent à celui de la dette. Le jeune gérant qui vient d'épouser Jeanne Labrecque, la fille d'un riche négociant en charbon de bois, obtient l'appui financier de ce dernier et acquiert la société, incluant, outre la librairie, toutes les œuvres de propagande de la Ligue, c'est-à-dire la revue *L'Action française*, *l'Almanach de la langue française* et la maison d'édition connue

sous le nom de Bibliothèque de l'Action française. La nouvelle société d'abord incorporée sous le nom de Librairie d'Action française devient, deux ans plus tard, la Librairie d'Action canadienne-française Itée pour écarter tout rapprochement possible avec *L'Action française* de Charles Maurras qui vient d'être condamnée par le Vatican. D'abord lié par contrat au programme de la Ligue, Lévesque s'en écarte à partir de 1928 alors que des divergences de vue entraînent la disparition de la revue et la rupture de tout lien contractuel avec ses dirigeants. Lévesque se retrouvant seul maître à bord met fin au service de librairie et décide de ne se consacrer qu'à l'édition de livres et de périodiques.

Libéré de la tutelle de ses premiers patrons, Lévesque peut maintenant voler de ses propres ailes. Sous une nouvelle raison sociale, les Éditions Albert Lévesque, il

renouvelle son écurie, recrute de jeunes auteurs et publie les vedettes de l'heure : Jovette Bernier, Alfred DesRochers, Louis Dantin, Claude-Henri Grignon, François Hertel, Jean Narrache et Éva Senécal. Sa présence assidue aux « Samedis » d'Albert Pelletier le met en contact avec tous les écrivains et intellectuels en vue. En plus de collections littéraires destinées au grand public et à la jeunesse, Lévesque crée de nombreuses séries dans les secteurs des arts et des sciences humaines et sociales (musicologie, philosophie, histoire, économie, sociologie et sciences politiques). La maison devient ainsi rapidement la plus recherchée des gens de lettres et des universitaires québécois. Les auteurs les plus représentatifs du champ intellectuel des années 1930 publient chez cet éditeur.



Ouvrage publié par Albert Lévesque en 1936. (Archives de Cap-aux-Diamants).

Lévesque expose ses idées sur le monde du livre et la littérature dans les pages de *l'Almanach de la langue française* qui, au fil des ans, constitue un véritable bêtin des lettres canadiennes-françaises. Il y mène un combat acharné pour la reconnaissance du métier d'éditeur et la promotion du livre canadien toujours fortement concurrencé sur son propre marché par le livre importé. Les responsabilités qu'il accepte d'assumer au sein d'associations littéraires et culturelles (Société du bon parler français, section française de la Canadian Authors Association et Société des écrivains canadiens dont il est un membre fondateur en 1936) se situent dans le prolongement de cet engagement social. S'il accorde beaucoup de place à la littérature, Lévesque ne peut négliger la

clientèle des maisons d'enseignement. Ses choix éditoriaux reflètent en partie cette conformité aux impératifs du département de l'Instruction publique dont les achats permettent de joindre les deux bouts. Mais la récession économique touche bientôt le monde du livre. De plus, en 1933, après le décès de son épouse et son remariage l'année suivante, il aurait aussi perdu l'appui financier de son ex-beau-père jusque-là principal bailleur de fonds de la maison d'édition. Ainsi, en 1937, à bout de ressources, Lévesque vend ses parts à Roger Gagnon, son gérant, qui poursuivra la mission du fondateur à l'enseigne des Éditions de l'A. C.-F. jusqu'en 1941.

Éditeur le plus dynamique et le plus ambitieux de son époque, Albert Lévesque a jeté les bases d'un métier libéré des secteurs traditionnels de la librairie et de l'imprimerie ce qui, dans les

années 1920, est un phénomène nouveau au Québec. Durant plus de dix ans, il mène un combat acharné pour la reconnaissance de ce métier qu'il met au service de ses convictions et des idéaux patriotiques et intellectuels de sa génération. Comme directeur, puis propriétaire de la Librairie d'Action canadienne-française, il a fait paraître plus de 250 titres nouveaux et fait connaître une centaine d'auteurs, ce qui constitue une première dans l'histoire de l'édition québécoise au XX<sup>e</sup> siècle. ■

\*Note : version abrégée et remaniée d'un article à paraître dans *Le Dictionnaire des gens du livre au Québec*.

Jacques Michon est professeur émérite au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke.

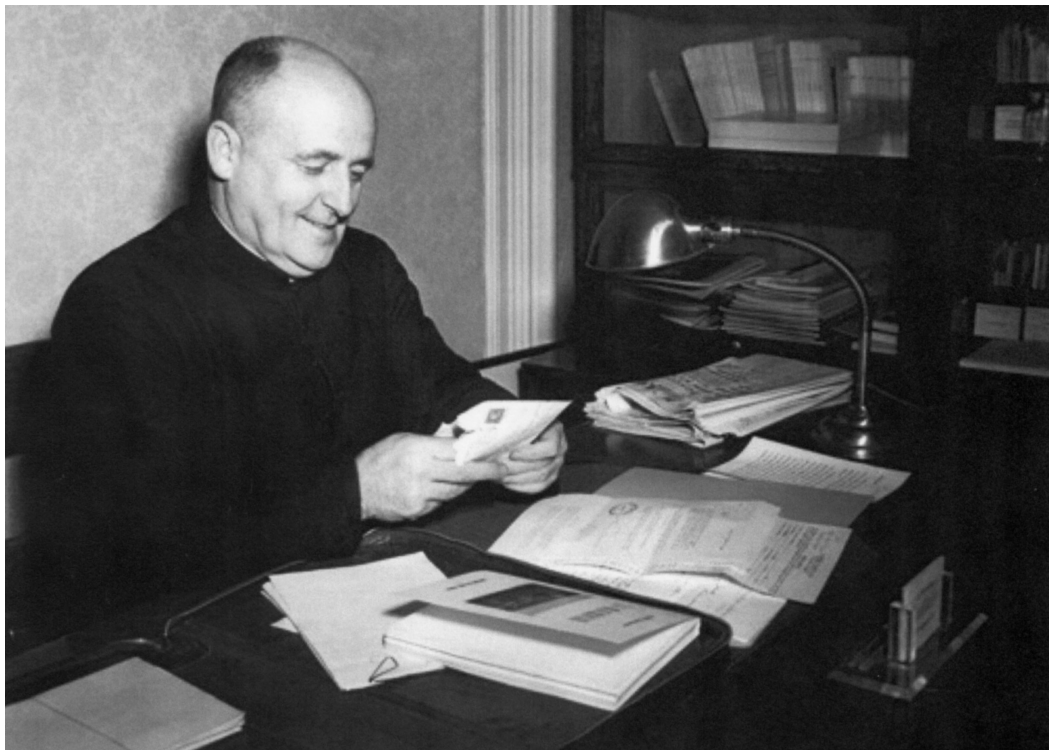
# ALBERT TESSIER PILIER DE L'ÉDITION EN MAURICIE

par Maude Roux-Pratte

Né à Sainte-Anne-de-la-Pérade, en 1895, Albert Tessier poursuit des études au Séminaire de Trois-Rivières en vue de devenir prêtre. En plus d'enseigner au sein de cet établissement, cet homme-orchestre est historien amateur, archiviste, photographe, cinéaste et éditeur. Le fil conducteur de son apostolat : faire aimer la région de la vallée du Saint-Maurice, comme l'avait fait l'abbé Joseph-Gérin Gélinas (1874-1927), son professeur d'histoire du temps de son cours classique et son inspirateur. De cette vie bien remplie qui pourrait faire l'objet de plusieurs biographies, intéressons-nous ici au travail d'éditeur réalisé par Tessier jusqu'à la fin des années 1950.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, ce métier consiste à repérer des auteurs, proposer des améliorations aux manuscrits, chercher du financement et des points de vente, s'assurer d'une bonne publicité dans les périodiques et à la radio. Tessier expérimente ces diverses tâches dès sa jeune vingtaine, parfois pour des ouvrages dont il est l'éditeur officiel, d'autres fois de façon bénévole, à titre de conseiller littéraire. Par exemple, en 1916, il achète à Michelle LeNormand 100 exemplaires de son livre *Autour de la maison* pour en vendre à son entourage. Le premier volume pour lequel il agit comme éditeur est cependant *Les « dictes » du Passant*, écrit par son ami Louis-Georges Godin et publié à l'enseigne de la Compagnie du « Bien public », en 1921.

Cette année-là, Tessier part étudier en Europe. Après deux ans de théologie à Rome et deux ans de lettres à Paris, il revient au bercail et inaugure, en 1925,



Albert Tessier ouvrant une enveloppe. (Neuville Bazin, 1950). (BAHQ, fonds ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine – Office du film du Québec, P74918).

une page consacrée à « La Grande et la Petite histoire » dans le journal trifluvien *Le Bien public*. Cette vitrine lui permet entre autres de recruter des passionnés d'histoire pour une société historique qu'il met sur pied l'année suivante avec une cinquantaine d'individus. Pour préparer les fêtes du tricentenaire qui auront lieu en 1934, Tessier publie les meilleurs travaux de ses membres, notamment *La naissance des Trois-Rivières* (1928) de Montarville Boucher de la Bruère. Les Éditions du Bien public, que le dynamique abbé fonde en 1932, trouveront un bassin important d'auteurs au sein de ce groupe d'historiens amateurs. Durant les années 1930, Tessier met sur

le marché une collection, les « Pages trifluviennes », qui comprend 36 titres visant à promouvoir l'histoire régionale et ses personnages les plus marquants. Grâce à de riches réseaux de relations, il parvient, en pleine crise économique, à financer et à publiciser ces nombreux fascicules. En effet, Tessier fait partie du comité qui organise le troisième centenaire. De plus, il connaît bien Maurice Duplessis ainsi que d'autres politiciens et journalistes qui ont fréquenté le Séminaire de Trois-Rivières, pour lequel il agit alors à titre de préfet. À cette époque-là, Tessier multiplie les tribunes, tant dans sa région que dans la métropole. On le retrouve notamment à la Société histo-



Portrait d'Albert Tessier, en 1934. (ASTR, fonds A.T., 0014-Q3-42-14).

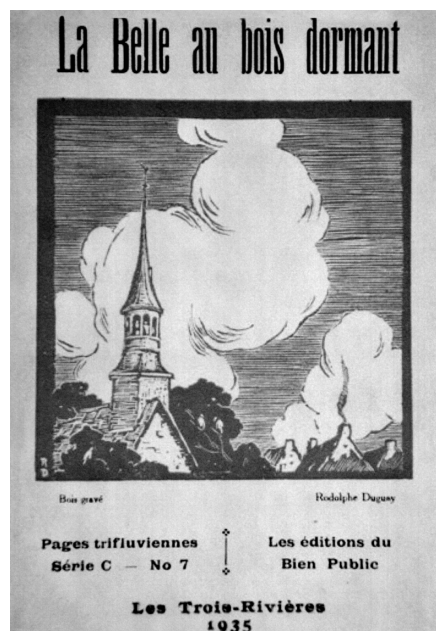
rique de Montréal, dans les soirées littéraires fréquentées par les plus grands écrivains du Québec et dans le groupe d'intellectuels de l'Action nationale. Sa riche correspondance, qu'il a minutieusement conservée (réflexe d'archiviste!), montre comment il utilise ces réseaux pour faire connaître sa maison d'édition et devenir un éditeur de renom. L'influence d'Albert Tessier fut assez grande dans ces années-là pour parvenir à imposer le terme « Mauricie », qu'il avait inventé et mis en valeur dans l'un des titres de sa collection, *Au cœur de la Mauricie*, écrit par Lucien Desbiens. L'auteur lui écrit à ce sujet, le 24 mai 1933 : « Nul mieux que vous pour consacrer de son autorité le nouveau baptême de notre incomparable région. » (Archives du Séminaire de Trois-Rivières, fonds Albert Tessier, 0014-P1-81)

À partir de 1939, lorsque Maurice Duplessis cède sa place aux libéraux et que les politiques de financement de l'édition changent aussi, Tessier se voit forcé de diversifier ses activités. Pour obtenir encore le soutien du gouvernement, il fonde une nouvelle entreprise, les Éditions trifluviennes. Il ne publie à cette enseigne que sept volumes entre 1940 et 1954, parmi lesquels on compte *Dans*

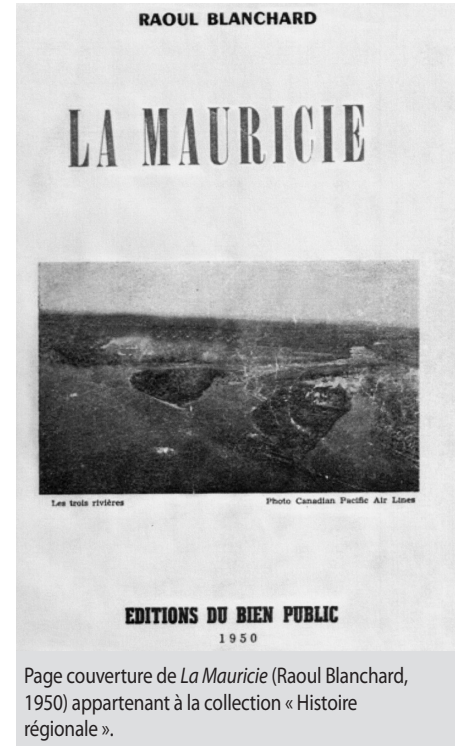
*le bois* d'Auguste Panneton (1940) et *Ton univers* (1941) de Tessier lui-même.

Durant la même période, Tessier publie encore quelques livres aux Éditions du Bien public, mais il cède de plus en plus sa place à Clément Marchand et Raymond Douville qui dirigent également le journal et l'imprimerie du même nom. Les titres que Tessier choisit alors de faire paraître sont moins risqués sur le plan financier. Il s'agit de rééditions de livres qui se vendent très bien. C'est le cas par exemple de *Comme nous sommes heureux* de Jeanne L'Archevêque-Duguay (1940), un album destiné aux enfants qui trouve preneur dans les écoles de la province et de livres dont les auteurs assument une partie des frais d'édition, d'impression ou de distribution, comme *Dimo* (1940) de la riche poétesse américaine Sarah Larkin.

Entre 1942 et 1947, parallèlement à son travail d'inspecteur des écoles ménagères, celui que l'on nomme à présent M<sup>gr</sup> Tessier joue également le rôle d'éditeur délégué pour certaines maisons d'édition de Montréal (Fides, Éditions La Famille) et de Nicolet (Centre marial canadien). En quoi consiste ce travail?



Page couverture de *La Belle au bois dormant* (Marguerite Bourgeois, 1935) qui fait partie de la collection « Les Pages trifluviennes » lancée par Albert Tessier.



Page couverture de *La Mauricie* (Raoul Blanchard, 1950) appartenant à la collection « Histoire régionale ».

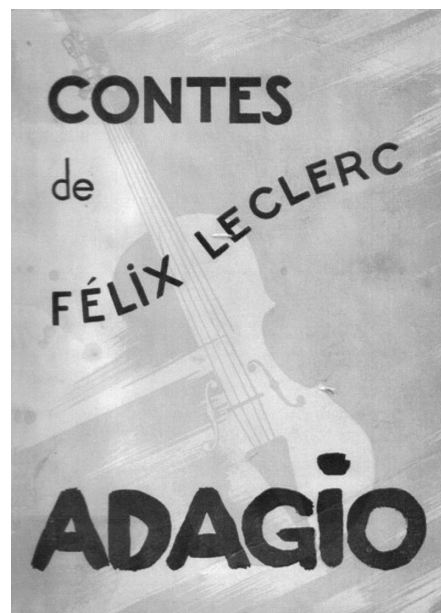
Tessier fait office d'intermédiaire entre l'auteur et la maison d'édition. Il sert de premier lecteur et conseille l'auteur dans ses négociations avec l'éditeur. Il défraie aussi l'impression et s'occupe de payer les redevances aux auteurs à partir des bénéfices générés par les ventes. C'est à titre d'éditeur délégué que Tessier fait paraître chez Fides les premiers livres de Félix Leclerc, *Allegro* (1944), *Adagio* (1944) et *Andante* (1945). Ces livres, qui font découvrir le poète aux Québécois, auront un grand succès et connaîtront plusieurs rééditions. Ils sont de plus imprimés sur les presses du Bien public, puisque Fides ne possède pas encore sa propre imprimerie. Tessier reste donc fidèle à l'entreprise trifluviennne même en travaillant pour d'autres maisons d'édition. Par ailleurs, cette expérience d'éditeur délégué est de courte durée. Tessier écrit à ce propos, dans une lettre adressée au directeur de Fides, André Cordeau, le 7 janvier 1947 : « Je retourne [...] à l'édition privée. Un sport et une œuvre, à mes yeux! [...] Je n'ai pas l'intention d'étendre à d'autres qu'aux amis intimes et aux gens de la Mauricie le privilège de ce patronage un peu lourd pour

moi. » (Archives du Séminaire de Trois-Rivières, fonds Albert Tessier, 0014-Q1-21) Dans l'après-guerre, lorsque Tessier met fin à son entente avec Fides, il renoue dès lors avec ses premières amours, les Éditions du Bien public et l'histoire de la Mauricie, en créant la collection « Histoire régionale ». Il profite également de cette vitrine pour promouvoir les écoles ménagères, inscrivant certains volumes sur les instituts familiaux dans la même collection que les ouvrages sur le passé régional. Tessier propagandiste est encore bien vivant! Entre 1946 et 1950, un seul volume paraît dans la collection. Il s'agit de l'ouvrage de Raymond Douville sur *Les premiers seigneurs et colons de Sainte-Anne-de-la-Pérade (1667-1688)*. Durant cette période, Tessier est au repos forcé. Victime d'une attaque cérébrale, en 1946, il délaisse le travail et s'offre des voyages à Cuba, au Mexique, en France et en Italie. À son retour, il investit à nouveau temps et argent dans l'édition pour le compte du Bien public. Entre 1950 et 1956, dix-huit autres titres paraissent dans la collection « Histoire régionale », dont trois volumes de Tessier. Les auteurs recrutés par celui-ci font partie de ces vieilles connaissances, que l'on pense à Harry Bernard, Raoul Blanchard ou Marcel Trudel, qu'il fréquente depuis les années 1930.

Par la suite, Tessier agit encore comme conseiller pour des auteurs, mais n'investit plus d'argent dans leurs publications. Une écrivaine telle que Jeanne L'Archevêque-Duguay, par exemple, qui avait été éditée plusieurs fois au Bien public grâce à l'aide financière de Tessier, doit se trouver un autre éditeur. Dans une lettre datée du 7 janvier 1967, Tessier explique avec une grande lucidité la situation à laquelle ils se trouvent tous les deux confrontés :

« Je suis rentier et mes revenus sont moindres qu'il y a quelques années. [...] Il faut être réaliste et se résigner à vendre difficilement des œuvres de haute inspiration chrétienne et familiale. Les temps sont ce qu'ils sont. Les Duguay représentent des valeurs qui paraissent bien dépassées à notre époque de yé-yé, go-go, mini-jupe... Pour moi c'est encore pire. On associe mon nom à une conception croulante de la vocation familiale de la femme. Nous devons continuer quand même, mais accepter de n'avoir que des audiences réduites. » (Archives du Séminaire de Trois-Rivières, fonds Albert Tessier, 0014-P1-98a).

Fondées en 1963 par un groupe d'historiens dont Denis Vaugeois qui en prendra la direction, les Éditions du Boréal Express vont publier la réédition du livre



Page couverture d'*Adagio*, contes de Félix Leclerc. Montréal, Fides, 1943, 204 p.

de Tessier *Les forges du Saint-Maurice, 1729-1883*, d'abord paru au Bien public en 1952, et ses Mémoires (*Souvenirs en vrac*, 1975).

Albert Tessier décède en 1976. Il aura laissé une trace durable en Mauricie, comme éditeur bien sûr, mais aussi comme intermédiaire important entre des auteurs et leur maison d'édition. Il aura servi également de modèle et de conseiller, tout au long de sa carrière, pour la relève dans le domaine de l'édition, que l'on pense à Clément Marchand, Raymond Douville ou à Denis Vaugeois, qui marqueront à leur tour la vie culturelle de la Mauricie et du Québec. ■

**Maude Roux-Pratte est historienne détentrice d'un doctorat de l'Université du Québec à Montréal.**

**Pour en savoir plus :**

Maude Roux-Pratte. *Le Bien public. Un journal, une maison d'édition, une imprimerie (1909-1978). La réussite d'une entreprise mauricienne à travers ses réseaux*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 324 p.

Maude Roux-Pratte. « Albert Tessier et les «Pages trifluviennes» » dans *Nouvelles pages trifluviennes* (sous la direction de Jean Roy et Lucia Ferretti). Québec, Les éditions du Septentrion, 2009, p. 166-197.



Portrait non daté d'Albert Tessier avec des livres de la collection « Histoire régionale ». (ASTR, fonds A. T., 0014-Q3-43-13).



# Société de généalogie de Québec

En 1702, un document nous apprend qu'elle s'est retirée chez ses fils, Jacques et Jean-Baptiste, à Saint-Joachim. En compagnie de ses deux fils, elle se rendit pour le reste de ses jours à Saint-Joachim.



Revue officielle au service de ses membres depuis 40 ans

[www.sgq.qc.ca](http://www.sgq.qc.ca)

## APHCQ

Association des professeurs et des professeurs d'histoire des collèges du Québec

Un regroupement de professeurs et professeurs d'institutions de niveau collégial publiques et privées, francophones et anglophones, qui contribue au rayonnement de l'histoire dans leurs milieux.

Pour information: Jean-Louis Vallée  
(418) 248-7164 poste 117 = [jvvallee@cec.montmagny.qc.ca](mailto:jvvallee@cec.montmagny.qc.ca)

## Archives du Séminaire de Nicolet

... témoins de notre histoire...

Heures d'ouverture :  
du lundi au vendredi  
de 9 h à 12 h  
de 13 h à 16 h 30

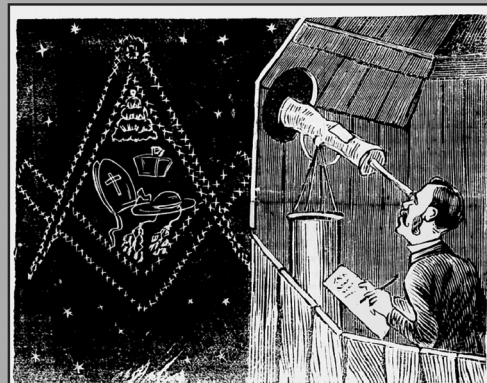


900, boul. Louis-Fréchette, bureau 110, Nicolet J3T 1V5  
Téléphone : (819) 293-4838 Télécopieur : (819) 293-4543  
Courrier électronique : [seminairedenicolet@sogetel.net](mailto:seminairedenicolet@sogetel.net)  
Site internet : <http://archivesseminairnicolet.wordpress.com>  
Centre régional d'archives privées agréé

Baudouin Burger

## L'Église et la Franc-Maçonnerie au Québec

Deux ou trois histoires à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur la lutte des ultracatholiques contre les hommes abominables



À QUÉBEC.

M. Tardivel, dans son observatoire, voit toutes les étoiles dans la constellation du compas et de l'équerre.

Louise Couvreur  
éditrice



Louis-Alexandre Bélisle et ses employés devant l'édifice des ateliers de *La Semaine commerciale*, 1944. BAnQ, Centre d'archives de Québec, fonds Louis-Alexandre Bélisle (P598, S44, D1, P62). Photographe non identifié.

## L'HOMME DERRIÈRE LE DICTIONNAIRE BÉLISLE

par Josée Vincent

Dans l'histoire du livre au Québec, Louis-Alexandre Bélisle occupe une place à part. Véritable homme-orchestre, il s'illustre à la fois comme imprimeur, traducteur, auteur et éditeur. Sa polyvalence n'est pourtant pas synonyme d'éparpillement. Bien au contraire, toutes ses activités s'organisent en fonction de trois pôles : les affaires, la langue et l'imprimé. C'est en effet pour publier ses propres ouvrages sur le commerce, puis son grand œuvre, le *Dictionnaire général de la langue française au*

*Canada*, que Bélisle acquiert des presses et se lance bientôt dans l'édition. C'est donc un parcours tout à fait singulier que celui de Bélisle, qui illustre combien la volonté et la débrouillardise demeurent des qualités vitales, même, et parfois surtout, dans l'univers de l'imprimé. Fils d'une famille nombreuse de la région du Témiscouata, Louis-Alexandre Bélisle apprend très jeune qu'il est toujours bon d'avoir plusieurs cordes à son arc. À sa sortie du collège, vers 1918, il est instituteur, puis commis comptable. En 1927, il

quitte sa région pour devenir journaliste au *Soleil* de Québec, à l'invitation de son beau-frère, Jean-Charles Harvey. Bélisle gravit rapidement les échelons : d'abord correcteur d'épreuves, puis reporter itinérant et chroniqueur municipal, il devient l'éditorialiste des pages financières, en 1928. Il fonde la même année, avec le publiciste Raoul Renault, le magazine *Les Affaires* (1928-1963), dans lequel il signe régulièrement plusieurs articles. Son intérêt envers le monde de la finance se manifeste également dans la publica-

tion en 1932, de son premier manuel, *Initiation pratique à la bourse*, chez Albert Lévesque. C'est que depuis 1929, Bélisle offre également quelques cours (notamment sur les marchés mobiliers et le français des affaires) à l'École de commerce de l'Université Laval.

La carrière de Bélisle prend un tournant décisif en 1936, au moment où il devient propriétaire du journal et de l'imprimerie de *La Semaine commerciale*. Habité depuis 1932 par le projet de produire un dictionnaire, il se donne ainsi les ressources matérielles indispensables pour réaliser son rêve. En effet, en ces années encore marquées par la crise économique, quel éditeur serait assez fou pour accepter de financer une telle entreprise? Conscient qu'il ne peut compter que sur lui-même, Bélisle se fait donc imprimeur, et entreprend la modernisation de son équipement en fonction de ses projets. Dès 1938, il achète une fondeuse monotype et une cinquantaine de nouvelles fontes de matrices; un atelier de reliure est créé vers 1945. La bonne santé de l'entreprise, située rue Saint-Jacques, se mesure à la fois par la croissance immobilière – ajout d'un étage à l'édifice en 1945, achat d'un nouvel immeuble rue du Sault-au-Matelot en 1956 – et humaine – l'atelier, qui compte huit compagnons à la fin des années 1930 regroupera une trentaine d'employés en 1953. Outre l'impression jusqu'en 1974 de *La Semaine commerciale*, les ateliers assurent celle de la revue *Les Affaires*, du *digest Le Recueil* (1937-1947) et, plus tard, de l'annuaire Marcotte (1949-1955) et du magazine *Salesman Selection and Training* (1951-1961).

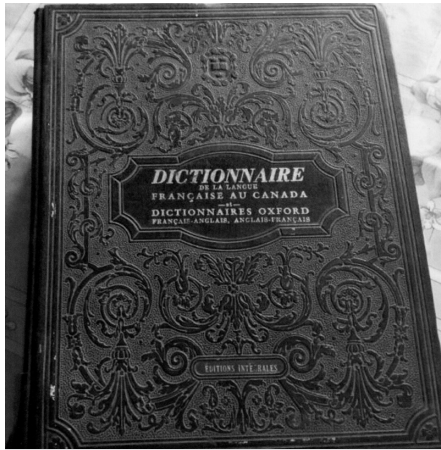
Mais l'imprimerie demeure, pour Bélisle, une occupation d'appoint. L'homme d'affaires s'affiche plus volontiers comme éditeur de livres et de manuels. Dès 1936 paraissent ainsi chez Bélisle éditeur quelques titres à compte d'auteur, puis dans les années 1940, en collaboration avec la Librairie Beauchemin, des séries de livres de récompenses. C'est aussi chez Bélisle éditeur que paraît, en 1948, *Les Plouffe*, de Roger Lemelin. Ces publica-



Louis-Alexandre Bélisle, vers 1920. BAnQ, Centre d'archives de Québec, fonds Louis-Alexandre Bélisle. (P598, S44, D1, P3). Photographie non identifiée.

tions ne constituent néanmoins qu'une partie de ses activités éditoriales, probablement la moins importante à ses yeux, malgré le succès qu'elle lui vaudra. Car Bélisle se spécialise plutôt dans l'édition de manuels techniques. En 1936, il lance « La pratique des affaires », une série d'ouvrages conçus à la fois pour les étudiants, les employés de commerce et les hommes d'affaires. Le premier titre, *Expressions justes en affaires* (1936), d'Adjutor Fradet, est suivi de trois manuels dont Bélisle est lui-même l'auteur, *Crédits et recouvrements*, en 1940, la *Vente au comptoir*, en 1942, et *Organisation et financement des entreprises*, en 1947. À la fin des années 1940, ces ouvrages seront réédités aux côtés de ceux de Philippe Girardet et Georges de Leener, dans une nouvelle collection, « La bibliothèque de

l'homme d'affaires » (12 vol.). Bélisle fait enfin paraître quelques titres hors collection, dont son *best-seller*, *Le Français des affaires* (1942), maintes fois réimprimé et réédité jusque dans les années 1970. Le succès de ces manuels incite Bélisle à explorer un autre domaine, celui de l'industrie et des métiers. Il fonde, en 1942, la Société canadienne de technologie, un organisme qui regroupe des professionnels et des enseignants qui œuvrent dans ce secteur. Ceux-ci produisent des manuels à partir de leur propre documentation ainsi que d'ouvrages américains dont ils assument la traduction. Les collections « Les métiers de la construction » (6 vol.), « La bibliothèque du machiniste » (7 vol.) et « Les manuels du mécanicien de machines fixes » (12 vol.) voient ainsi le jour entre 1946 et 1952.

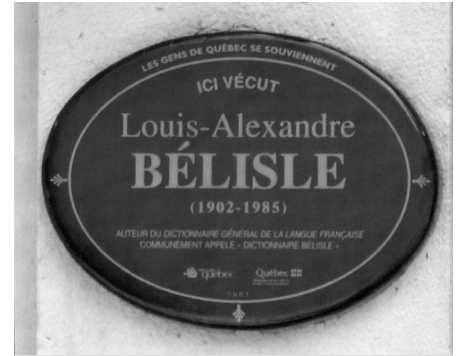


Bélisle, Louis-Alexandre, *Dictionnaire général de la langue française au Canada*, Québec, Bélisle, éditeur, [s.d.], [1957], 1390 p.

Avec ses collections, Bélisle domine le marché du manuel technique jusque dans les années 1970, n'ayant pour unique concurrent que l'Office de l'enseignement spécialisé avec qui il négociera toutefois plusieurs ententes éditoriales. Toutes ces activités n'empêchent pas Bélisle d'entreprendre, vers le début des années 1940, une tâche monumentale, soit la confection de son dictionnaire. Bélisle utilise à la base le contenu de l'édition de 1874 du Littré-Beaujean, tombée dans le domaine public, auquel il ajoute quelque 17 000 entrées consacrées à des canadianismes. Celles-ci proviennent en grande partie du *Glossaire* de la Société du parler français au Canada, mais Bélisle puise

également à d'autres sources, notamment dans les lexiques qu'il a lui-même produits pour ses manuels techniques. Enfin, plus de 3 000 illustrations sont insérées dans le texte. Le travail de composition débute en 1954. L'impression des 11 fascicules qui forment le premier tirage (5 000 exemplaires) est complétée en février 1957. L'ouvrage aura monopolisé sept employés, pendant une quinzaine de mois. Pour couvrir ses frais, Bélisle a néanmoins entrepris de récolter des souscriptions dès 1954 – plus de 800 personnes répondront à son appel. Le produit final prend donc la forme d'un dictionnaire relié, que l'on peut se procurer en librairie et sur commande à partir de juin 1957. Un an plus tard, Bélisle conclut un accord avec les Éditions Leland, dont l'immense réseau de distribution inclut les épicerie, et conçoit une nouvelle édition vendue exclusivement en fascicules, qui comporte à la suite du texte original un dictionnaire anglais-français. Dès lors, le succès commercial semble garanti : à peine trois ans plus tard, plus de 90 000 exemplaires ont été écoulés au Québec, en Ontario, dans les Maritimes et aux États-Unis. Par la suite, Bélisle produit une édition de poche (1969), qui sera

reprise chez Beauchemin, puis aux Édition Aries. Une troisième édition grand format paraîtra en 1971, puis une dernière en 1979, chez Beauchemin. Le *Dictionnaire* rapportera à son auteur plusieurs honneurs : lauréat du Prix de la langue française de l'Académie française en 1958, puis de la médaille d'or



Épigraphie installée par la Ville de Québec au 801, avenue Murray. (La Cité-Limoilou) Québec.

du Conseil de la vie française en Amérique en 1971, Bélisle sera admis à la Société royale du Canada en 1974. Les années 1960 sont l'occasion, pour Bélisle, de diversifier sa production. Il fonde un club du livre, la « Bibliothèque des grands auteurs », adaptation québécoise de la collection « *Great Books of the Western World* », de Mortimer Adler, et supervise la traduction de livres de recettes. Il entreprend en parallèle la restructuration de son entreprise.



Les manuels de la série « Arts, métiers et technique » ont une couverture souple en carton de 1946 à 1950 et une couverture rigide en cuirette à partir de 1950. Photo : Marie-Andrée Boivin © Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012. BAnQ, collections patrimoniales (621.183 H6361b F1954 - v.2).

En 1961, il crée un secteur regroupant toutes les activités de composition. Il en confie la direction à l'un de ses fils, qui s'en portera acquéreur en 1970. La décennie 1970 annonce d'ailleurs son retrait graduel du milieu des affaires. Après avoir vendu les ateliers de *La Semaine commerciale* en 1974, il cède la même année Bélisle éditeur aux Éditions Beauchemin, qui s'engagent néanmoins à assurer la vente de ses dictionnaires et de ses manuels jusqu'en 1981.

Malgré l'ampleur de ses réalisations, Bélisle est parvenu à s'illustrer au sein de plusieurs associations. Membre du Comité paritaire des arts graphiques en 1938, puis du Syndicat patronal de l'imprimerie de Québec, Bélisle est le président fondateur du Comité de l'École

d'imprimerie de Québec. Dès 1936, il avait joint les rangs de la Société des écrivains canadiens, puis en 1943, ceux de la Société des éditeurs canadiens du livre français. C'est à titre de président du regroupement d'éditeurs qu'il assumera l'organisation du Salon du livre de Québec, en 1959. Enfin, Bélisle sera membre de la Société du parler français au Canada de 1953 à 1962. Bélisle s'éteint en 1985, à 83 ans.

Véritable touche-à-tout, Bélisle est donc parvenu à occuper, avec brio, toutes les fonctions de la chaîne du livre. Auteur prolifique, il aura signé, en plus de ses manuels, des milliers d'articles de périodiques et d'entrées de dictionnaire; il aura aussi participé à la traduction de manuels techniques, de livres de recettes

et d'ouvrages littéraires et philosophiques. Imprimeur astucieux, Bélisle se tient à l'affût des nouvelles technologies et multiplie les projets, passant du magazine au livre, de l'annuaire au dictionnaire, soucieux de faire toujours tourner les presses. Éditeur enfin, Bélisle sait flairer la bonne affaire. Après avoir tâté d'un peu de tout, il fait sa niche dans un secteur peu développé, celui des manuels techniques. Il sait aussi varier les formats et les modes de diffusion, qu'il adapte en fonction des clientèles. En somme, Bélisle sera ultimement parvenu à maîtriser tous les métiers pour accomplir son rêve d'un dictionnaire. ■

\*Note : version remaniée d'un article à paraître dans *Le Dictionnaire des gens du livre*.



Le kiosque de Bélisle, éditeur, 1948. Photo : Studio Léo. E. Dery Reg'd. BAnQ, Centre d'archives de Québec, fonds Louis-Alexandre Bélisle. (P598, S44, D1, P80).

Josée Vincent est directrice du Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec et professeure de littérature et d'histoire du livre à l'Université de Sherbrooke.

#### Pour en savoir plus :

Fonds Louis-Alexandre Bélisle. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, P598.

Fonds Louis-Alexandre Bélisle, Bibliothèque et Archives Canada, R6599-0-5-F.

Louis-Alexandre Bélisle. *Dictionnaire général de la langue française au Canada*. Québec, Bélisle éditeur [s.d.], [1957], 1390 p.

Gervaise Blouin. « Bibliographie analytique de Louis-Alexandre Bélisle, auteur et éditeur : précédée d'une biographie ». Thèse de doctorat, Université Laval, 1953, 68 f.

Josée Vincent. « Faire confiance au Canadien moyen. Les manuels techniques de Louis-Alexandre Bélisle », *La Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, n° 4, automne 2012, p. 70-83.

Josée Vincent. « Louis-Alexandre Bélisle au service du milieu des affaires au Québec », *Documentation et Bibliothèques*, vol. 56, n° 4, octobre-décembre 2010, p. 155-161.

Josée Vincent. « Un dictionnaire en sept variations. Louis-Alexandre Bélisle, *Dictionnaire général de la langue française au Canada* (1957) », *Livres québécois remarquables du XX<sup>e</sup> siècle*, C. Corbo (dir.) avec la coll. de S. Montreuil, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 165-177.

# LA LIBRAIRIE ET LA DISTRIBUTION HISTOIRE RÉCENTE ET DÉFIS ACTUELS

par Frédéric Brisson

**A**u cours des dernières années, l'émergence de la librairie en ligne et du livre numérique ont remis en cause plusieurs certitudes chez les libraires et les distributeurs. À l'heure où les prédictions apocalyptiques sur la mort du livre papier laissent place à une réalité beaucoup plus nuancée, il demeure que le ralentissement des ventes de livres provoque des tensions. Faut-il repenser les modèles traditionnels? Faut-il au contraire les soutenir et les renforcer? Afin d'éclairer ces débats, nous proposons ici un regard rétrospectif sur l'évolution des événements au cours des dernières décennies.

## UN PREMIER BOULEVERSEMENT LA DISTRIBUTION EN EXCLUSIVITÉ

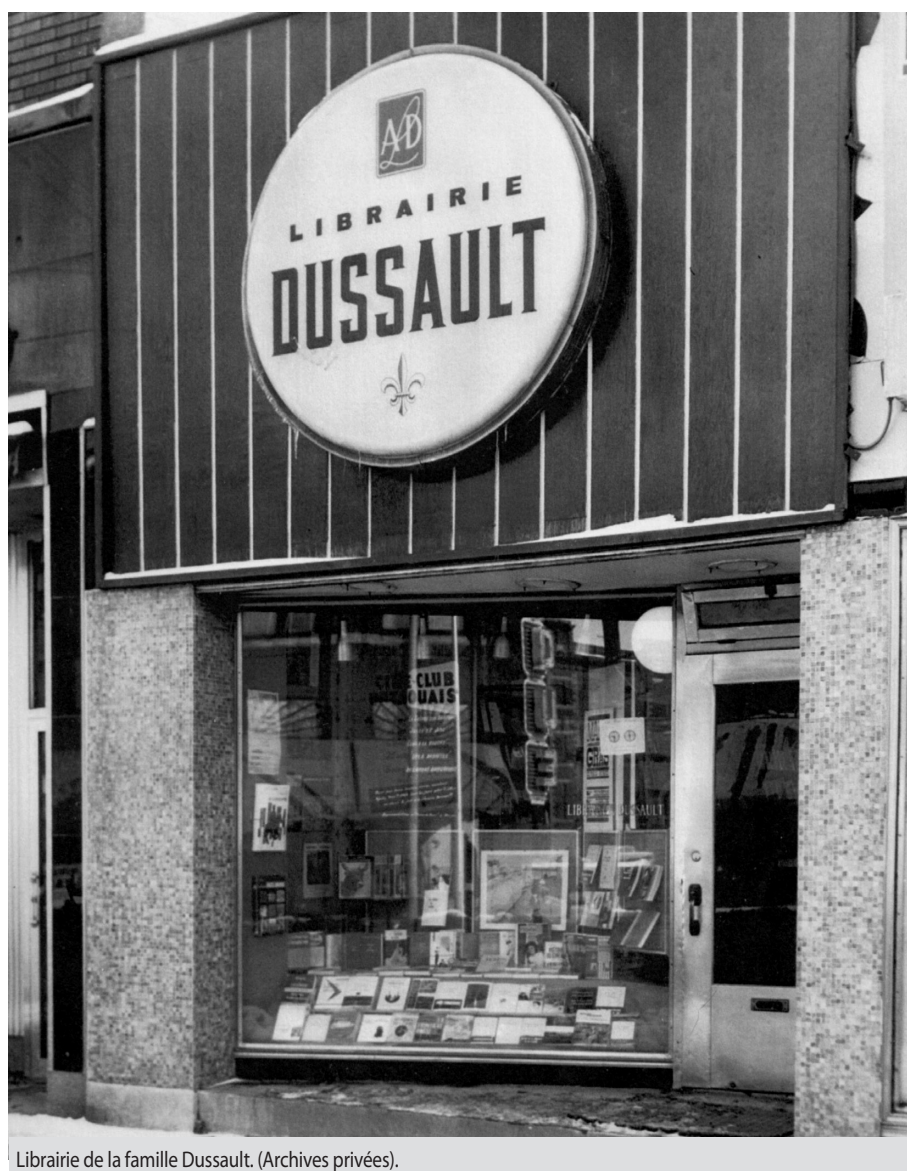
Au milieu des années 1960, il y a déjà près d'un siècle que les grossistes dominent le monde du livre québécois. Ce sont eux qui importent la majorité des livres dans la province et qui les revendent aux plus petites librairies indépendantes et, surtout, aux clients institutionnels que sont les commissions scolaires et les bibliothèques. Les plus importants grossistes ont alors pour nom Fides, Dussault, Granger frères et Beauchemin et ils exercent tous, en plus, des activités de librairie ou d'édition. Le modèle des grossistes comporte toutefois des problèmes : les prix pratiqués sont élevés et l'éventail des titres importés demeure limité.

C'est dans ce contexte que l'entrée en scène de maisons de distribution européennes favorise l'introduction d'un nouveau modèle d'organisation où les éditeurs accordent par contrat à une entreprise spécialisée le droit exclusif

de diffuser et de distribuer leurs livres sur un territoire donné.

En 1968, le géant français Hachette lance le mouvement en créant à Montréal une filiale baptisée Messageries internationales du livre, dont la mission consiste à distribuer en exclusivité les collections

populaires du groupe Hachette, dont « Le Livre de Poche ». De leur côté, les groupes français Gallimard et Flammarion s'associent pour inaugurer à Montréal, en 1970, une plate-forme de distribution nommée Socadis. Ce modèle est novateur puisque l'entreprise ne s'oc-



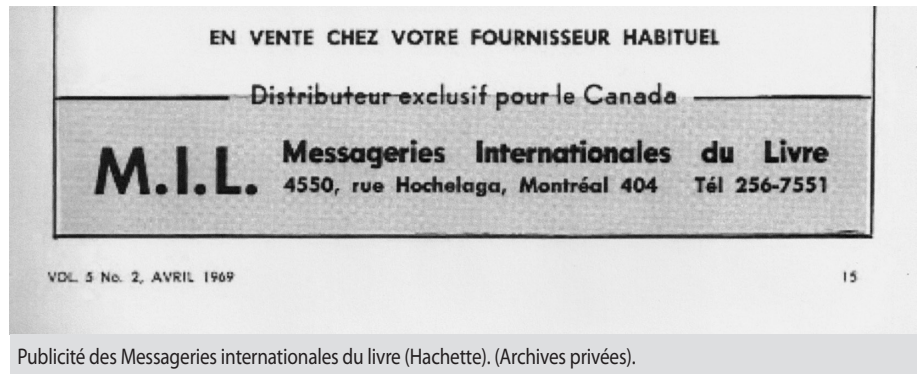
Librairie de la famille Dussault. (Archives privées).

cupe que de distribution, c'est-à-dire uniquement des aspects administratifs et logistiques des opérations : entreposage, réception des commandes, expédition et facturation. Afin d'assurer la promotion des ouvrages auprès des libraires et de susciter les commandes, Gallimard et Flammarion créent chacun de leur côté une filiale de diffusion.

Parallèlement, l'homme d'affaires québécois Pierre Lespérance reprend, en 1967, les Éditions de l'Homme et l'Agence de distribution populaire, deux entreprises créées par son père et qu'il regroupe sous le nom de Sogides. En 1973, il décroche un contrat de diffusion et de distribution exclusive pour les titres de l'éditeur belge Marabout. D'autres contrats suivront, d'abord avec l'éditeur français Robert Laffont puis avec les éditions Québecor et avec Reader's Digest.

À eux trois, au tournant des années 1970, Hachette, Sogides et Socadis jettent ainsi les bases du nouveau modèle de la distribution : contrats d'exclusivité avec des maisons d'édition et mixité des entreprises québécoises et françaises (un distributeur français peut distribuer des ouvrages d'éditeurs québécois, et vice-versa). De plus, ils utilisent de façon structurée le système français de l'office, qui est basé sur des envois automatiques de nouveautés aux libraires que ces derniers peuvent retourner en cas de mévente. Plusieurs entreprises sont créées sur le même modèle au milieu des années 1970, certaines par des éditeurs français et d'autres par des acteurs québécois. En dix ans, malgré une vive résistance, les grossistes sont balayés du portrait.

Les avantages du nouveau modèle sont considérables. Rémunérés sur la base d'un pourcentage plutôt que d'avoir à commander les livres en Europe sans possibilité de retour, les diffuseurs et les distributeurs ont naturellement tendance à se montrer plus efficaces et plus novateurs. Pour les éditeurs, la différence est énorme puisqu'ils peuvent se fier à une force de vente compétente



Publicité des Messageries internationales du livre (Hachette). (Archives privées).

pour rejoindre les libraires et expédier les livres. Du point de vue des libraires, l'éventail des titres auxquels ils ont accès est beaucoup plus large, les prix sont plus raisonnables, les conditions commerciales de l'office sont avantageuses et la livraison est rapide.

### UN SECOND MOMENT FORT L'ADOPTION DE LA « LOI DU LIVRE »

En 1979, le ministre des Affaires culturelles, Denis Vaugeois, fait adopter le projet de loi n°51, intitulé Loi sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre. Par la mise en place d'un ensemble de privilèges et d'obligations pour les acteurs de la chaîne du livre, la loi a pour objectif de favoriser l'implantation d'un réseau de librairies dans toutes les régions du Québec

et d'assurer une infrastructure commerciale qui permette de maintenir le prix du livre à un niveau raisonnable.

La régionalisation des achats est au cœur du projet de loi. En se conformant à certains critères, comme le fait de maintenir un stock d'au moins 6 000 titres et d'appartenir à des intérêts québécois, les libraires peuvent obtenir un « agrément ». En retour, les librairies agréées se partagent le marché des bibliothèques de leur région, qui sont tenues d'acheter les livres au plein prix, sans possibilité de réduction.

Mise en vigueur à partir de 1981, la « loi du livre » a eu des effets structurants considérables. Ainsi, les distributeurs exclusifs voient leur position définitivement confortée puisque les libraires doivent, pour être agréés, respecter



Élément d'une exposition présentée par l'auteur au Salon du livre de Montréal, en 2012. La partie de gauche traite en particulier de Pierre Lespérance et de Sogides. (Archives de l'auteur).

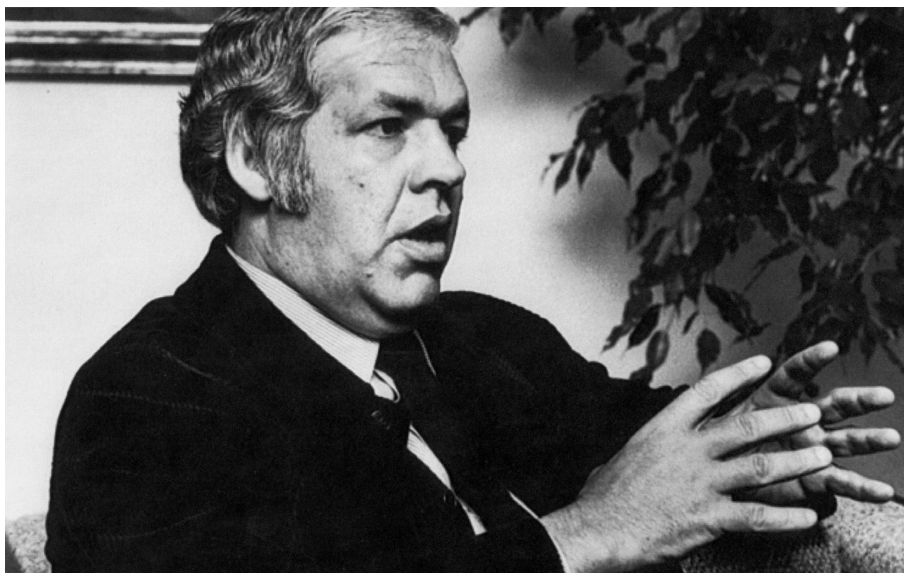
les accords d'exclusivité négociés entre éditeurs et distributeurs, ce qui signifie qu'ils ne peuvent plus commander leurs livres chez d'autres fournisseurs canadiens ou européens. En revanche, les distributeurs exclusifs sont tenus d'accorder une remise de 40 % aux libraires pour le livre grand public, et ce, quel que soit le volume de ventes réalisé par le libraire, protégeant ainsi les petits libraires dont le pouvoir de négociation est limité.

Les grands gagnants de cet épisode demeurent incontestablement les libraires, surtout les indépendants qui n'avaient, jusqu'alors, que très peu accès au marché des bibliothèques. Dans l'histoire longue et tourmentée de la librairie, l'adoption de la « loi du livre » représente un épisode béni. Au cours des années qui suivent, le nombre de librairies agréées bondit, passant de 168 en 1983 à 211 en 1992, un nombre qui demeure stable jusqu'à l'an 2000. De 1983 à 1992, les ventes aux collectivités représentent environ le tiers de l'ensemble des ventes de livres des librairies agréées, une proportion qui descend progressivement à 25 % en l'an 2000, selon l'Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ). Pour plusieurs librairies, ce volume d'affaires significatif fait la différence entre la pérennité et la faillite.

### LES CHÂÎNES DE LIBRAIRIES EN FORTE PROGRESSION

Un des phénomènes les plus marquants du dernier demi-siècle est l'avancée des chaînes de librairies. Au Québec, les pionniers en ce domaine sont Fides et Dus-sault, qui ouvrent des succursales au tournant des années 1960. C'est toutefois durant la décennie 1970 que les chaînes de librairies prennent leur envol. Ce phénomène s'explique notamment par la multiplication des centres commerciaux à la périphérie des grandes villes. Avec leur approche commerciale formatée et leurs moyens financiers appropriés, les chaînes accaparent ces nouveaux espaces.

Ainsi, la Librairie Garneau passe de 5 à 16 succursales entre 1972 et 1976, tandis que la chaîne Scorpion compte six



Denis Vaugeois, ministre des Affaires culturelles du Québec en 1979 et père de la loi 51. (Archives privées).

succursales lors de son acquisition par Flammarion en 1977. Les chaînes pan-canadiennes Classic, Coles et W.H. Smith sont également présentes, avec une proportion variable de livres en français et en anglais en fonction de la clientèle locale. Avec l'entrée en vigueur de la « loi du livre » qui avantage les librairies appartenant à 100 % à des intérêts québécois (ce qui n'est pas le cas des chaînes énumérées ci-haut), les chaînes perdent toutefois un peu de terrain au profit des indépendants.

Elles effectuent un retour en force durant les années 1990 avec un nouveau modèle, celui des librairies à grande surface qui offrent à leur clientèle, dans une atmosphère conviviale, un très grand nombre de titres en plus d'une gamme de produits culturels diversifiés, comme les disques compacts, les jeux vidéo et les films. Ce concept s'était imposé avec la FNAC en France, Virgin Megastores au Royaume-Uni, Barnes & Noble aux États-Unis et Chapters au Canada anglais.

Au Québec, ce modèle d'offre variée de produits culturels s'incarne dans la chaîne Renaud-Bray qui, après des faux pas qui l'ont menée au bord de la faillite en 1995, reprend pied et fusionne en 1999 avec les chaînes Champigny et Garneau pour totaliser 23 succursales; en 2014, la chaîne en comptera une trentaine. La seconde

chaîne en importance est Archambault. Spécialisée au départ dans les disques et instruments de musique, l'entreprise a commencé à vendre du livre en 1989. Depuis son achat par le géant Québecor en 1995, elle est passée de six succursales à une quinzaine en 2014.

### LA LIBRAIRIE INDÉPENDANTE DES DÉFIS À RELEVER

À la suite de l'adoption de la « loi du livre », la librairie indépendante connaît une période faste. Tout au long des années 1980, de nouvelles librairies surgissent aux quatre coins du Québec. Dès les années 1990, cependant, des inquiétudes apparaissent et l'ouverture de nouvelles librairies devient beaucoup plus rare.

L'arrivée dans le paysage commercial de magasins-entrepôts tels Costco et Walmart, qui offrent systématiquement à leur clientèle des rabais d'environ 25 % sur le prix courant des livres, provoque



Sigle de l'Association des libraires du Québec.



de fortes inquiétudes. Ces magasins ne misent que sur les titres les plus populaires de l'heure, mais leur politique de prix agit comme un aimant pour une partie du public. Les ventes de livres en « grande diffusion » (c'est-à-dire chez les détaillants qui ne sont pas libraires) représentent 15 % à 17 % de l'ensemble du marché depuis le début des années 2000 (selon les données de l'OCCQ), mais la proportion est largement plus élevée dans le cas des *best-sellers*.

Afin de réagir à la concurrence grandissante des chaînes de librairies et des magasins à grande surface, les libraires indépendants redéfinissent leur identité. Celle-ci s'articule autour de la passion du métier, par opposition à l'intérêt économique prédominant des grandes chaînes. Françoise Careil, de la Librairie du Square à Montréal, déclare ainsi que « les petites surfaces, moins esclaves des dernières parutions, carburent à l'amour de la littérature et le propagent » (*Le Devoir*, 10 août 2002). Les libraires mettent en valeur la personnalisation du service et

la qualité de leurs conseils, en plus de bonifier le volet animation : conférences, séances de signature, tables rondes, lectures et lancements se multiplient.

Regroupées au sein de l'Association des librairies du Québec, les librairies indépendantes adoptent des initiatives collectives afin de souligner leur compétence et leur intérêt pour la chose littéraire. Le Prix des libraires du Québec, mis sur pied en 1993 et devenu au fil du temps un des rares prix littéraires susceptibles de propulser les ventes d'un ouvrage, en est un exemple patent.

Six librairies lancent le magazine *Le Libraire* en 1998, ce qui pave la voie à la création d'une coopérative, Librairies indépendantes du Québec, qui lance d'abord un site Web pour diffuser la revue, [www.lelibraire.org](http://www.lelibraire.org), puis une librairie en ligne pour les livres en formats papier et numérique, [www.leslibraires.ca](http://www.leslibraires.ca).

Dans l'univers numérique, cependant, la notoriété est essentielle et ce sont les marques les plus connues – Amazon, Apple, Google – et dans une moindre mesure Renaud-Bray et Archambault, qui ont le plus de facilité à rejoindre les internautes.

Le livre numérique connaît des développements considérables depuis le lancement du Kindle par Amazon en 2007 et du iPad par Apple en 2010. Au Québec, le lancement en 2008 de l'Entrepôt

numérique ANEL – De Marque, qui alimente les librairies en ligne, puis du prêt numérique en bibliothèque à la fin 2011, représentent des avancées significatives. Au milieu de ces bouleversements, il n'est pas étonnant de constater la stagnation des ventes de livres papier. De 2009 à 2013, les ventes de livres par les libraires québécois passent de 450 millions de dollars à 442 millions de dollars, une baisse moyenne de 0,5 % par année selon les données de l'OCCQ. La situation est cependant plus favorable aux chaînes de librairies, dont les ventes ont crû de 1,6 % par année au cours de cette période, que pour les librairies indépendantes, dont les ventes ont décliné en moyenne de 5,8 % par année, ce qui entraîne la fermeture de certaines d'entre elles. Cette pression à la baisse remet en cause l'équilibre des forces entre les chaînes, les indépendants et les distributeurs. Il y a certes des motifs de préoccupation.

L'histoire récente démontre cependant que les retournements de situation les plus inattendus peuvent se produire avec la modification de cadres législatifs et l'introduction de nouveaux modèles d'affaires. La cohabitation du livre papier et du livre numérique, voire même leur complémentarité, nous permet d'entrevoir bien d'autres rebondissements. ■

**Frédéric Brisson est chargé de cours et responsable du programme de 2<sup>e</sup> cycle en édition à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke.**

#### Pour en savoir plus :

Frédéric Brisson. *La pieuvre verte*. Hachette et le Québec depuis 1950, Montréal, Leméac Éditeur, 2012, 238 p.

Frédéric Brisson. « Figures du libraire au Québec », dans *Documentation & bibliothèques*, avril-juin 2005, p. 129-138.

Jacques Michon (dir.). *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle*, vol. 3. *La bataille du livre (1960-2000)*. Montréal, Fides, 2010, 517 p.

Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ) : [www.stat.gouv.qc.ca/docs-hmi/statistiques/culture/livre/](http://www.stat.gouv.qc.ca/docs-hmi/statistiques/culture/livre/)

## PRIX des LIBRAIRES du Québec

Sigle du Prix des libraires du Québec créé en 1993.

# « LES ÉDITEURS AUSSI SONT MORTELS »

HUBERT NYSSSEN

par Pascal Genêt

Selon une enquête auprès des actionnaires de maisons d'édition, réalisée en 2003 par Étude économique conseil, 49 % des répondants pensaient prendre leur retraite dans les dix prochaines années et les deux tiers n'avaient pas de plan de succession établi. Dix ans plus tard, au Québec seulement où l'on compte plus de 200 maisons d'édition (agrées ou pas), plus d'une vingtaine d'entre elles ont disparu, une autre vingtaine ont changé de main et seulement sept maisons d'édition familiales ont entamé (ou achevé) un processus de succession. Pendant la même période, plus de 55 nouvelles maisons ont été créées, certaines ayant vu le jour et disparu dans la même décennie. Ces chiffres témoignent des particularités du marché du

livre au Québec, constitué essentiellement de petites maisons d'édition, souffrant de précarité financière chronique, trop petites pour intéresser des investisseurs et souvent dépendantes des aides publiques. Une grande majorité des éditeurs n'ont pas de succession et, à défaut de pouvoir transmettre l'entreprise à un membre de la famille, ils sont obligés de vendre ou pire, d'envisager la liquida-



Édouard Garant. (1901-1965). (BAnQ).

tion ou la faillite, faute de repreneurs. La situation actuelle est historique puisqu'il s'agit de la première génération d'éditeurs, issus de la Révolution tranquille, qui fait face aux questions de succession.

## UNE PERSPECTIVE HISTORIQUE

Peu de maisons d'édition ont traversé les turbulences de l'histoire de l'édition au Québec. Les générations d'éditeurs

se sont succédé d'une décennie à l'autre sans réelle transmission. Les maisons d'édition sont de véritables entreprises indépendantes de leur fondateur dont elles ne portent plus, pour la plupart, le patronyme.

Si les années 1920 ont favorisé l'émergence de la première génération d'éditeurs professionnels, tels qu'Albert Lévesque et Édouard Garand, l'étroitesse et l'absence d'autonomie du marché limitaient toute velléité de développement. Les maisons d'édition littéraires, fortement identifiées à leur fondateur, étaient condamnées à grandir à l'ombre des grossistes dominant le marché et de subir les logiques institutionnelles imposées par les autorités religieuses et politiques. Malgré la constitution de catalogues imposants et des stratégies éditoriales

innovatrices, les éditeurs des années 1920 et 1930 devaient porter « à bout de bras », selon Adrien Thériou, leur entreprise sans véritable espoir d'avenir. Lors de la faillite ou de la cessation d'activité, tout le capital symbolique disparaissait en même temps que le pouvoir de consécration accumulé des éditeurs. Dans la plupart des cas, leurs parcours témoignent des réseaux de sociabi-

lité et de l'itinéraire des fondateurs qui, faute de transmission, disparaissaient en même temps que leur entreprise, donnant raison à l'historien Jean-Yves Mollier lorsqu'il écrit que « l'éditeur parvenu au sommet de sa profession avait, au départ, bien des chances de renoncer ou de périliter ».

Les années 1940 créent un espoir de développement et d'autonomisation du champ littéraire en permettant à la seconde génération d'éditeurs, devenus entrepreneurs culturels, de s'imposer. Malgré un essor sans précédent, la structure du marché d'après-guerre demeure la même qu'au début des années 1940, étant toujours dominée par les importations Pire, l'épidémie de faillites provoque un véritable traumatisme au point que les milieux d'affaires et bancaires considèrent l'édition comme une activité à risque. Le retour à la case départ des années 1950 offre aux grossistes, comme Beauchemin et Granger frères, l'occasion d'occuper le champ littéraire déserté par les éditeurs en faillite. Bien que les années 1950 soient frappées par une disette éditoriale, elles permettent l'émergence d'éditeurs qui vont bénéficier du contexte historique particulier de la Révolution tranquille.

Avec les années 1960 apparaît la troisième génération d'éditeurs qui va moderniser le milieu du livre au Québec. Toutes les conditions sont réunies pour une relative autonomie du champ littéraire : émergence de professionnels, développement de moyens de production et de diffusion, extension du lectorat, ouverture vers de nouvelles littératures libres de toute censure, multiplication des instances de diffusion, de légitimation et de consécration. Le monde de l'édition au Québec change sous la pression de forces économiques, politiques et culturelles majeures. Il ne s'agit plus simplement de s'identifier à une figure valorisante ou d'appartenir à un champ littéraire spécifique. Les éditeurs sont contraints d'évoluer dans un espace composé d'organisations et d'intérêts multiples en interaction constante



Flavien-J. Granger (1856-1913). (Bibliothèque et Archives nationales du Québec/52327/1956595).

dont les influences mutuelles marquent l'évolution de l'ensemble. La présence importante de nouveaux acteurs crée des tensions inévitables, des conditions qui favorisent l'ascension des uns et le déclin des autres dans le contrôle des ressources, des capitaux et des marchés dont l'enjeu est l'obtention d'une position assurant une légitimité incontestée. L'édition n'est plus seulement une profession, elle est devenue un *business*, une industrie culturelle... Les modes de gestion changent, l'éditeur autrefois fondateur et propriétaire unique de l'entreprise est devenu un entrepreneur gestionnaire. À l'image de marque distinctive et symbolique de la maison d'édition s'oppose la position concurrentielle de l'entreprise dans le marché dont dépendent les retours sur investissement. L'édition n'est plus un art, c'est une industrie... De nouvelles logiques se mettent en place dont la maîtrise devient une condition de succès ou d'échec lors du processus de transmission. L'histoire de l'édition au Québec au

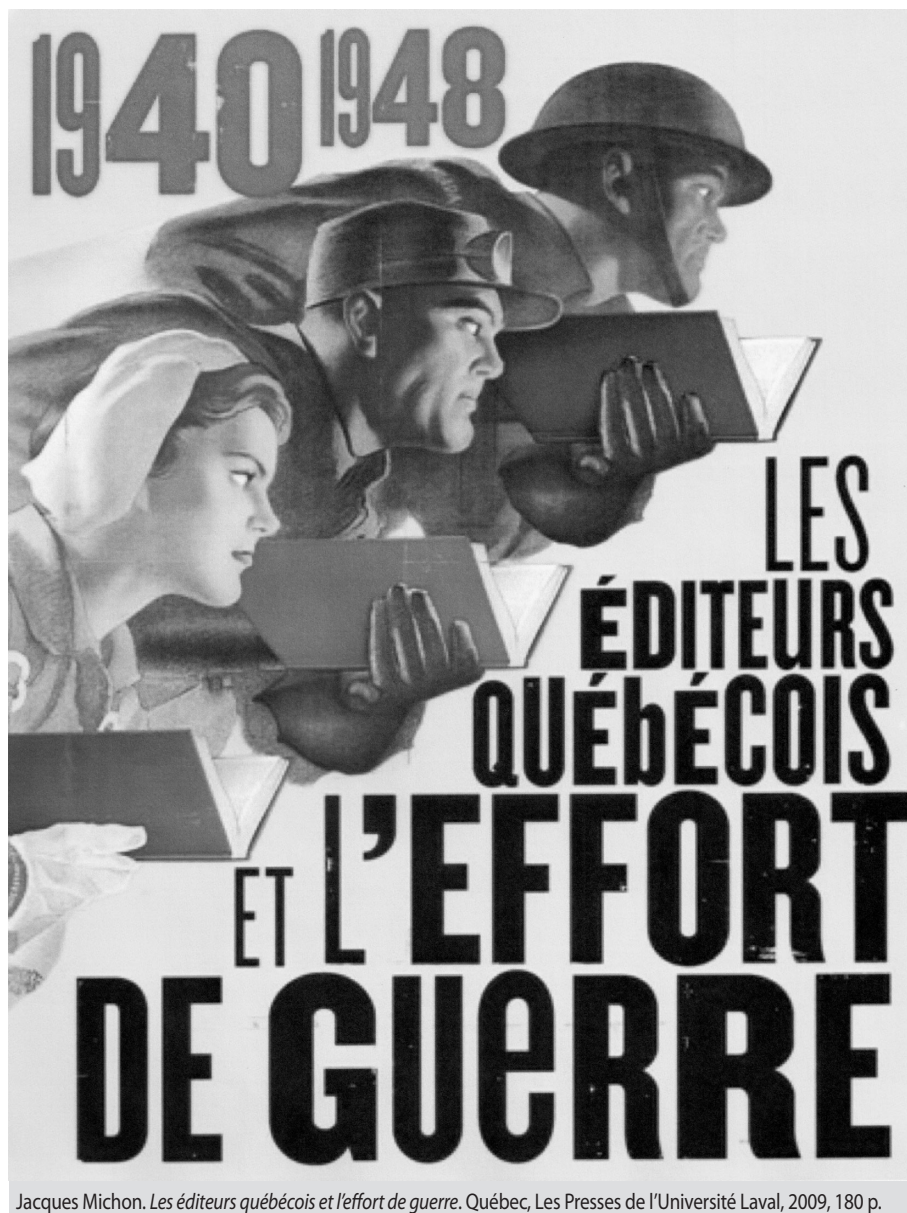
XX<sup>e</sup> siècle est le résultat de forces et de tensions dont la seule continuité semble être un « commencement perpétuel », selon Hector de Saint-Denys Garneau, une récursivité marquée par une suite ininterrompue de cycles de vie et de mort annoncée d'entreprises. C'est aussi, avant tout, une aventure humaine où la trajectoire des individus est influencée par leur époque, constituée d'un certain nombre de courants, de déterminismes historiques, économiques, idéologiques, familiaux ou autres, façonnant le présent et déterminant l'avenir des entreprises. Plusieurs maisons d'édition ont simplement disparu du fait de leur dépendance au contexte dans lequel elles avaient émergé, conditions qui leur avaient été favorables jusqu'au moment où elles sont devenues incapables de s'adapter aux nouvelles réalités.

### ET AUJOURD'HUI?

Plusieurs éditeurs apparus dans la période 2000-2010 ont déjà, après trois à cinq ans d'activités, revendu leur cata-

logue, épuisés par un engagement personnel sans limites et les contraintes de croissance imposées par les logiques financières, éditoriales et surtout commerciales, en particulier de diffusion et de distribution, et ce, quel que soit le modèle de développement adopté. Ces petits éditeurs allant jusqu'à prendre le risque de disparaître ou d'être englobés dans un groupe d'édition et de contribuer ainsi aux phénomènes de concentration observés dans le milieu du livre avec tous les risques que cela comporte pour la diversité et la liberté d'expression à plus ou moins court terme. Au Québec, par exemple, Québecor Média, propriétaire des groupes d'édition Sogides et Librex, publie chaque année plus de livres que l'ensemble des nouveaux éditeurs apparus dans les dix dernières années. En France, selon François Rouet, 9 % des entreprises pèsent plus de 71 % du chiffre d'affaires total alors que les petites maisons représentent en nombre 66 % du total des maisons d'édition, mais ne pèsent que 1 % du chiffre d'affaires global.

Selon Philippe Bouquillion, « les effets de l'industrialisation de la culture se font sentir, la standardisation des productions culturelles étant accrue afin de satisfaire aux exigences de rentabilité des investisseurs financiers selon une logique de rationalisation industrielle ». Signe des temps, le discours manichéen présentant les « méchantes » entreprises capitalistes, responsables des rachats et des prises de contrôle, face à la précarité des éditeurs « artisanaux » a été remplacé par des stratégies volontaires d'alliance assumée. Ainsi, note Bertrand Legendre, « les comportements des nouveaux éditeurs laissent désormais penser que l'intégration à un groupe ne relève plus d'une logique subie en raison de difficultés financières ou d'une crise de croissance, mais d'une stratégie faisant partie à part entière de la démarche des fondateurs. Si pour un éditeur, le fait d'être repris a longtemps été synonyme d'échec, l'évolution des pratiques conduit à penser que l'échec résiderait désormais dans le fait de ne



Jacques Michon. *Les éditeurs québécois et l'effort de guerre*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 180 p.

pas parvenir à intégrer un groupe ». Il n'est pas rare qu'un éditeur en quête de succession perçoive la possibilité d'être acquis par un groupe comme une occasion à ne pas manquer. Ainsi, selon André Bastien, éditeur de Libre Expression, la vente de la maison d'édition à Québecor, en 2000, a été motivée par le désir de « bénéficier de la convergence » et de changer la direction de l'entreprise : « je considérais qu'on avait fait notre temps [...] il fallait un esprit neuf, quelqu'un de plus jeune, ouvert et dès que l'occasion s'est présentée, on en a profité ». Les groupes industriels n'ont plus le mono-

pole des stratégies de fusions des activités et de rachats favorisant les effets de concentration. Depuis plusieurs années, on assiste à des mouvements entre éditeurs de taille moyenne qui choisissent d'adopter une croissance par acquisition de catalogues. Le meilleur exemple demeure le « partenariat » entre Le Quartanier et les Éditions du Boréal pour la reprise des *best-sellers* de la jeune maison d'édition québécoise, tel que *L'homme blanc* de Perrine Leblanc, *Atavismes* de Raymond Bock ou *Testament* de Vickie Gendreau, dans la collection de poche « Boréal compact ».

À l'inverse, le revers du succès est d'attirer la convoitise de la part d'investisseurs extérieurs au monde du livre. Considérée comme une des formes de transmission les plus risquées, la vente d'une entreprise à des intérêts externes impose de nombreuses contraintes. Les petits éditeurs peuvent aller jusqu'à prendre le risque de disparaître ou d'être englobés avec tous les dangers pour la diversité et l'indépendance éditoriales qui en découlent. Au Québec, de nombreuses maisons d'édition sont ainsi disparues ou ont été vendues, comme XYZ Éditeur rachetée par les Éditions Hurtubise. Selon son président, Hervé Foulon, c'est « pour assurer leur relève que les deux éditeurs ont choisi de procéder à cette transaction ». Si nous comprenons qu'une maison d'édition puisse en racheter une autre par stratégies financières ou éditoriales, nous pouvons nous demander si l'absence de relève n'est pas aussi à l'origine de cette transaction. Selon Pierre Bourdieu, si ces questions sont aussi sensibles, c'est parce qu'elles sont directement liées à la question de la transmission du capital culturel et symbolique incarné par la figure de l'éditeur et par le catalogue de la maison d'édition.

### ENTRE CONTINUITÉ ET RUPTURE

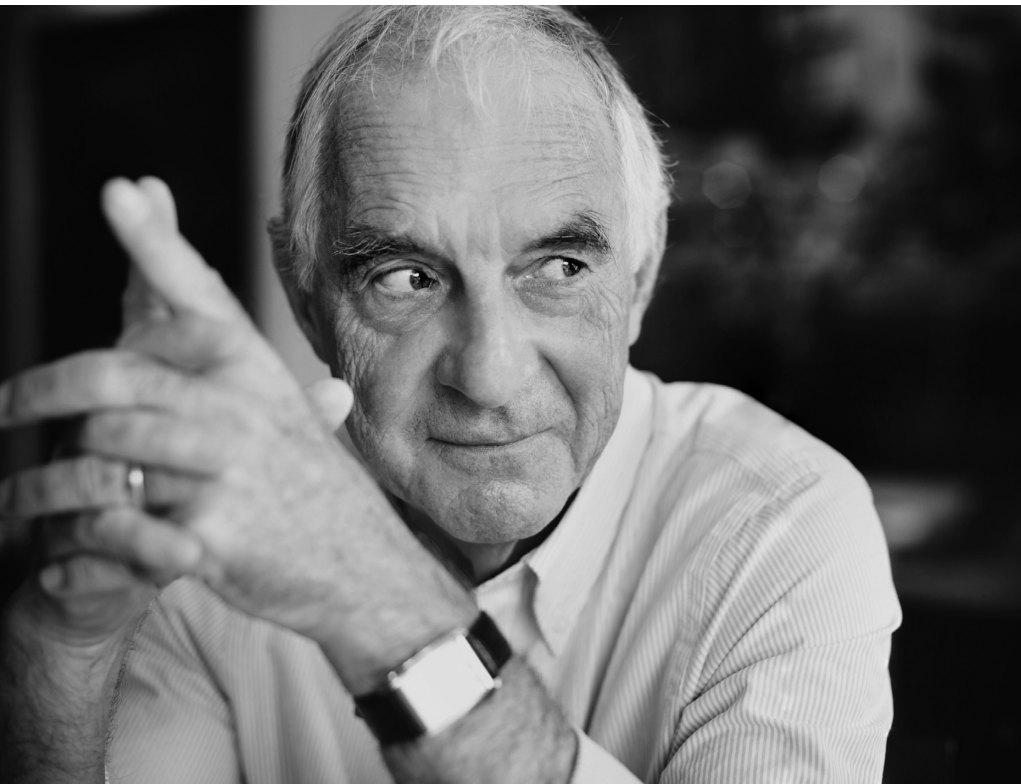
Que transmet-on exactement lors du processus de transmission d'une maison d'édition? Un savoir et un métier, résultats d'apprentissages, d'acquis uniques, mais aussi une position socialement valorisante, consacrée et consacrant. La polysémie du mot « éditeur » traduit la réalité d'une profession partagée entre deux rôles distincts : la fonction éditoriale et la fonction entrepreneuriale. La fonction éditoriale (*editor*) est propre à celui (ou celle) qui découvre, qui consacre et qui dirige la publication d'ouvrages, et plus largement, acquiert un statut professionnel et une valeur symbolique spécifique dans le champ littéraire. La fonction entrepreneuriale (*publisher*) est définie par des rôles et des responsabilités de gestionnaire, de donneurs d'ordres propres aux

conditions de production et de diffusion des ouvrages, selon Yves Winkin. L'éditeur est celui qui sait concilier l'homme de lettres et l'entrepreneur, comme le fait remarquer Gustavo Sorá : « dans le passé, l'éditeur devait être (re)connu dans le milieu intellectuel; aujourd'hui, il doit l'être dans le marché ». Cette double dimension, économique et symbolique de l'éditeur, de celui qui a bâti sa légitimité culturelle en découvrant et en consacrant des auteurs, est intimement liée à sa personnalité, en plus de néces-

siter des compétences particulières. En publiant un titre, un éditeur contribue à consacrer un auteur tout en se faisant un nom auprès de ses pairs. Il se constitue par le fait même une image de marque et une identité singulières, tout en s'imposant comme le médiateur indispensable entre une œuvre et un marché, dans l'espoir de répondre aux désirs, aux attentes et aux goûts du public. Le catalogue d'un éditeur reflète cette coexistence antagoniste entre des valeurs économiques et culturelles, en plus de



Hervé Foulon acquiert, en 1977, la maison d'édition Hurtubise HMH fondée en 1960 par Claude Hurtubise. Foulon achète les Éditions XYZ en 2008 et les Éditions MultiMondes en 2014. (Photo : Christine Bourcier).



André Bastien se porte acquéreur, avec Carole Levert et Éric Ghedin, des Éditions Libre Expression, en 1978. M. Bastien cède son entreprise à Québec en 2000. (Photo : Sarah Scott).

témoigner du parcours intellectuel, de la personnalité et, bien sûr, des intérêts qu'ils soient artistiques, techniques, économiques ou littéraires de l'éditeur. On mesure donc toute la complexité de la fonction éditoriale et les difficultés qui peuvent apparaître au moment du processus de transmission, puisqu'il s'agit de transmettre pour garantir la continuité, non seulement un capital économique, mais aussi un catalogue constitué d'auteurs et de livres, une image de marque forte en capital symbolique et, enfin, un savoir-faire qui exige des compétences intellectuelles et/ou commerciales reconnues et légitimées par tous. Au moment où de vieux éditeurs disparaissent, de nouveaux apparaissent et redéfinissent les pratiques tout en tenant compte des contraintes et des limites imposées par le champ littéraire. Le processus de transmission peut donner lieu à une continuité, mais aussi à une rupture qu'elle soit heureuse ou malheureuse pour l'avenir de l'entreprise. Cette situation tient compte

autant des conditions culturelles, sociales, professionnelles et politiques qui ont changé que du désir de ne pas poursuivre à l'identique la continuité de l'entreprise. En conclusion, que les éditeurs littéraires soient mortels, précise Hubert Nyssen, c'est une évidence : « Et nous sommes désormais quelques-uns à penser qu'ils n'échapperont au pire que s'ils parviennent à se soustraire aux lois d'un commerce vorace qui n'est pas le leur ». Encore faut-il qu'ils en aient les moyens... ■

**Pascal Genêt est un observateur privilégié de l'édition québécoise à titre d'enseignant dans le programme de 2<sup>e</sup> cycle en édition de l'Université de Sherbrooke et au Département de langue et littérature française de l'Université McGill. Il complète actuellement un doctorat en études françaises sur les enjeux de succession dans les maisons d'édition au Québec.**

#### Pour en savoir plus :

Philippe Bouquillion. « La constitution des pôles des industries de la culture et de la communica-

tion : entre coups financiers et intégration de filières industrielles », *Réseaux*, vol. 23, n° 131, 2005, p. 111.

Pierre Bourdieu. La production de la croyance [contribution à une économie des biens symboliques]. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 13, février 1977. L'économie des biens symboliques, p.10.

Étude économique conseil (EEC). *Enquête auprès des actionnaires de maisons d'édition sur la question de la succession*, Ottawa, Patrimoine canadien, 2003, 44 p.

Bertrand Legendre. *L'industrialisation de la filière du livre*. [...], p. 122.

Bertrand Legendre (dir.). « L'indépendance éditoriale », *Communication & langages*, n° 156, Paris, Armand Colin, 2008, 136 p.

Jean-Yves Mollier. « L'histoire de l'édition, une histoire à vocation globalisante », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, « 43 », 1996, p. 334-335.

Jean-Yves Mollier. 2007. *Où va le livre*, édition 2007-2008, Paris, La Dispute, p. 32-39.

Caroline Montpetit. « Hervé Foulon achète les Éditions XYZ », *Le Devoir*, Montréal, 6 novembre 2008, [En ligne], [www.ledevoir.com/2008/11/06/214367.html](http://www.ledevoir.com/2008/11/06/214367.html) (Page consultée le 18 novembre 2008).

Hubert Nyssen. « Les éditeurs aussi sont mortels », dans Pascal Durand et Anthony Glinoe, *Naissance de l'éditeur. L'édition à l'âge romantique*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2005, p. 9 et 13

Presse canadienne. « Le Quartanier chez Boréal », *Le Devoir*, (En ligne), [www.ledevoir.com/culture/livres/368606/le-quartanier-chez-boreal](http://www.ledevoir.com/culture/livres/368606/le-quartanier-chez-boreal), 19 janvier 2013 (Page consultée le 12 août 2014).

François Rouet. *Le livre. Mutations d'une industrie culturelle* [...], p. 165.

Hector de Saint-Denis Garneau. « Un commencement perpétuel », *Regards et jeux dans l'espace* suivi de *Les solitudes*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993, p. 61-62.

Gustavo Sorà. « La Maison et l'entreprise », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 126, n°1, 1999, p 99.

Adrien Thério. « L'histoire de deux entreprises tenues à bout de bras », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 83, 1996, p. 49.

Yves Winkin. « L'agent double. Éléments pour une définition du producteur culturel », *Les conditions économiques de la production culturelle*, Bruxelles, cahiers JEB, n° 4, 1978, p. 43-50.

# LE DRAPEAU BRITANNIQUE PASSE LES FRONTIÈRES

Lors d'une visite à Québec, en 1936, Franklin Delano Roosevelt employa ce qui devait devenir la formule dominante pour décrire les relations canado-américaines au XX<sup>e</sup> siècle :

« J'ai lu dans un journal que je serai reçu avec tous les honneurs dus à un dignitaire étranger. Je suis reconnaissant des honneurs reçus, mais je me rebelle devant le mot "étranger". Si je dis cela, c'est que lors de mes séjours au Canada, je n'ai jamais entendu un Canadien parler d'un Américain comme d'un "étranger", mais plutôt comme juste "Américain". De la même manière, aux États-Unis, les Canadiens ne sont pas "étrangers", mais juste "Canadiens". Cette simple petite distinction illustre mieux, à mon avis, la relation entre nos deux pays ».

Ce sentiment trouvera maintes fois écho chez les dirigeants américains et canadiens par la suite. J'aimerais raconter une histoire qui remet en question cette vision traditionnelle. La frontière a une histoire pleine de revirements. Celle-ci fut bien moins paisible qu'on pourrait le croire.

Nous sommes le 25 avril 1901. Edward Busby, superviseur et inspecteur intérimaire de la douane canadienne en poste à Skagway, en Alaska, écrivit alors à son inspecteur-chef pour demander s'il pouvait hisser le drapeau officiel des douanes canadiennes devant son bureau. Skagway était le principal port d'entrée au Klondike. Les douanes canadiennes s'étaient installées à la gare pour faciliter le passage des biens en provenance et en direction du Yukon, territoire riche en or.

Le drapeau des douanes canadiennes ressemblait beaucoup au Red Ensign, qui comportait dans son coin gauche une représentation de l'Union Jack.



Agents de la Gendarmerie royale du Nord-Ouest à côté des drapeaux américain et britannique (canadien) à White Pass, le long de la frontière entre l'Alaska et le Yukon. (University of Washington : Special Collections, Hogg 540).

Après que Busby ait reçu l'approbation de ses patrons, les Américains du lieu virent flotter un drapeau rouge avec l'Union Jack en haut et une « tache jaune » en bas, à droite, dont « personne ne connaissait le sens et que peu de gens remarquèrent », mais qui représentait les douanes canadiennes. De nombreux habitants de Skagway ont cru que ce drapeau symbolisait l'Empire britannique. Pour Busby, le hisser devant son bureau permettait aux habitants d'en comprendre la fonction et donnait du prestige à la présence canadienne. Depuis le début de la ruée vers l'or au Klondike, en 1897, les habitants de l'Alaska se faisaient rappeler par la vue constante de l'Union Jack la présence des douaniers et des policiers canadiens, qui redoublaient d'efforts pour faire respecter la loi canadienne et la souveraineté canado-britannique à la frontière

du Yukon, une région notoirement sans foi ni loi. La frontière définitive entre le Canada et les États-Unis est encore en négociation, elle ne fut pas déterminée avant 1903. Il y a eu quelques tensions entre les *stampeders* (prospecteurs) américains et les policiers ou officiers de douanes canadiens. Le gouverneur de l'Alaska s'inquiète. Les Américains y dépêchent des troupes. Les esprits s'échauffent, pour un certain temps.

En 1901, la prospection battait toujours son plein au Klondike, mais la ruée de prospecteurs individuels s'était largement calmée. Il n'y a plus de dangers d'affrontement entre Américains et officiers canadiens. Quand Busby apprend que les agents américains faisaient flotter leur drapeau devant les douanes américaines en territoire canadien, il pense qu'il n'y aurait aucun problème à arborer le drapeau canadien à Skagway. C'était sans compter sur les susceptibilités de ses voisins. À 9 h, le matin du 22 juin, Busby hissa donc le drapeau des douanes sur un mât devant son bureau, créant ainsi une controverse dans laquelle s'impliqueraient Ottawa, Londres et Washington.

Aussitôt le drapeau canadien déployé, l'avocat américain George M. Miller décida de s'y opposer publiquement. Il s'approcha du bureau de Busby, déchira le drapeau et le lança sans cérémonie par terre. Busby ayant demandé à Miller une explication pour un tel assaut, l'avocat américain lui remit sa carte et s'éloigna d'un pas déterminé.

Miller expliqua son action dans le *Daily Skaguay [sic] News* : « J'ai retiré le drapeau britannique de mon propre chef, en vertu des droits investis à tout citoyen américain. » Les journaux américains du coin applaudirent son geste, tout en

exprimant leur peur de l'annexion par les Britanniques :

« Les agents du Canada empiètent sur cette bande de terre que les États-Unis occupent sans opposition depuis son transfert en 1867. Le gouvernement américain ne fait rien. Les douanes canadiennes ont vite fait de s'avancer jusqu'au bord de l'eau.

De Tangish au sommet, en passant par Bennett et par Log Cabin, quand l'insigne des douanes canadiennes a été hissé à Skagway, on ne s'étonnera pas que quelqu'un ait décidé de retirer le drapeau, sans attendre un geste de Washington, qui tardait à venir. »

Confronté à l'offense faite au « prestige » de sa fonction, Busby écrivit aussitôt au commandant militaire américain de Skagway pour demander réparation pour cet « outrage » contre son drapeau. Busby écrivit aussi à ses supérieurs à Victoria et à Ottawa pour leur expliquer sa version de l'histoire. Quand les missives de Busby atteignirent le siège social des douanes à Ottawa, le 28 juin, l'histoire était déjà connue dans les journaux de partout au Canada et aux États-Unis. Comme il était prévisible, les journalistes canadiens et américains interprétaient l'incident de façon fort différente. Les journaux canadiens qualifiaient Miller d'« individu se disant avocat » et les habitants du coin de « pseudo-patriotes américains » plutôt irrationnels, « à la vue courte » et condamnables pour leur action contrevenant aux « coutumes internationales ». Les journaux américains parlaient de Miller comme d'un « individu raisonnable » ayant « calmement retiré » le drapeau, tandis que Busby était dépeint comme un fou furieux, rien de moins qu'une marionnette impérialiste « agissant sur les instructions d'Ottawa ». Dans le sillage de cette attention médiatique hautement partisane, les gouvernements à Ottawa, Washington et Londres agirent sans délai, accomplissant un complexe pas de trois. Une foison de lettres fut échangée dans les semaines qui suivirent, y compris les rapports de Busby et d'un enquêteur spécial affecté par le

Trésor américain à Skagway, sans parler des officiers des trois gouvernements impliqués. Tout ce temps, Busby attendait patiemment les instructions d'Ottawa plutôt que d'agir de son propre chef. Ses

lettres expliquent que sa passivité n'a rien d'un rôle de « marionnette impériale »; ce fut plutôt un effort concerté pour éviter d'ajouter de l'huile sur le feu et ainsi d'attiser la peur et la méfiance des gens du lieu, qui menaçaient de faire éclater des émeutes.

L'incident finit par mobiliser les efforts de tout un éventail de dignitaires, notamment le commissaire et ministre des douanes du Canada, le Conseil privé à Londres, le comte de Minto, gouverneur général du Canada, Alvey Adee, secrétaire d'État intérimaire des États-Unis, le marquis de Lansdowne, ministre britannique des Affaires étrangères, Joseph Chamberlain, secrétaire d'État britannique aux colonies, et Julian Pauncefoot, ambassadeur de la Grande-Bretagne aux États-Unis. Les communications confidentielles entre ces responsables dévoilent le nerf de la guerre de la gouvernance impériale britannique et montrent clairement à quel point la souveraineté du dominion du Canada était limitée en matière de politique étrangère, y compris les douanes et la police des frontières.

Une fois que le concert des voix de tous les échelons de gouvernement se fut calmé, on en arriva à un compromis ignorant l'attitude belliqueuse de l'Américain Miller, d'un côté, et la fierté et le « prestige » du Canadien Busby, de l'autre. Les

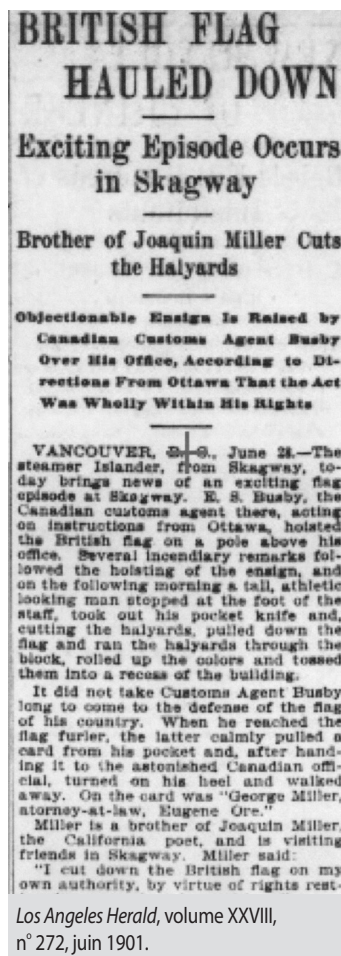
États-Unis et le Canada ont décidé de cesser d'arborer leurs drapeaux nationaux devant les bureaux situés sur le territoire du voisin. Le gouvernement américain finit par présenter ses excuses aux Britan-

niques par voie diplomatique pour l'outrage au drapeau des douanes canadiennes. L'incident du drapeau de Skagway n'est pas sans signification. La prudente réaction diplomatique, de part et d'autre, contraste avec l'atmosphère de nationalisme guerrier et triomphaliste qui dominait en Occident. La seconde guerre des Boers faisait alors rage; la guerre hispano-américaine de 1898 venait de se terminer et bientôt allait s'éclater la Première Guerre mondiale.

Pourtant, lors de l'incident de Skagway, les diplomates réussirent à résoudre un conflit qui aurait pu s'envenimer. On ne peut que s'étonner de la vitesse avec laquelle

les relations entre voisins pouvaient alterner entre tolérance, passivité, cordialité, amertume, belligérance et peur. L'incident du drapeau souligne la fragilité des relations canado-américaines à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle et l'importance des frontières comme lieux de fluctuation des relations entre peuples et nations. La frontière entre le Canada et les États-Unis n'a jamais été une construction statique. Cette histoire à deux fut tour à tour agitée, indifférente, placide, bouillante. Il y a eu de la coopération et de la tension comme il arrive souvent entre voisins. ■

**Brennan McConnell,**  
attaché de recherche au MCH



# LE DOMAINE DE LA POINTE DE SAINT-VALLIER AU TEMPS DE MURVAL

À la pointe de Saint-Vallier, sur la Côte-du-Sud, se dresse un domaine mythique bien connu des Vallois depuis quelques siècles, mais encore inconnu de la plupart des amateurs d'histoire et de patrimoine. Ce domaine, jadis nommé « Murval » en raison du long MUR soutenant une imposante terrasse s'avancant dans le fleuve à la pointe nord-est des lieux et de sa localisation à Saint-VALLIER, fut autrefois un haut lieu de villégiature. On raconte même que le titre d'un des romans d'Anne Hébert, *Les Chambres de bois* (1958), serait inspiré des chambres du rez-de-chaussée du manoir qui s'y trouve.

Bien que le site soit concédé à un cultivateur dès 1712, ce n'est vraisemblablement qu'après le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'une première maison y est érigée. Après avoir été la possession d'une série de familles paysannes de la paroisse pendant une centaine d'années, le site devient, en 1809, la propriété de l'un des coseigneurs des lieux, Xavier-Roch Tarieu de Lanaudière. En effet, ce dernier profite du droit de retrait seigneurial prévu dans l'acte de concession d'origine pour mettre la main sur cette propriété sise à un endroit exceptionnel tant par le panorama large qu'elle offre sur les environs que par sa localisation à la confluence de la rivière des Mères et du fleuve. Tarieu de Lanaudière n'a toutefois pas le temps de jouir longtemps de sa propriété puisque ses fonctions d'officier de milice le tiennent fort occupé en raison de la tension de plus en plus palpable avec les États-Unis. En 1812, il vend donc le domaine à ses sœurs Agathe et Marguerite qui fréquentaient



Grâce à ses fonctions au sein de l'administration publique provinciale, Arthur Amos obtient plusieurs arbres du service forestier de la province qu'il plante un peu partout sur le domaine. On le voit ici assis sur la main courante du manoir dans les années 1930. (Collection Héritage canadien du Québec).

déjà les lieux. Alors que Marguerite passe une partie de l'année à Québec où elle côtoie la bonne société, Agathe semble y habiter en permanence avec quelques domestiques. Leur neveu Philippe Aubert de Gaspé rapporte d'ailleurs dans ses *Mémoires* que même la « terreur » qui régnait dans les campagnes parmi « les personnes riches ou censées l'être » dans les années 1830 lorsque les frasques de la bande à Chambers défrayaient la manchette ne réussit pas à éloigner Agathe des lieux. Aubert de Gaspé ajoute même que sa tante gardait une paire de pistolets sur sa table de chevet pour se défendre en cas d'attaque!

Au décès des sœurs Tarieu de Lanaudière (1838 et 1856), le domaine passe

entre les mains d'une série de propriétaires qui souhaitent en faire une résidence d'été. Plusieurs améliorations sont apportées au domaine. Pensons notamment à l'immense terrasse que fait construire le notaire Félix-Alphonse Larue, propriétaire des lieux de 1906 à 1912, à la pointe nord-est du domaine entre 1908 et 1910 et à la chapelle qu'il érige à la même époque. C'est toutefois la famille d'Arthur Amos et Mathilde Beaudry qui en change le plus l'apparence au XX<sup>e</sup> siècle. En 1922, au retour d'une balade en voiture à Kamouraska, ses membres découvrent la propriété et tombent sous le charme des lieux. C'est le début d'une longue histoire d'amour entre cette famille et Murval. Pendant



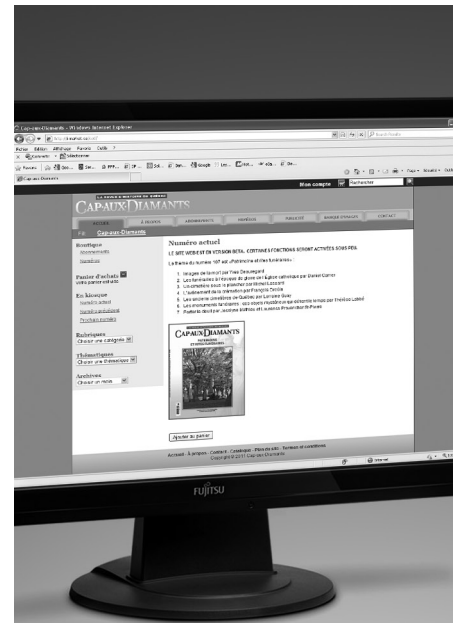
Vue actuelle de l'habitation du Domaine Pointe de Saint-Vallier. ([www.domainedelanaudiere.com](http://www.domainedelanaudiere.com)).

85 ans (de 1923 à 2008), les Amos viendront y passer leurs étés. Fait intéressant, c'est Mathilde Beaudry et non son époux qui se porte acquéreuse de la propriété. Bien que son mari soit à la tête du service hydraulique de la province, c'est l'héritage de madame qui permet d'acheter Murval. En effet, elle jouit d'une rente annuelle de 6 000 dollars versée par la succession de son père, riche homme d'affaires ayant fait fortune aux États-Unis. Dans son ouvrage sur le domaine, le chercheur Yves Guillet rapporte que, au cours des années 1920 et 1930, les Amos apportent plusieurs modifications au domaine. Après avoir ajouté une aile destinée à servir de cuisine d'été, fait installer l'électricité et construit des salles de bain adjacentes aux chambres, ils transforment le marécage devant le manoir en un terrain de tennis et de croquet, aménagent les jardins et ensemencent le petit lac situé près de la maison avec 180 truites. En 1931, les Amos inaugurent même un golf de neuf trous sur le domaine!

À la fin des années 1940, l'entretien du domaine devient toutefois lourd à sup-

porter pour la famille avec le vieillissement des époux Amos. En 1948, le golf reste en friche pour une première année. On n'y reçoit probablement plus autant après le décès de Mathilde (1948) et d'Arthur (1950). On privilégie désormais de nouveaux matériaux qui se veulent plus pratiques, durables et faciles d'entretien et on démolit certains pavillons pour faciliter l'entretien du domaine. Les enfants de Mathilde et d'Arthur continuent toutefois à profiter des lieux, mais vieillissent eux-mêmes et peinent à s'occuper d'un domaine si grand. En 1999, ils cèdent donc la propriété à deux fondations privées : l'Héritage canadien du Québec reçoit les bâtiments et les terres alors que Conservation de la nature Canada acquiert les lots de grève et assure la gestion des terres. Depuis, il est possible de visiter les lieux entre juin et septembre et de se laisser charmer tout comme Mathilde Beaudry par « ses sites enchanteurs vus de la grande terrasse s'avancant au-dessus des rochers comme une proue de navire sur la mer ». ■

**Alex Tremblay Lamarche**



**WWW.CAPAUxDIAMANTS.ORG**

**À VOS  
SOURIS!  
VISITEZ LE  
SITE WEB !**



LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

**CAP·AUX·DIAMANTS**

# LE TRICENTENAIRE DE LA CONSÉCRATION DU CANADA À SAINT JOSEPH PAR LES RÉCOLLETS

**D**e tout temps, Joseph, le père de Jésus, a été un saint fort populaire au Canada et sa fête, le 19 mars, a été honoré. On n'a qu'à penser aux oratoires qui lui ont été érigés à Québec ou à Montréal. Cette dévotion remonte au début de la colonie. En effet, dès le 19 mars 1624, les Récollets ont consacré le Canada à saint Joseph. Trois ans auparavant, le pape Grégoire XV avait élevé la fête de saint Joseph comme fête d'obligation.

Les Récollets sont la première communauté religieuse à venir s'établir en Nouvelle-France, en 1615. Ils y seront d'abord présents jusqu'en 1629, date où la Nouvelle-France passe aux mains de l'Angleterre et des frères Kirke. Ils reviennent en 1670 pour y rester jusqu'en 1870. En 2015, plusieurs activités souligneront le 400<sup>e</sup> anniversaire de leur arrivée.

Ils sont issus d'une branche réformée des ordres qui se réclament de la règle de saint François d'Assise, créée en 1209. En 1897, le pape Léon XIII met un terme à l'existence des Récollets en les réintégrant dans l'ordre des Frères mineurs, les Franciscains.

Bien que les Jésuites soient déjà implantés en Acadie dès 1611, c'est par un concours de circonstances que les Récollets arrivent d'abord à Tadoussac, puis à Québec, à l'été 1615. Ce serait un ami de Samuel de Champlain, Louis Houel, sieur du Petit-Pré, contrôleur des salines de Brouage, qui aurait fait part de ce projet de missionnariat, en 1614, d'abord au récollet Bernard Du Verger, puis au supérieur, le père Jacques Garnier de Chapouin, qui l'aurait approuvé.

Les pères Denis Jamet, Joseph Le Caron, Jean Dolbeau et Pacifique Duplessis s'embarquent donc à Honfleur.

Ils auraient pu revenir en 1632, mais une querelle avec les Jésuites, implantés dans la colonie depuis 1625, retardera leur retour. M<sup>gr</sup> de Laval leur interdit de s'établir en dehors de Québec. Il faut attendre la nomination de M<sup>gr</sup> Jean-Baptiste de La Croix de la Chevrières de Saint-Vallier comme évêque de Québec, en 1688, pour que l'interdit soit levé. Rapidement, les Récollets érigent un couvent à Montréal (1692), puis à Trois-Rivières (1693) et deviendront les aumôniers officiels du gouverneur en 1692. Après la Conquête, les Britanniques refusent aux Récollets et aux Jésuites de recevoir des novices. En 1792, l'évêque de Québec sécularise les frères entrés dans la communauté depuis 1784. La communauté disparaît avec le décès du père Louis Demers, en 1813.

En 1624, la cinquantaine d'habitants de la colonie de Québec vivent dans un climat d'insécurité, sans compter l'état de gêne et de souffrance. C'est dans ce contexte que Champlain décide d'aller reconduire sa jeune épouse, Hélène Boulé, en France. Ils partent le 14 août 1624. Le frère Sagard, qui les accompa-



Avers et revers de la médaille. (Collection de l'auteur).

gne, apporte avec lui une lettre du père Le Caron qui écrit :

« Nous avons fait depuis ce temps-là une grande solennité où tous les habitants se sont trouvés et plusieurs sauvages par un

vœu que nous avons fait à saint Joseph que nous avons choisi pour le Patron du pays et le protecteur de cette église naissante. » (cité par C. Leclercq, *Établissement de la Foy*, p. 287).

Chez les ordres de la règle de saint François, la célébration de la fête de saint Joseph était déjà une coutume très ancienne. En 1637, les Jésuites renouvellent cette consécration en grande pompe. Puis, en 1834, le pape Grégoire XVI, à la demande des évêques, proclame saint Joseph « Premier patron du Canada » et autorise le diocèse de Québec à en célébrer la fête le 19 mars.

En 1924, le père Charles-Alfred-Marie Paradis (1846-1926), figure marquante du mouvement de colonisation de l'Outaouais, du Témiscamingue et du district de Nipissing en Ontario (auquel Danielle Lacasse et Bruce Hodgins ont consacré une biographie parue en avril 2014 aux Presses de l'Université Laval), prend l'initiative de faire frapper une médaille afin de commémorer le tricentenaire de cette consécration. L'archevêque de Québec, le cardinal Louis-Nazaire Bégin, bien que réticent devant l'audace de la proposition, donne son autorisation.

Œuvre de la maison Caron et frères, de Montréal, la médaille a un diamètre de

61 mm (2 ½ po). Un premier exemplaire est frappé en or dix carats afin que le cardinal en fasse don au pape Pie IX lors d'un prochain voyage à Rome.

D'autres exemplaires sont fabriqués pour les évêques et le grand public. L'or coûte 100 \$, l'argent, 35 \$, le bronze, 15 \$ et l'aluminium, 5 \$.

Sur l'avvers, dix personnages sont rassemblés autour de la statue de saint Joseph, déposée sur un autel, dans la petite église de Québec. Sur une crédence, un encensoir fumant, emblème de la prière. À l'autel, le père Le Caron, debout, officie. Deux récollets sont à genoux sur les degrés. Dans le groupe d'habitants, il y a Champlain, Louis Hébert et sa famille et quelques Autochtones. Au pourtour, est inscrit : « O! saint Joseph. À toi ce Canada ».

Au revers, sur un nuage apparaissent saint Joseph, la Vierge Marie et l'Enfant Jésus. Devant eux, un prêtre présente le drapeau de Carillon-Sacré-Cœur à saint Joseph qui esquisse un geste pour le recevoir. Derrière lui, une famille avec le père, la mère, le poupon et la fillette, chargée d'une gerbe de fleurs. Au loin, la silhouette de l'oratoire Saint-Joseph (dont la pierre angulaire a été bénite en 1924) avec le frère André, « d'une parfaite ressemblance ».

En bas, dans l'écusson, l'année 1924 est indiquée, avec d'un côté, une gerbe de blé, rappelant le développement matériel du Canada et de l'autre, « des symboles conventionnels représentant les principales nationalités qui habitent le dominion : la rose, le trèfle, le chardon et la feuille d'érable, soulignant que saint Joseph n'est pas le patron exclusif des Canadiens français ». En effet, le pape Pie X avait déclaré saint Jean-Baptiste, patron des Canadiens français, en 1908. En pourtour apparaît la devise latine « *Ter saeculare patrocinium, gratire colentes, filli vota tibi renovant* » (Se souvenant avec reconnaissance de ta protection trois fois séculaire, tes fils viennent à tes pieds renouveler leurs vœux).

La médaille est présentée dans un écrin vert où est inscrit en lettres d'or : médaille souvenir de la consécration du Canada à saint Joseph, ou sa traduction en anglais. Pour accompagner le tout, on offre gratuitement le livre du père Charles-Alfred Paradis, paru en 1925 et intitulé *Le Grand Geste de 1624 ou la consécration du Canada à saint Joseph. Médaille commémorative* (Québec, L'Action sociale Limitée, 90 p.). ■

Denis Racine, AIG



LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC  
**CAP-AUX-DIAMANTS**  
L'HISTOIRE VIVANTE  
LE PASSÉ AU PRÉSENT

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC  
**CAP-AUX-DIAMANTS**  
UNE COLONIE FACE À SON DESTIN  
LE TRAITÉ DE PARIS DE 1763

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC  
**CAP-AUX-DIAMANTS**  
1663  
LE DÉBUT D'UN TEMPS NOUVEAU

La revue d'histoire  
**Cap-aux-Diamants**  
est maintenant sur

Suivez-nous sur  
**facebook**

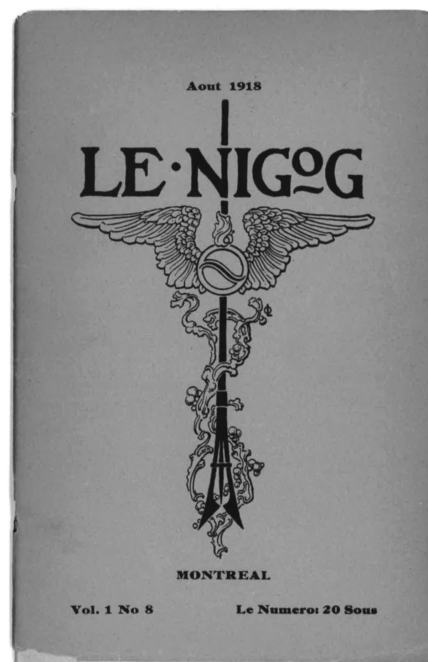
# PASSEURS DE MODERNITÉ

L'exposition est modeste. Une trentaine d'œuvres ont été réunies, pour la plupart des tableaux et une dizaine de photographies. La salle 1 retenue pour l'événement passe souvent inaperçue tant le spectateur est entraîné par la magnificence des grands espaces du pavillon Gérard-Morisset. Et pourtant! L'exposition *Vers un renouveau artistique, la revue « Le Nigog »*, 1918, présentée au Musée national des beaux arts de Québec jusqu'en mars 2015, permet au visiteur de découvrir l'un des premiers moments du Québec en route vers la modernité.

En ce début de XX<sup>e</sup> siècle, l'idéologie du terroir est le creuset dans lequel se développe la pensée intellectuelle québécoise. Ainsi, dans son *Manuel de la littérature canadienne-française*, paru en 1918, M<sup>re</sup> Camille Roy soutient que la survie de notre culture passe par la célébration du régionalisme et l'apologie des valeurs qui s'y rattachent : la foi catholi-

que, l'attachement à la langue française et à l'agriculture. Ce faisant, il ne traduit que la pensée dominante de son temps telle qu'on peut la retrouver dans des œuvres comme *Restons chez nous*, écrit par Damase Potvin, en 1908, ou le célèbre *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, en 1913. Quelques années plus tard, le chanoine Lionel Groulx aura cette formule lapidaire : « Un peuple ne se sépare pas de son passé, pas plus qu'un fleuve ne se sépare de sa source, la sève d'un arbre, de son terroir ».

Or, voici qu'en janvier 1918 de jeunes intellectuels vont bouleverser la donne et fonder une revue qu'ils nommeront *Le Nigog*. L'écrivain Robert de Roquebrune, le musicien Léo-Pol Morin et l'architecte Fernand Préfontaine sont fils de bonne famille bourgeoise et surtout ont tous les trois vécu quelques années à Paris où ils ont fréquenté les intellectuels, les créateurs et les artistes à la mode. Leur retour



Page couverture de la revue *Le Nigog* telle que conçue par le peintre Ozias Leduc.



Monsieur et madame Robert Larocque de Roquebrune, Léo-Pol Morin et Fernand Préfontaine à Aldudes, France, en août ou septembre 1923. Duplicata d'après une épreuve à la gélatine argentique, MNBAQ. Fonds Fernand-Préfontaine.

au Québec est un choc brutal alors que toute création n'y semble retenir l'attention que « si le thème est canadien ou catholique », pour reprendre l'expression de Jean Chauvin. Marcel Dugas ira plus loin. « S'arracher de son temps et voir, au-dessus des limites d'une nation, un tableau universel », réclame-t-il.

1918 est le premier acte de cette nouvelle querelle des Anciens et des Modernes qu'on appellera aussi Querelle des « régionalistes » et des « exotiques ». Dès le premier numéro du *Nigog*, publié en janvier 1918, un texte intitulé « Signification » dénonce le « complaisant bénevisage d'œuvres puériles et inhabiles » et constate qu'« une élite s'est formée dans le public canadien-français qui ne cherche qu'à augmenter sa culture et sa compréhension ». *Le Nigog* sera donc une revue résolument moderne et multidiscipli-

plinaire, proposant une critique par des spécialistes de tout le mouvement artistique : productions littéraires, concerts, expositions de peinture et de sculpture. C'est une première au Québec. L'aventure ne durera malheureusement qu'un an. La fin de la Première Guerre mondiale permet aux fondateurs de la revue de retourner en France. Les adversaires du *Nigog* ne rateront pas l'occasion d'y voir la confirmation des qualificatifs « parisianistes » et « mondains » dont ils les affublaient.

Les querelles terminées, les mots effacés ou oubliés, il reste l'exposition *Vers un renouveau artistique, la revue « Le Nigog », 1918* et, surtout le plaisir de découvrir les œuvres retenues par Jean-Pierre Labiau, conservateur aux arts décoratifs du MNBAQ et responsable de l'événement, qu'il a puisées dans le fonds constitué par l'institution muséale au fil des ans. Leur présence est justifiée par le fait qu'elles prennent une distance évidente par

rapport à la peinture académique et témoignent elles aussi d'une modernité dans la représentation visuelle. On pourrait dire que ces œuvres et leurs auteurs font partie à différents degrés de la mouvance « nigoguienne ».


On n'est donc pas surpris d'y retrouver des huiles sur toile d'Ozias Leduc, Napoléon Bourassa ou Maurice Cullen. Mais l'exposition permet aussi de découvrir le peintre d'origine hongroise Charles de Belle ou Rita Mount dont l'œuvre traduit, selon le critique du *Nigog*, « une vigueur et un sentiment de valeur bien rares chez les dames peintres » (*sic!*).

Les intellectuels de la revue *Le Nigog* ont été des citoyens du monde comme en témoignent les photographies qui accompagnent l'exposition. Robert de Roquebrune dans le sud de la France, Léo-Pol Morin à Alger, Fernand Préfontaine à Rome. Ces intellectuels furent aussi des passeurs de modernité. Les

douze numéros du *Nigog*, publiés en 1918, sont un appel à l'abandon du régionalisme omniprésent en peinture et dans la littérature de leur temps pour davantage « considérer le fond et la forme, les idées et le style » ainsi que le suggère le critique Jean Chauvin. Cette ouverture a aussi sa limite, car on chercherait en vain dans la revue une référence à la révolution picturale qui s'amorçait à ce moment-là en France avec le mouvement cubiste tel que défini par Pablo Picasso et George Braque.

Dans un article publié dans *La Presse*, en juin 1919, Victor Barbeau décrit ainsi les membres du *Nigog* : « Quelques esprits ardents de beauté et d'une indépendance qui n'a rien du gâchisme, et qui refusent de cloisonner leur pensée dans des frontières toutes de convention, humains qu'ils sont avant d'être provinciaux ». ■

**Serge Pallascio**



**LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC**  
(fondée en 1937)

**FIER PASSÉ OBLIGE**



- ↪ pour **RECEVOIR régulièrement des publications de haute qualité**
  - le bulletin *Québecensia*
  - le Calendrier des vues anciennes de Québec
  - la revue *Cap-aux-Diamants* (membres privilégiés)
- ↪ pour **RENCONTRER d'autres passionnés de l'histoire**
- ↪ pour **ASSISTER gratuitement aux activités organisées par la SHQ**
  - les conférences publiques
  - les expositions présentées par la Société historique
- ↪ pour **PROFITER de notre centre de documentation**
- ↪ pour **BÉNÉFICIER d'un tarif préférentiel**
  - sur le prix courant de nos publications
  - sur nos excursions et visites patrimoniales


**Communiquez avec nous ou visitez notre site Internet**

6, rue de la Vieille-Université, local 158, Québec (Québec), G1R 5X8  
 téléphone : 418-694-1020 poste 256  
 courriel : shq1@bellnet.ca  
 www.societehistoriquedequebec.qc.ca

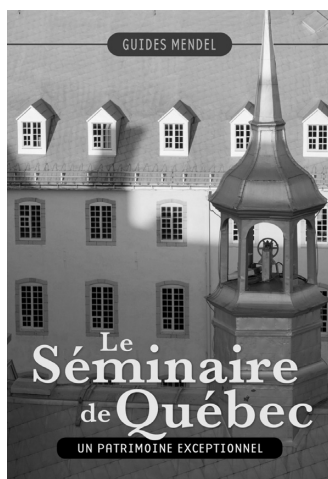
L'entente de développement culturel soutient la diffusion de ce magazine dans les institutions d'enseignement de la région de Québec.

Entente de développement culturel

VILLE DE QUÉBEC  Culture, Communications et Condition féminine Québec 



David Mendel. *Le Séminaire de Québec, un patrimoine exceptionnel*. Québec, Éditions Sylvain Harvey, 2013, 160 p. (Coll. « Guides Mendel »).



Le Séminaire de Québec célébrait son 350<sup>e</sup> anniversaire en 2013, l'un des rares ensembles de bâtiments à avoir survécu du Régime français jusqu'à aujourd'hui à quelques incendies près. Fondée par M<sup>gr</sup> François de Laval, en 1663, cette institution d'enseignement a vécu les moments forts comme les instants dramatiques de la colonie. Dans cet ouvrage de vulgarisation, David Mendel relate l'histoire du Séminaire de manière fluide et intéressante, couvrant les périodes de sa fondation à l'ère contemporaine. Ce Guide Mendel, divisé en quatre grands chapitres (1. Sous le Régime français; 2. Le Séminaire de 1759 à 1959; 3. Les années 1960 jusqu'à nos jours; 4. Le complexe du séminaire en 3D – section créée exclusivement pour ce livre), nous en apprend davantage sur les terres acquises par le Séminaire, l'architecture de ses édifices et ses trésors cachés. Aussi est-il parsemé de capsules historiques qui raccordent à merveille le texte à de l'information historique supplémentaire. Ponctué de photographies inédites prises par Luc-Antoine Couturier et de documents anciens sélectionnés avec soin par Mendel, le guide offre tour à tour texte et références visuelles de sorte à dynamiser la lecture.

À la lumière de cet ouvrage rafraichissant, on constate également à quel point les prêtres qui ont animé les salles de classe étaient des professeurs passionnés. En effet, afin d'agrémenter leurs heures de classe, ces derniers faisaient des acquisitions d'instruments scientifiques, d'objets historiques, et même, dans un cas, d'une... momie! Tous ces objets furent rassemblés, exposés puis remis aux bons soins du Musée de l'Amérique francophone (Musée de la civilisation). D'ailleurs, son conservateur des collections beaux-arts, Vincent Giguère, a pu rédiger un court texte sur ces objets singuliers, à la fois œuvres et instruments didactiques, concluant ainsi agréablement l'ouvrage. En refermant la couverture de ce nouveau Guide Mendel, une seule envie nous prend : aller visiter le Séminaire de Québec!

**Annick Tremblay**



Fernand Dumont, *Raisons communes*. Montréal, Boréal (Coll. « Boréal compact », n° 80), 1997 [1995], 260 p. Réédité en format numérique en 2013.

(Collectif), *Les Cahiers Fernand Dumont. Pour l'avenir de la mémoire, Sur les traces de Fernand Dumont*. N° 1. Montréal, Fides, 2011, 220 p.

Fernand Dumont, *Récit d'une émigration. Mémoires*. Montréal, Boréal, 1997, 372 p.

Grand Prix du livre de Montréal en 1995, *Raisons communes* est paru initialement en 1995 et fut réédité en « Boréal compact » dès 1997. Depuis 2013, *Raisons communes* est désormais disponible en format numérique. À première vue, le titre semblera peut-être vague; pourtant, il parvient à résumer l'ensemble de ces onze essais rédigés à diverses époques et partant des « raisons communes susceptibles d'inspirer le projet d'une société démocratique », c'est-à-dire le Québec de la fin du XX<sup>e</sup> siècle qui

est ici examiné (p. 15). On réévalue successivement les lendemains de la Révolution tranquille, la place minimisée du Québec dans le multiculturalisme canadien, l'idée de nation canadienne versus la nation québécoise (p. 41), les débats



entourant le rapatriement de la Constitution de 1982, mais aussi les fondements de l'identité québécoise : notre langue, notre culture, notre système scolaire et notre État providence (p. 195). Apportant des arguments convaincants, Fernand Dumont ose même critiquer la Charte canadienne des droits de 1982 et le multiculturalisme à la canadienne dans une argumentation approfondie qui en cerne les « effets pervers » (p. 45). Les constats faits par Fernand Dumont nous éclairent dans des textes élaborés utilisant des formules efficaces parfois énoncées en quelques mots. Ainsi, pour diagnostiquer les mutations de la société québécoise durant les années 1960, il écrit :

« l'État a amplement remplacé l'Église » (p. 228). Plus loin, il précisera que les bouleversements vécus par la société québécoise ont véritablement débuté en 1945, et non à partir de 1960 (p. 251). Ailleurs, pour définir la nation, Fernand Dumont soumet cette formule qui parvient à résumer efficacement l'identité nationale : « un devenir proprement historique, où ont joué des solidarités, le partage d'un héritage de culture, l'adhésion à des institutions dont on est fier, la confiance dans un certain destin collectif » (p. 91). D'autres essais traitent successivement de notre « identité problématique » (p. 79), de l'enseignement de l'histoire (p. 108), du « français, langue d'exil », particulièrement dans le domaine du savoir, et enfin de la place excessive de l'anglais dans les ouvrages de référence prescrits dans les universités (p. 139). Ailleurs, critiquant ce qu'il nomme les « incohérences de la culture scolaire », Fernand Dumont rappelle les disparités salariales et les « discriminations entre catégories d'enseignants » existant dans les universités; il est un des rares professeurs à avoir pris la défense des chargés de cours dont le statut demeure précaire : « la superposition d'un corps d'enseignants parallèles que constituent les chargés de cours introduit une autre dualité, cette fois dans les traitements et les plans de carrière, et qui tend à engendrer à côté des professeurs en titre une sorte de prolétariat injustifiable [...] » (p. 163). Compte tenu de la diversité des sujets abordés et de la finesse de son analyse, *Raisons communes* reste un livre d'une étonnante actualité que l'on gagne à relire.

Les écrits de Fernand Dumont ont droit à une postérité bien méritée, comme le prouve l'avènement des *Cahiers Fernand Dumont*, publiés par Fides. Ce premier numéro des *Cahiers Fernand Dumont* porte le titre *Sur les traces de Fernand Dumont* et réunit onze textes courts et méconnus rédigés par Fernand Dumont (1927-1997) lui-même entre 1949 et 1996. Seuls les présentations individuelles des

chapitres et les deux derniers articles (l'un sur l'absence de Fernand Dumont en France, l'autre transcrivant des souvenirs de l'ami sociologue Georges Balandier) complétant ce recueil n'ont pas été rédigés par Fernand Dumont (p. 173-220). Il nous reste néanmoins dans ce recueil plus d'une centaine de pages de la main de Fernand Dumont : pages non pas inédites, mais suffisamment obscures pour ne pas figurer dans l'édition de ses *Œuvres complètes* aux Presses de l'Université Laval. Tous les objets de recherche privilégiés par Fernand Dumont sont représentés ici : la culture, le Québec, les idéologies, son approche de la poésie (qui ne saurait être résumée sans en altérer la force), sa position de chrétien dans une société en voie de sécularisation, sa conception transdisciplinaire de la philosophie. Parmi les essais les plus actuels touchant l'identité québécoise, retenons entre autres « De quelques obstacles à la prise de conscience chez les Canadiens français », datant de 1958 (p. 41 et suivantes). Comparant les concepts de nation et de patrie, Fernand Dumont constate la difficulté de se réinventer une identité collective : « Il faut qu'on nous donne une autre histoire qui ne nous apprenne pas seulement que nos pères ont été vaincus en 1760 et n'ont plus fait ensuite que défendre leur langue; une histoire qui nous les montre réclamant les libertés politiques en 1775 et en 1837; une histoire qui ne masque plus la naissance de notre prolétariat à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par un chapitre sur les écoles séparées » (p. 50). Ce numéro initial des *Cahiers Fernand Dumont* conviendra d'abord aux lecteurs déjà familiers de l'œuvre de cet intellectuel comme il ne s'en fait plus. Pour le lecteur non initié à l'univers de Fernand Dumont, nous pouvons recommander la lecture de son autobiographie intellectuelle, *Récit d'une émigration* (Boréal, 1997), qui présente le cheminement d'un homme issu d'un milieu ouvrier qui a progressivement « émigré » vers le monde intellectuel et l'univers des idées pour devenir dès

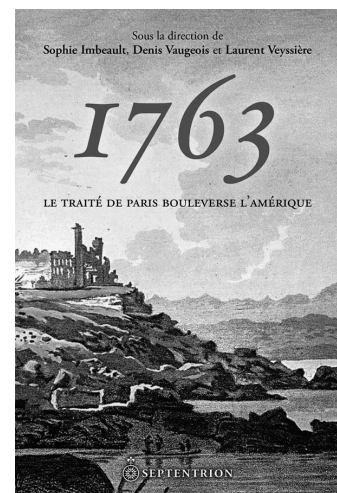
les années 1960 le sociologue le plus éminent au pays. Dans cet ouvrage posthume, Fernand Dumont se raconte avec franchise et dans des mots simples, évoquant avec humilité ses choix de carrière et les étapes déterminantes de son parcours intellectuel depuis ses études au Petit Séminaire de Québec, reliant logiquement certains événements de son quotidien à des considérations plus philosophiques.

En ce contexte difficile pour les revues culturelles, nous souhaitons longue vie aux *Cahiers Fernand Dumont*. Un deuxième numéro des *Cahiers Fernand Dumont* (consacré au « printemps érable ») est paru en 2013, faisant place à des penseurs actuels. Le troisième numéro daté de 2014 porte sur les idéologies.

Yves Laberge



Sophie Imbeault, Denis Vaugeois et Laurent Veysière (dir.). *1763. Le traité de Paris bouleverse l'Amérique*. Québec, Les éditions du Septentrion, 456 p.



En 1763, le traité de Paris confirmait la prise de possession de la Nouvelle-France par la Grande-Bretagne. Le 250<sup>e</sup> anniversaire de cet événement majeur de l'histoire nord-américaine semble toutefois avoir été occulté par les commé-

morations entourant la guerre de 1812. *1763. Le traité de Paris bouleverse l'Amérique* veut donc souligner cet épisode de l'histoire canadienne. Écrits à l'aide de diverses sources et utilisant une riche historiographie, les 24 textes (de 17 auteurs) de ce recueil montrent, dans l'ensemble, un très bel effort de vulgarisation tout en conservant une excellente rigueur. On y retrouve un bon nombre de chercheurs issu du milieu universitaire québécois (entre autres, Laurent Turcot, Éric Bédard et Alain Laberge), des chercheurs français (dont Didier Poton et Jean-Pierre Poussou), de plus jeunes historiens (Joseph Gagné) ainsi que des personnes œuvrant à l'extérieur du milieu universitaire (parmi eux, Raymonde Litalien, Denis Vaugeois et Marcel Fournier).

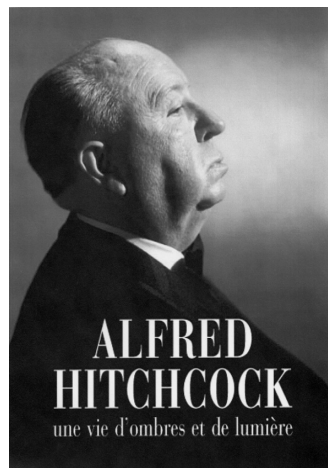
Divisé en trois grandes sections plus ou moins hermétiques, l'ouvrage explore de nombreuses problématiques entourant la guerre de la Conquête et le traité de Paris. Premièrement, un état de la Nouvelle-France avant la guerre est proposé. Dans un second temps, l'attention du lecteur est portée sur le traité de Paris proprement dit. La troisième partie invite quant à elle à revoir l'après-Conquête et les conséquences du traité. Au fil de ces trois grands axes de réflexion, s'enchaînent les différents textes aux contenus aussi intéressants que diversifiés. L'économie, le droit, les négociations et les spéculations entourant la signature du traité, les mouvements de population, les habitudes alimentaires, le régime seigneurial et les enjeux culturels comptent parmi les thèmes abordés dans ce livre. Ainsi, en revisitant ces nombreux sujets, *1763. Le traité de Paris bouleverse l'Amérique* s'avère un incontournable pour quiconque s'intéresse à la fin de la Nouvelle-France, à la guerre de Conquête et aux conséquences du traité de Paris sur l'Amérique du Nord.

**Michel Morissette**



Patrick McGilligan. *Alfred Hitchcock : une vie d'ombres et de lumière*. Lyon et Arles, Institut Lumière et Actes Sud, 2011, 1127 p.

Alfred Hitchcock (1899-1980) fait partie des cinq plus importants réalisateurs ayant œuvré à Hollywood; pourtant, tout comme Charlie Chaplin, Friedrich Wilhelm Murnau et Fritz Lang avant lui, il était né en Europe et a choisi les États-Unis pour y tourner certains des meilleurs films de l'histoire du cinéma. Il existait déjà plusieurs biographies sur Alfred Hitchcock, mais celle-ci mérite une attention particulière, car elle a été écrite par un universitaire rigoureux qui avait déjà fait paraître d'excellents ouvrages sur des cinéastes comme George Cukor et Fritz Lang. Mais c'est surtout pour ses pages détaillées sur le tournage du long métrage *I Confess* (*La loi du silence*) que les lecteurs de *Cap-aux-Diamants* voudront lire cette excellente biographie.



Patrick McGilligan explique qu'Alfred Hitchcock avait choisi la ville de Québec pour ses extérieurs parce qu'il y avait remarqué durant ses repérages une quantité impressionnante de prêtres qui marchaient dans les rues en soutane, ce qui donnait de la plausibilité à son scénario basé sur le secret de la confession dans la religion catholique. Si les intérieurs étaient tournés en studio, les extérieurs permettaient de reconnaître le traversier de Lévis, le quartier de la place Royale, la

place d'Armes, le Château Frontenac et la terrasse Dufferin (p. 589). À l'été 1951, Hitchcock s'est rendu à Québec et à Montréal pour les repérages; le choix des acteurs locaux pour les rôles secondaires s'est fait en avril 1952; le tournage a eu lieu à Québec en août 1952 et le film est sorti au début de 1953 (p. 591). On rappelle que les intérieurs de l'église ont été filmés hors du Vieux-Québec, dans la paroisse de Saint-Zéphirin-de-Stadacona, non loin du Colisée de Québec (p. 595). On apprend aussi qu'Hitchcock fut intéressé par une affaire criminelle ayant fait les manchettes dans les journaux de plusieurs pays : bien que Patrick McGilligan ne le mentionne pas, cette « tragédie de Sault-au-Cochon » et son procès retentissant à Québec (en 1950 et 1951) allaient beaucoup plus tard devenir la trame du roman *Le Crime d'Ovide Plouffe* (1982) de Roger Lemelin, adapté au cinéma par Denys Arcand en 1984 (p. 597). Enfin, Patrick McGilligan confirme que la censure canadienne avait retranché trois minutes de la version de *I Confess* projetée au Canada, provoquant l'indignation d'Hitchcock. Les deux scènes abrégées pour sauver la morale étaient celles où Ruth déclarait son amour au père Logan et par ailleurs l'évocation d'une nuit d'amour que le futur prêtre avait vécu bien avant d'entrer dans les ordres (p. 603). Patrick McGilligan rappelle néanmoins que ce long métrage a été un succès commercial dès sa sortie, même si son réalisateur n'en était pas satisfait, car il avait dû céder à trop de pressions et avait accepté trop de changements et de compromis, notamment dans le choix des acteurs principaux, imposés par les producteurs de la Warner (p. 603).

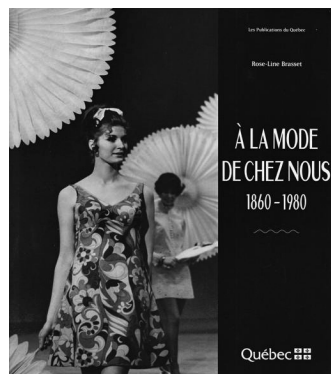
Chaque film d'Hitchcock est ici analysé et mis en contexte avec précision, en incluant sa période britannique et même ses films muets. L'excellente traduction de Jean-Pierre Coursodon rend le texte fluide et sans lourdeur. Patrick McGilligan peut se vanter d'avoir écrit la biographie la plus substantielle et la plus complète sur Alfred Hitchcock, à placer

aux côtés des célèbres entretiens que le maître du suspense avait accordés à François Truffaut durant toute une semaine, en 1962 (le livre *Hitchcock-Truffaut* paru en 1966, souvent réédité, mais aujourd'hui épuisé).

**Yves Laberge**



Rose-Line Brassat. *À la mode de chez nous. 1860-1980*. Québec, Les Publications du Québec, 2013, 206 p. (Coll. « Aux limites de la mémoire »).



La réputation de la collection « Aux limites de la mémoire » n'est plus à faire. Abordant une foule de thèmes des plus variés et ayant pour but de faire connaître les différents fonds d'archives publics et privés par le biais de la photographie, la collection a déjà publié plusieurs ouvrages. Elle nous offre son 21<sup>e</sup> livre et cette fois, en plus de dresser le portrait de la mode entre les années 1860 et 1980, elle nous présente également une vue d'ensemble de toute l'industrie de la beauté.

Rien n'est laissé au hasard. L'auteure évoque les thèmes de manière chronologique en commençant par l'époque où tout, ou presque, était fait maison. C'était les belles années des métiers à tisser. Les jeunes filles apprenaient la broderie dans les écoles ménagères et le savoir manuel se transmettait d'une génération à l'autre. Puis, l'industriali-

sation a fait son apparition et la production s'est mise à croître de manière impressionnante. On parlait dorénavant de l'industrie du vêtement.

L'auteure aborde ensuite des thèmes aussi diversifiés que les styles vestimentaires qui caractérisent le Québec entre 1860 et 1980. Elle nous décrit les grandes tendances depuis l'époque de la reine Victoria jusqu'aux années du retour à la terre et des revendications féministes. On découvre l'univers de la chaussure, du commerce au détail, des défilés de mode, des accessoires, de la mode pour enfants, de celle pour hommes également, de la coiffure, des sous-vêtements et finalement des maillots de bain. Bref, tous les aspects ou presque de l'industrie de la beauté sont exposés dans cet ouvrage magnifiquement illustré et rédigé dans un style fluide et accessible. De la confection jusqu'à la vente, c'est avec un véritable plaisir que l'on comprend que la mode n'est pas seulement une question de frivolité, mais qu'il s'agit plutôt d'une industrie gigantesque. Ce livre nous permet de suivre l'évolution de la mode de chez nous et la façon de la propager.

Pour tous les passionnés d'histoire ou de mode, ce livre est une véritable trouvaille, tout comme les autres volumes de cette collection. Une façon différente et imagée de découvrir de nombreux aspects du patrimoine québécois.

**Johannie Cantin**



Marcel Fournier. *La colonie nantaise de Lac-Mégantic. Une implantation française au Québec au XIX<sup>e</sup> siècle*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2012, 316 p.

La tragédie ferroviaire de Lac-Mégantic survenue dans la nuit du 5 au 6 juillet 2013 a attiré l'attention du monde sur un lieu relativement méconnu. Auparavant, assez peu d'historiens s'étaient penchés sur cette région au sud de la Beauce. Féru

d'histoire, le généalogiste Marcel Fournier (à ne pas confondre avec le sociologue du même nom) s'intéresse depuis longtemps à la migration des Français au Canada; on se souviendra entre autres de son excellent livre sur l'histoire de l'émigration française couvrant la période d'un siècle après le traité de Paris (1763), *Les Français au Québec, 1765-1865 : un mouvement migratoire méconnu* (Septentrion, 1995). Paru sept années plus tard, *La colonie nantaise de Lac-Mégantic* couvre une autre période méconnue de l'histoire des migrations entre l'Europe et le Canada français.



Entre 1870 et 1910, 45 familles de la région de Nantes (en Bretagne) ont émigré vers la région de Lac-Mégantic, apportant avec elles du « sang neuf » et des patronymes originaux dont voici quelques exemples : les trois frères Bécigneul nés à Nantes, la famille de Jean-Marie Guinois venue de Bretagne, mais aussi Léopold-Constantin Gérard qui était originaire de Belgique (p. 222) ou encore Marc Valence, originaire de la Lorraine pour s'établir à Notre-Dames-Bois en 1878 (p. 280). Qui plus est, ces colons venus de France au XIX<sup>e</sup> siècle ont « francisé » un secteur du Québec où vivaient déjà beaucoup de colons protestants venus d'Angleterre, mais surtout d'Écosse et des États-Unis (p. 49). D'ailleurs, la plupart des cantons et des municipalités autour de Lac-Mégantic

avaient alors des noms à consonance anglo-saxonne ou germanique comme Chesham, Ditchfield et Woburn (voir le tableau détaillé, p. 38).

En tout, 165 personnes se sont installées autour du lac Mégantic durant cette quarantaine d'années, dont certaines ayant des racines en Belgique, voire même en Suisse (p. 134). Néanmoins, cette migration provenant essentiellement de l'ouest de la France et implantée dans l'actuelle municipalité régionale de comté (MRC) du Granit était relativement minime si on la compare aux 30 000 ressortissants français ayant émigré au Canada entre 1870 et 1913 (p. 124). Encore de nos jours, la municipalité québécoise de Nantes (autrefois nommée Whitton, mais rebaptisée en 1957) rend hommage à ce mouvement migratoire en évoquant la Bretagne (p. 55).

Une carte récente situe sommairement la région étudiée, qui longe la frontière avec l'État du Maine et comprend entre autres, de ce côté-ci de la frontière, les municipalités de Saint-Augustin-de-Woburn, Nantes et Stornaway (p. 18). Plus loin, une autre carte plus précise indique les différentes régions de France d'où étaient originaires les migrants européens venus s'implanter au lac Mégantic à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (p. 135).

Ouvrage à la fois historique et partiellement biographique, *La colonie nantaise de Lac-Mégantic* se subdivise en deux parties; la première moitié plus générale décrit l'évolution de la région, la fondation de ses villages et ses principales activités, tandis que la dernière présente individuellement quelques-unes de ces familles d'émigrants, leurs origines et leur lieu d'implantation au Québec. Cette deuxième portion est évidemment la plus précieuse, car elle contient des éléments introuvables ailleurs (p. 149-292). Certains de ces villages ont une histoire relativement brève, car ils ont été fondés il y a un siècle à peine, comme Saint-Léon-de-Marston, devenu Val-Racine (p. 66). Néanmoins, on apprend beaucoup de choses en lisant ce livre qui s'intéresse à une région dont on parle

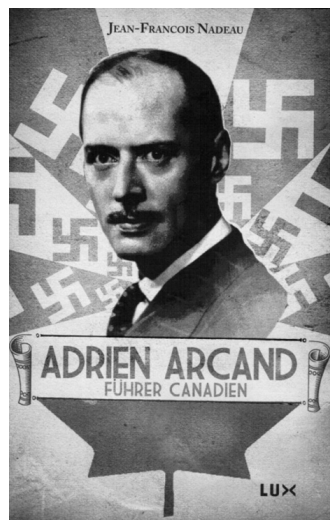
trop peu dans nos livres d'histoire, par exemple sur le rôle rassembleur des regroupements de zouaves pontificaux dans le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle (p. 99).

Les généalogistes et les démographes seront particulièrement enchantés par ce livre étoffé qui offre des ressources utiles comme la liste de plusieurs familles et de certains notables de Lac-Mégantic à partir de différents recensements effectués entre 1881 et 1910 (p. 44-48). Une fois de plus, Marcel Fournier a produit un ouvrage excellent et très bien documenté, essentiel pour les bibliothèques publiques. En outre, l'iconographie généreuse contient beaucoup d'images inédites comme cette vue de la rue Frontenac au centre-ville de Lac-Mégantic (p. 40) ou encore cette photographie aérienne de Lac-Mégantic prise en 1940 (p. 181). Déjà, et surtout depuis l'été 2013, ces images témoignent d'une époque qui n'existe plus.

**Yves Laberge**



Jean-François Nadeau. *Adrien Arcand, führer canadien*. Montréal, Lux, 2010, 404 p.



Que ce soit de l'admiration, de la crainte ou de la curiosité, les mouvements fascistes ne laissent personne indifférent. Tandis que le monde reprend son

souffle durant l'entre-deux-guerres, des personnalités fortes se démarquent en s'oxygénant des vicissitudes des régimes libéraux. Contrairement à la croyance populaire, il ne s'agit pas d'un phénomène exclusivement européen. Le Québec et plus largement le Canada goûtent également à ce type de doctrine extrémiste dont Adrien Arcand (1899-1967) se fait le porte-étendard. Journaliste engagé, détenant l'art de manier les mots (selon ses intérêts), il est expulsé de *La Presse* au début de l'année 1929 en raison de ses visées syndicalistes qui ne cadrent pas avec celles de la direction de l'époque. Dès lors, ce dernier emprunte un chemin sinueux où s'entremêlent journalisme et politique, un parcours atypique le conduisant même tout droit derrière les barreaux. Le vœu d'Arcand consiste à sortir le peuple de la misère oppressante et à son avis la meilleure façon d'y parvenir s'avère d'adhérer aux préceptes du fascisme. Sans calquer les programmes de Benito Mussolini ou d'Adolphe Hitler, pour ne nommer qu'eux, il élabore plutôt une plate-forme « correspondant » aux aspirations des Canadiens français. Sur toile d'antisémitisme et d'anticommunisme, il prône le nationalisme, sans envisager le séparatisme, suivant l'idéal de l'Empire britannique, si cher à son cœur. En observant son *credo*, le corporatisme fait office de panacée. Il laisse toujours une place de choix à la religion catholique, en dépit des récriminations qui fusent de la part des membres du clergé, notamment lorsque la situation s'envenime en Europe et que la comparaison est faite avec le régime sadique hitlérien. Fort de ses convictions, Arcand réussit à rallier un certain nombre de fidèles à sa cause. N'ayant pas les moyens de ses ambitions, il croise sur sa route des hommes influents tels Eugène Berthiaume, Maurice Duplessis et Richard Bedford Bennett, dont il s'attire la sympathie et qui lui permettront de mener sa barque, tant bien que mal. En dépit des nombreux échecs qu'il essuie, jamais il ne démord. Voilà donc un personnage qui mérite qu'on s'y attarde.

Jean-François Nadeau trace avec doigté le portait de l'énigmatique Adrien Arcand ainsi que ses réalisations. Il prend grand soin de remettre les pendules à l'heure en relativisant les faits, sans toutefois les dénaturer. Cet ouvrage étoffé repose sur la presse contemporaine, une correspondance abondante et des clichés soigneusement sélectionnés. Il n'est pas réservé qu'aux fins connaisseurs, mais également à tous ceux qui s'intéressent à la politique québécoise et au monde de la presse au XX<sup>e</sup> siècle. Bien que les mémoires individuelles et collectives puissent encore être sensibles, il serait dommage de se priver d'explorer de tels sujets qui sortent des histoires officielles. L'auteur a vu juste en dépoussiérant la vie de celui qu'on a surnommé autrefois le *führer canadien*.

**Myriam Cyr**



Les Services historiques Six-Associés. *Crimes et châtements. La justice à Québec du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 95 p.



Cet opuscule se présente sous la forme d'un circuit touristique thématique portant sur le crime et la justice criminelle à Québec. Il nous montre notamment la maison Sewell, du nom

du juge en chef du Bas-Canada située rue Saint-Louis. Nous découvrons des lieux aussi divers que les plaines d'Abraham où avaient lieu des duels au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, puis la station de police située au coin de Sainte-Ursule et de la ruelle des Ursulines, la prison (Morris Centre) sur la chaussée des Écossais, etc. Les auteurs rappellent non sans intérêt que George-Étienne Cartier a déjà pris part à un duel. Ils conduisent le lecteur dans les différentes stations, racontent des anecdotes au sujet de l'histoire criminelle de l'Ancien et du Nouveau Régime. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle apparaissent notamment les corps du guet qui se livrent à la surveillance urbaine. Il en va ainsi des cabaretiers qui ont tôt fait, pour plusieurs raisons, d'être en conflit d'intérêts, de se livrer à des abus, d'augmenter le nombre d'arrestation pour augmenter leur prime. On y apprend aussi que la dernière exécution publique à Québec eut lieu le matin du 22 mars 1864, soit celle de John Meehan, fil aîné d'un cultivateur de Sainte-Catherine-de-Fossambault, pendu pour meurtre. Il est aussi fait mention de prisonniers célèbres comme l'avocat et écrivain Philippe Aubert de Gaspé, emprisonné pour dettes, que tous connaissons pour être le premier auteur d'un roman historique (*Les Anciens Canadiens*, 1863) et le pamphlétaire Étienne Parent, devenu sourd en prison. L'ouvrage est habilement illustré et complété d'une bibliographie.

**Jean Nicolas De Surmont**



André Vanasse. *La flûte de Rafi*. Montréal, Éditions XYZ, 2013, 315 p.

Le titre de l'œuvre d'André Vanasse fait référence à la flûte de Claude Rafi, fleustier ou faiseur d'instruments, au XVI<sup>e</sup> siècle. Cette fiction romanesque engage les deux personnages principaux dans un long voyage, de Hambourg à

Amsterdam et Rouen, pour finalement atteindre Trois-Rivières.

La connaissance des arts et l'apprentissage du commerce deviennent des éléments salvateurs dans la quête spirituelle de Pawel Szojchet. En rupture avec son père, le jeune Pawel quitte sa Cracovie natale, en 1626, pour suivre sa propre destinée.

Son parcours relate l'époque dans les moindres détails. Le roman d'André Vanasse raconte aussi une partie de l'histoire juive à travers le regard de Pawel et de son fils. Dans le contexte d'une Europe marquée par les stigmates de l'Inquisition et des persécutions qui s'y poursuivent, l'auteur nous rappelle l'intolérance religieuse qui s'exprimait souvent de façon violente en forçant les conversions. Sous forme de fiction, André Vanasse



partage avec générosité le produit de ses recherches pour retrouver ses ancêtres et nous amène de Rouen à la Nouvelle-France. Nous suivons le parcours du fils de Pawel Szojchet, François Vanas, un flutiste de talent, qui s'embarquera sur le *Saint-Jean-Baptiste*, un voilier mobilisé par le roi de France pour coloniser la région. Voilà jusqu'où nous porte la musique de la flûte de Rafi : elle établit un lien entre la terre nouvelle avec ses surprises et le Vieux Monde qu'il fuit non sans regrets.

**Diane Gaudreault**

**Arts, architecture, ethnologie**

Dupont, Jean-Claude. *Des histoires de lutins*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 51 p.

Marcil, Eileen Reid. *Un cadeau singulier à Ringfield*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 86 p.

Maude, Marie-Hélène. *Ozias Leduc et la décoration intérieure de l'église Saint-Romuald de Farham (1905-1912)*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 239 p.

**Histoire**

Fournier, Marcel et Michel Langlois. *Le régiment de Carignan-Salières. Les premières troupes françaises de la Nouvelle-France 1665-1668*. Montréal, Éditions Histoire Québec, 2014, 127 p. (Coll. « Fédération Histoire Québec »).

Guertin, Rémi. *L'implantation des premiers chemins de fer du Bas-Canada*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 197 p.

Gagnon, Louis. *Louis XV et de Canada 1743-1763*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 181 p.

Landry, Nicolas et Nicole Lang. *Histoire de l'Acadie (2<sup>e</sup> édition)*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 467 p.

Pelletier, Tommy Simon. *Vivre et pêcher dans les Notre-Dame. Excursions archéologiques sur le barachois de Mont-Louis au Régime français*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 192 p. (Coll. « Autour de l'événement »).

**Littérature**

Dufour, Gaétane (dir.). *Les littératures montréalaises. La feuille*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 132 p.

Jasmin, Claude. *Élyse la fille de sa mère*. Montréal, Les Éditions XYZ inc., 2014, 154 p.

Wolf, Marc-Alain. *Histoires de famille, histoires de guerre*. Nouvelles. Montréal, Les Éditions Triptyque, 2014, 146 p.

**Ouvrages de références**

Bédard, Éric et Xavier Gélinas (dir.). *René Lévesque. Chroniques politiques. Tome 1 – 1966-1970*. Montréal, Éditions Hurtubise inc., 2014, 756 p. (Coll. « Histoire et politique. Cahiers du Québec »).

Boucher, Pierre. *Histoire véritable et naturelle* [...]. Texte établi en français moderne par Pierre Benoit. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 191 p.

Gaudreault, André et Laurent Le Forestier (dir.). *Méliès carrefour des attractions, suivis de Correspondances de Georges Méliès (1904-1937)*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 536 p. (Coll. « Colloques de Cerisy »).

Terrien, Paul. *Notre voix. Vingt discours remarquables de l'histoire du Québec*.

Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 180 p. (Coll. « Démocratie et institutions parlementaires »).

**Régions du Québec**

Dufour, Donald et Lyne Richer. *L'Isle-aux-Coudres. Le fleuve dans la peau*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc »).

Guillot, Daniel B. et Robert Martel. *À la proue de l'île d'Orléans. Le village de Sainte-Pétronille*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 187 p.

Lahoud, Pierre. *L'île d'Orléans pays de traditions*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 206 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc »).

Landry, Steeve. Préface de Patrice Michaud. *Cap-Chat. Histoire et attraits touristiques Gaspésie*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 170 p.

Rousseau, Carmen (dir.). *Société d'histoire d'Amos. Amos ville centenaire 1914-2014*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 757 p.

**Yves Beauregard**

Photographie : © Maxime Bergeron, 2014.

# LES DÉBUTS DU PORTRAIT PHOTOGRAPHIQUE (1)

Les procédés du daguerréotype et de l'ambrotype nous ramènent au début de l'histoire de la photographie au Québec : le premier est une image unique exécutée à partir d'un positif sur une plaque de cuivre recouverte d'argent et polie; le second, aussi une image unique, mais réalisée à partir d'un négatif sur une plaque de verre peinte en noir au revers. Dans les deux cas, la plaque se présente généralement dans un boîtier fini en velours à l'intérieur. Après avoir supplanté le daguerréotype, un procédé long, complexe, coûteux et répandu entre 1840 et 1860, l'ambrotype a connu à son tour ses heures de gloire au Québec entre 1855 et 1870. De qualité comparable au daguerréotype, mais plus simple et moins dispendieux, l'ambrotype fut plus aisément accessible aux diverses classes de la société. Les œuvres issues de ces deux procédés, rares sur le marché, sont fort recherchées par les musées et les collectionneurs. La collec-

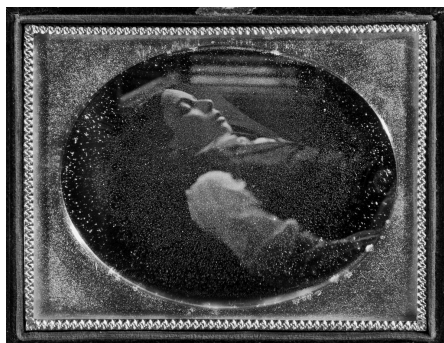


Artiste inconnu, *Samuel Forget*, Québec, 1851; daguerréotype, 8,3 x 7 cm (sixième de plaque); 9 x 8 cm (boîtier). Achat, 2007.182. (Photo MNBAQ, Patrick Altman).

croisées et fumant la pipe, est d'une présence forte grâce à une lumière diffuse et au procédé lui-même bien défini. Le second daguerréotype, provenant du fonds Eugène-Étienne-Taché de la famille Juchereau-Duchesnay, représente, en médaillon et en plan rapproché, un jeune garçon sur son lit de mort, étendu sur le dos, vêtu d'une chemise blanche et d'une veste foncée. Il faut savoir que dès les débuts de la photographie et, cela, tant en Europe qu'en Amérique, les daguerréotypistes, à la demande des familles, ont procédé à la prise de portraits *post mortem*, en particulier des enfants morts. Cette coutume allait d'ailleurs devenir une source de revenus importante pour les photographes. On retrouve donc des dizaines d'exemples de portraits

*post mortem* un peu partout sur les deux continents. Le Québec n'a pas échappé à cette vogue. Dès 1851, Lemire fait la promotion dans les journaux et annuaires de Québec de ses « portraits de personnes malades ou défuntés, pris à domicile ». Dans ce cas-ci, l'enfant est vu à mi-corps, à contre-jour d'une fenêtre. La lumière de la persienne crée ici un clair-obscur aux accents dramatiques tout en définissant bien les traits du visage. Il se dégage de ce portrait intime et respectueux, un sentiment de paix et d'éternité. Nul doute qu'il s'agit bien là de deux daguerréotypes d'exception de la collection nationale. ■

**Mario Béland, msrc**  
Historien de l'art



Artiste inconnu, *Portrait d'un enfant mort*, vers 1850; daguerréotype, 8 x 10,5 cm (quart de plaque), 11,5 x 9 cm (boîtier). Achat, 2007.181. (Photo MNBAQ, Patrick Altman).

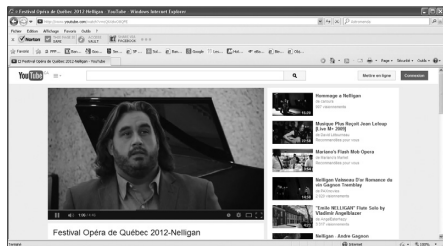
tion du MNBAQ conserve actuellement 28 daguerréotypes, dont neuf attribués à Léon-Antoine Lemire, et quelque 25 ambrotypes, tous d'artistes inconnus. Mentionnons à cet égard qu'en plus des auteurs, les sujets de ces deux procédés sont généralement non identifiés. Comme l'indique une inscription gravée au revers même de la plaque, le premier des deux daguerréotypes représente Samuel Forget de Québec, en 1851. Avec les daguerréotypes du docteur Louis-Philippe-Ferdinand Vincent (16 août 1847) et de Charles Paquet attribué à Lemire (août 1851, collection Beauregard), cela en fait l'une des plus anciennes photographies québécoises dûment identifiées et datées au MNBAQ. Le portrait de Forget, représenté de trois quarts, mains

## Dans YouTube...

Contre toute attente, on peut trouver sur le site international de YouTube plusieurs documents québécois ou à propos du Québec, par exemple des reportages d'autrefois, des émissions oubliées ou des documents personnels mis en ligne. Par le truchement de YouTube, toutes ces images d'actualité et ces performances mémorables sont désormais devenues des documents d'archives souvent exclusifs. Accessible gratuitement, YouTube demeure aussi un lieu privilégié pour « voir » la musique, les chansons et les concerts de partout, y compris ceux du Québec.

### Dans les coulisses de l'Opéra de Québec

Les amateurs de grande musique découvriront sur YouTube beaucoup de petits films montrant des événements, des rencontres, des répétitions et différents extraits de spectacles antérieurs de l'Opéra de Québec. Ainsi, l'Opéra de Québec a présenté, en 2012, l'opéra *Nelligan*, composé par André Gagnon sur un texte de Michel Tremblay. L'extrait choisi ne provient pas directement du spectacle *Nelligan* sur scène, mais il montre Marc Hervieux accompagné uniquement du compositeur André Gagnon au piano en complément d'une conférence de presse ayant eu lieu au Grand Théâtre de Québec.



Extrait inédit de l'opéra *Nelligan*, avec André Gagnon et Marc Hervieux  
[www.youtube.com/watch?v=cQkXdwO8QFE](http://www.youtube.com/watch?v=cQkXdwO8QFE)

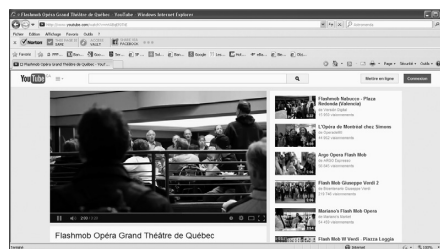
Ailleurs, un autre extrait (en deux parties) montre une conférence de presse de Plácido Domingo (s'exprimant dans un français impeccable) lors de son passage à Québec pour la présentation de l'événement Operalia, en 2008.

Plácido Domingo à Québec  
[www.youtube.com/watch?v=mxRwYIX14IU](http://www.youtube.com/watch?v=mxRwYIX14IU)

Par ailleurs, parmi les nombreux documents de travail montrant les coulisses de l'Opéra de Québec, on peut observer les solistes et les figurants chanter en chœur (et sans leurs costumes de scène) divers passages de *Lucia di Lammermoor*, un opéra de Gaetano Donizetti.

Répétitions de *Lucia di Lammermoor*  
[www.youtube.com/watch?v=FlnPSp67260](http://www.youtube.com/watch?v=FlnPSp67260)

Le chœur de l'Opéra de Québec s'est même livré à un récital impromptu et de courte durée (en anglais, on dit un *flashmob*) au casse-croûte du troisième étage du centre commercial Laurier, à la grande surprise des clients et des passants qui étaient présents le 21 novembre 2011. Il fallait voir les chanteurs anonymes et dispersés entonner magnifiquement un air célèbre de Giuseppe Verdi au milieu de la foule incrédule et ravie. C'est une manière très originale d'apporter la grande musique au public et de conquérir de nouveaux auditoires.

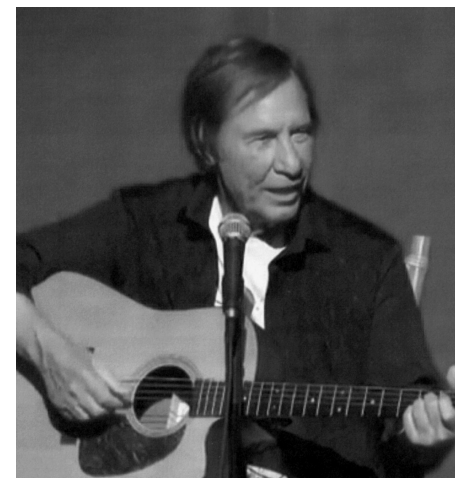


Flashmob de l'Opéra de Québec  
[www.youtube.com/watch?v=n4ABqEf0tKE](http://www.youtube.com/watch?v=n4ABqEf0tKE)

### Un album phare de la chanson

Même après plus de 40 années, l'album *Jaune* (1970) de Jean-Pierre Ferland reste intemporel et universel. C'est un disque innovateur et éternellement moderne, jamais démodé. Il se range aux côtés des disques parfaits de la chanson québécoise qui se comparent volontiers à ceux des plus grands artistes de réputation internationale. On peut revoir Jean-Pierre Ferland au meilleur de sa forme interpréter intégralement l'album *Jaune* (et d'autres chansons immortelles comme « Marie-Claire »), en 2011, lors d'un spectacle grandiose donné aux Francfolies de Montréal.

Jean-Pierre Ferland – L'album *Jaune* en intégrale, 2011.  
[www.youtube.com/watch?v=BAYlaUUvucE&index=1&list=FLQ316NRP5-1D\\_fFeeZk1b7w](http://www.youtube.com/watch?v=BAYlaUUvucE&index=1&list=FLQ316NRP5-1D_fFeeZk1b7w)



Yves Laberge

## Mario Béland

### lauréat du Prix carrière de la Société des musées du Québec

À l'occasion de son congrès annuel, la Société des musées du Québec (SMQ) a procédé, le 1<sup>er</sup> octobre dernier, à la remise de ses Prix 2014. Les Prix de la SMQ visent à reconnaître, stimuler et récompenser l'excellence de la pratique muséale au Québec. Ils sont accordés à des projets réalisés en cours d'année. Le Prix Carrière vient plutôt couronner une vie entière consacrée à la muséologie.

Le lauréat du Prix Carrière 2014 de la SMQ est M. Mario Béland. Le jury lui a accordé cet honneur « pour la constance de son engagement, pour la profondeur et la qualité exceptionnelle de ses réalisations, ainsi que pour sa contribution exemplaire à la muséologie québécoise. Avec rigueur et constance, ce passionné a su élever notre regard et enrichir notre compréhension à l'égard de

grandes figures et de courants artistiques intimement liés à l'histoire de l'art québécois et canadien. Détenteur d'un doctorat en histoire de l'art de l'Université Laval, à Québec, le lauréat est l'homme d'une institution. Il a occupé de 1985 à 2014 le poste de conservateur de l'art ancien au Musée national des beaux-arts du Québec, contribuant de façon soutenue à son rayonnement. »

### Retraite de Mario Béland

Le conservateur de l'art ancien du Québec au Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ), Mario Béland, tire sa révérence après une carrière de 30 ans, une quarantaine d'expositions, une douzaine de livres et des centaines d'articles. L'historien de l'art diplômé de l'Université Laval a fait ses premières armes dans cette ins-

titution comme adjoint au conservateur de la prestigieuse exposition *Le Grand Héritage* organisée à l'occasion de la visite du pape Jean-Paul II, en 1984. Il est ensuite devenu conservateur de l'art ancien du Québec, donc le gardien de la précieuse collection d'œuvres accumulées depuis 1920 par le musée.

« C'est un lieu commun de dire que c'est un privilège de travailler au musée, écrit-il en annonçant son départ. J'ajouterais que, pour ma part, ce fut un double privilège, c'est-à-dire être rémunéré pour assouvir et faire s'épanouir ma passion pour l'art ancien du Québec. En voulant donner le meilleur de moi-même, j'espère que j'aurai fait honneur à notre grande institution nationale et que j'aurai été à la hauteur de cette noble profession de conservateur de musée. »

Passionné d'art ancien, Mario Béland a contribué par les recherches menées en vue de la préparation de ses expositions à l'enrichissement des connaissances en histoire de l'art québécois. Il s'est aussi révélé un excellent vulgarisateur. Les lecteurs de *Cap-aux-Diamants* en savent quelque chose, puisqu'il a été un collaborateur de la première heure. En effet, Mario Béland est titulaire d'une rubrique dans la revue depuis 1987. De plus, au fil des ans, il a rédigé six articles importants sur des sujets divers. Nous sommes très heureux de vous annoncer que Mario Béland, nouveau retraité du MNBAQ, continuera de nous faire bénéficier de son érudition dans les prochains numéros.



Mario Béland. Photo : MNBAQ, Patrick Altman.

Jacques Saint-Pierre

# IL Y A 200 ANS

## LA BRITISH NAVY PERD LA BATAILLE DU LAC CHAMPLAIN

**D**urant la guerre de 1812, George Prévost est le commandant des forces britanniques en Amérique du Nord. Sa stratégie militaire est d'abord défensive afin d'assurer la protection de Québec, capitale du Bas-Canada. Les combats se développent ensuite dans les Grands Lacs où Prévost vise à assurer la suprématie anglaise. À l'automne 1813, Prévost voit ses troupes repousser l'invasion américaine grâce aux victoires de Châteauguay près de Montréal et de Crysler's Farm au Haut-Canada. Prévost reçoit ensuite du renfort de la Grande-Bretagne. L'abdication de l'empereur Napoléon, en avril 1814, permet à la couronne britannique d'envoyer 15 000 hommes à Québec, surtout des vétérans de la guerre d'Espagne, pour préparer une attaque en territoire américain.

Prévost organise alors une opération militaire terrestre et navale contre Plattsburgh dans l'État de New York. Son objectif est d'assurer le contrôle britannique sur le lac Champlain. Début septembre 1814, les 11 000 hommes de l'armée anglaise traversent la frontière et envahissent le territoire américain. Cette force militaire imposante comprend aussi plusieurs pièces d'artillerie. À proximité de Plattsburgh, Prévost retarde l'assaut pour attendre l'arrivée de la flotte britannique de quatre navires commandée par le capitaine George Downie. Face à lui, les Américains sont moins nombreux : 3 400 hommes dont plus de la moitié sont des miliciens. Au large, dans la baie de Cumberland, le commodore Thomas Macdonough dispose aussi d'une flotte de quatre navires.



*MacDonough's Victory on Lake Champlain, 1814.* Cette aquarelle d'Edward Tufnell montre les bateaux américains *US Saratoga* (à gauche) et *US Eagle* (à droite) à l'attaque du vaisseau amiral britannique *Confiance* (au centre), au large de Plattsburgh, le 11 septembre 1814. Source : Navy Art Collection. URL : [www.history.navy.mil/photos/images/h51000/h51480kc.htm](http://www.history.navy.mil/photos/images/h51000/h51480kc.htm)

Des escarmouches se déroulent près du village de Plattsburgh dès le 6 septembre. Toutefois, Prévost refuse d'engager immédiatement le gros de ses troupes dans un affrontement en règle. Le brigadier général Alexander Macomb, responsable de la défense de la frontière nord de l'État de New York, en profite pour finaliser sa défense. Dans les semaines qui ont précédé la bataille, Macomb a décidé d'encombrer tous les accès à Plattsburgh et de construire de fausses routes qui aboutissent à des culs-de-sac. Le 9 septembre, Downie arrive en vue de Plattsburgh à bord du *Confiance*, un bateau de 36 canons construit pour assurer aux Anglais la suprématie sur le lac Champlain. Le combat naval s'engage au matin du 11 septembre. Les vents sont contraires aux Britanniques et Downie peine à établir ses positions sur le lac. Rapidement, Macdonough tire avantage de la situation et concentre ses tirs sur le *Confiance*. Downie est jeune et inexpérimenté, une salve de caronade le frappe mortellement. Plus

loin, l'ardeur des marins américains laisse les rivaux anglais incapables de riposter adéquatement. À l'issue du combat, les bateaux anglais sont pratiquement taillés en pièce et doivent se rendre. À terre, Prévost tarde à fournir le renfort terrestre nécessaire dans l'attaque de Plattsburgh. La stratégie de diversion du brigadier Macomb fonctionne à merveille et les Anglais échouent à déployer leurs forces efficacement. Incapable de soutenir le feu des navires américains dans la rade, Prévost doit abandonner ses positions lorsque la défaite navale de sa flotte devient évidente.

La bataille du lac Champlain est une cuisante défaite pour l'armée anglaise. Prévost doit retraiter au Bas-Canada avec une armée mécontente de son hésitation au combat. Après la guerre, il est rappelé à Londres pour répondre de ses échecs militaires. Prévost réclame un conseil de guerre pour laver son honneur, mais il décède avant la tenue des audiences. Sa réputation reste ternie à jamais.

Pire encore, l'objectif d'envahir le territoire américain et d'y maintenir une forte présence militaire anglaise est un échec. La couronne britannique espérait ainsi se présenter en position de force pour les négociations de paix qui se déroulent à l'automne 1814 entre le Royaume-Uni et les États-Unis, à Gand, dans les Pays-Bas. Au contraire, la défaite britannique au lac Champlain permet aux Américains de renforcer leur position de négociations et de continuer à rejeter toute concession territoriale sur la question de la frontière avec le Canada. ■

**François Droüin**

## MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE

(100, rue Laurier, Gatineau)

**Jusqu'au 6 avril 2015.**

*Le Titanic canadien - L'Empress of Ireland*

**Jusqu'au 18 janvier 2015.**

*Écurie championne - E.P. Taylor et Windfields Farm*

**Jusqu'au 22 mars 2015.**

*Bob le bricoleur - mission : nature*

**Jusqu'au 4 janvier 2016.**

1867



## MUSÉE DES URSULINES DE QUÉBEC

(12, rue Donnacona, Québec)

**Exposition permanente.**

*L'Académie des demoiselles.*

## LIEU HISTORIQUE NATIONAL MAISON WILFRID-LAURIER

(16, rue Laurier Ouest, Victoriaville)

**Exposition permanente.**

*Laurier et son temps*

## MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES

(431, avenue Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion)

**Jusqu'au 20 janvier 2015.**

*Cyprienne sort de ton trou*

*Illustrations de Johanne Mitchell.*

**Du 18 septembre 2014**

**au 2 août 2015.**

*Les guitares Godin de l'arbre à la scène*

## MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANCOPHONE

(2, côte de la Fabrique, Québec)

**Jusqu'au 4 janvier 2015.**

*La colonie retrouvée*

Première France d'Amérique, 1541-1543. Jusqu'ici méconnue, l'épopée de la première colonie française est dévoilée à la suite de cinq années de fouilles archéologiques sur le promontoire de Cap-Rouge.

**Jusqu'au 30 août 2015.**

*Révélation. L'art pour comprendre le monde*

## MUSÉE DE LA MÉMOIRE VIVANTE

(710, avenue De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli)

**Expositions temporaires.**

*Partir pour la famille, croyances et réalités*

*Tableau de vie, plus qu'un portrait*

*Léon Trépanier, journaliste-villégiateur*

## MUSÉE MCCORD

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

**Jusqu'au 13 avril 2015.**

*L'amour sous toutes ses coutures*

**Jusqu'au 19 avril 2015.**

*Jouets*

**Jusqu'au 5 mars 2015.**

*Frédéric Lavoie. Artiste en résidence*

## CHÂTEAU RAMEZAY - MUSÉE ET SITE HISTORIQUE DE MONTRÉAL

(280, rue Notre-Dame, Montréal)

**Jusqu'en novembre 2015.**

*Le régiment de Carignan-Salières : racines de nombreux Québécois*

En 1665, les quelque 1 000 officiers et soldats de ce régiment débarquent pour défendre la colonie contre les attaques iroquoises et, éventuellement, la peupler. En 1668, au licenciement du régiment, 325 soldats décident de demeurer au pays pour s'y établir. De ce nombre, 238 ont pris épouse au Canada, en majorité des Filles du Roy. Ainsi, un très grand nombre de Québécois ont pour ancêtres ces valeureux militaires devenus colons.

## MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

**Jusqu'au 25 janvier 2015.**

*De Van Gogh à Kandinsky*

*L'expressionnisme en Allemagne et en France, 1900-1914.*

**Jusqu'au 18 janvier 2015.**

*Marion Wagschal, peintures*

**Jusqu'en mars 2015.**

*Les affiches d'Andy Warhol*

**Du 31 janvier 2015 au 31 mai 2015.**

*Merveilles et mirages de l'orientalisme Benjamin-Constant en son temps*



## MUSÉE DE LA CIVILISATION

(5, rue Dalhousie, Québec)

**Jusqu'au 15 mars 2015.**

*Les maîtres de l'Olympe. Trésors des collections gréco-romaines de Berlin*

**Jusqu'au 8 février 2015.**

*Esprits libres*

**Jusqu'au 29 mars 2015.**

*Acquisitions récentes. Objets de lumière*

**Jusqu'au 23 août 2015.**

*Image X Image. Le cinéma d'animation à l'ONF*

**Jusqu'au 27 septembre 2015.**

*Corps rebelles*

## CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(335, place D'Youville, Vieux-Montréal)

**Jusqu'en octobre 2015.**

*Scandale! Vice, crime et moralité à Montréal, 1940-1960*

## GALERIE D'ART DU CENTRE CULTUREL DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

(2500, boul. de l'Université, Sherbrooke)

**Jusqu'au 22 février 2015.**

*Cozic*

*Le Projet code couronne*

## MUSÉE QUÉBÉCOIS DE LA CULTURE POPULAIRE

(200, rue Laviolette, Trois-Rivières)

**Jusqu'au 18 janvier 2015.**

*Le Québec raconté par sa pub*

**Jusqu'au 5 avril 2015.**

*Être ou ne poète*

*L'univers poétique et artistique de Gérald Godin.*

**Jusqu'au 19 avril 2015.**

*Histoires de pêche : dans les filets de Benoît Desjardins*

**Jusqu'au 4 octobre 2015.**

*Le temps file, les chapeaux défilent*

**Du 2 décembre 2014**

**au 17 janvier 2016.**

*Dans mon temps... les jouets*

## MUSÉE DE LA GASPÉSIE

(80, boul. Gaspé, Gaspé, Québec)

**Exposition permanente.**

*Gaspésie... Le grand voyage!*

## EXPORAIL, LE MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN

(110, rue Saint-Pierre, Saint-Constant)

**Exposition permanente.**

*Vivre l'aventure ferroviaire au Canada*

**Exposition temporaire.**

*La carte postale nous raconte...*

## POINTE-À-CALLIÈRE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(350, place Royale, Vieux-Montréal)

**À partir du 12 décembre 2014.**

*Les Grecs - D'Agamemnon à Alexandre le Grand*

Cette exposition sur la Grèce antique, la plus vaste et la plus complète jamais présentée en Amérique du Nord, regroupera plus de 500 artefacts provenant de 22 musées grecs. Nombre de ces objets n'ont jamais été exposés hors de Grèce.

**Jusqu'au 4 janvier 2015.**

*Vies de Plateau*

## MUSÉE DE CHARLEVOIX

(10, chemin du Havre, La Malbaie)

**Exposition permanente.**

*Charlevoix raconté - fabuleux familial*

**Jusqu'au 5 avril 2015.**

*Gabrielle Roy - Des amitiés dans Charlevoix*

## MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

(1, place Vimy, Ottawa)

**Jusqu'au 31 décembre 2017.**

*Le salon d'honneur de la Légion royale canadienne*

**Jusqu'en février 2017.**

*Des Canadiens ordinaires à des époques extraordinaires*

**Jusqu'en mars 2015.**

*Gaz, boue et mémoire*

## MUSÉE MARIUS BARBEAU

(139, rue Sainte-Christine, Saint-Joseph-de-Beauce)

**Jusqu'au 18 janvier 2015.**

*Au jeu de l'artiste Solange Hubert*

## MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

(1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec)

**Jusqu'au 18 janvier 2015.**

*Inde. Miniatures du sud de l'Asie du San Diego Museum of Art*

**Jusqu'au 15 mars 2015.**

*Vers un renouveau artistique*

*La revue « Le Nigog », 1918*

**Du 19 février 2015 au 14 juin 2015.**

*Bryan Adams s'expose*

**Du 19 février 2015 au 10 mai 2015.**

*1950  
Le Québec de la photojournaliste américaine Lida Moser*

**Yves Beauregard**

# 22

REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES  
MAINTENANT OFFERTES

# EN VERSION NUMÉRIQUE!

**ARTS VISUELS** CIEL VARIABLE | ESPACE | ESSE | ETC | INTER **CINÉMA** 24 IMAGES | CINÉ-BULLES | SÉQUENCES **CRÉATION LITTÉRAIRE**  
BRÈVES LITTÉRAIRES | MŒBIUS | XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** QUÉBEC FRANÇAIS | RELATIONS **HISTOIRE ET PATRIMOINE**  
CAP-AUX-DIAMANTS | CONTINUITÉ | HISTOIRE QUÉBEC **LITTÉRATURE** LES CAHIERS DE LECTURE | LETTRES QUÉBÉCOISES | LURELU |  
NUIT BLANCHE | SPIRALE **THÉÂTRE ET MUSIQUE** JEU REVUE DE THÉÂTRE

Plusieurs revues culturelles québécoises ont fait leur entrée dans L'Entrepôt du livre numérique de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL). Visitez la section *Revues culturelles numériques* de la Vitrine de l'Entrepôt [www.vitrine.entrepotnumerique.com](http://www.vitrine.entrepotnumerique.com) pour feuilleter les revues en ligne et acheter les numéros qui vous intéressent.

sodep

Société de développement  
des périodiques  
culturels québécois



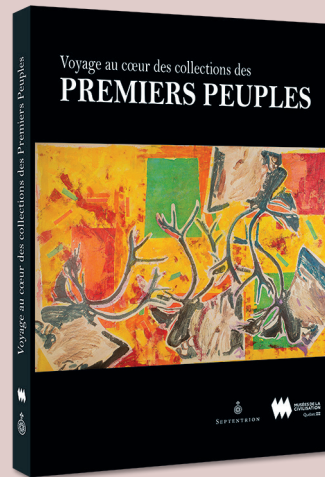
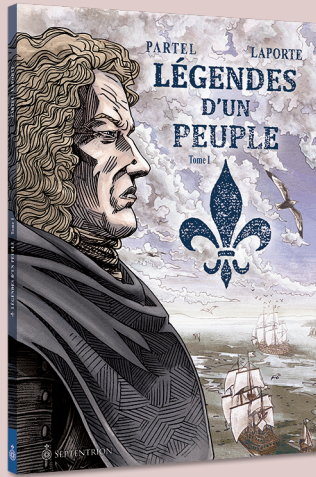
Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

VINCENT PARTEL  
ET GILLES LAPORTE

## Légendes d'un peuple Tome 1

Cette bande dessinée s'adresse à un large public qui souhaite s'initier à l'histoire du Québec par de courts récits accessibles, enlevants et très rigoureux sur le plan historique.



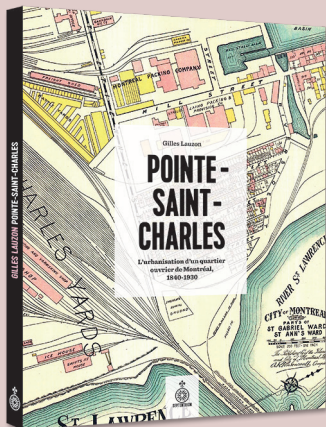
SOUS LA DIRECTION DE  
MARIE-PAULE ROBITAILLE

## Voyage au cœur des collections des Premiers Peuples

Laissez-vous séduire par une des collections les plus anciennes et les plus riches du Musée de la civilisation. Au fil des pages, vous irez à la rencontre de nations autochtones du Québec, du Canada, des États-Unis, de l'Amazonie et de l'Océanie.

# WWW.S E P T E N T R I O N . Q C . C A

TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC



GILLES LAUZON

## Pointe- Saint-Charles L'urbanisation d'un quartier ouvrier de Montréal

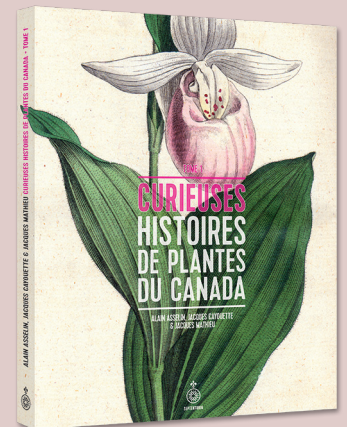
Cet ouvrage, abondamment illustré, raconte l'histoire du quartier ouvrier montréalais de Pointe-Saint-Charles, de 1840 à 1930, et de trois familles bien réelles qui y ont vécu : les Turnbull, les Mullins et les Galarneau.



ALAIN ASSELIN,  
JACQUES CAYOUILLE  
ET JACQUES MATHIEU

## Curieuses histoires de plantes du Canada Tome 1

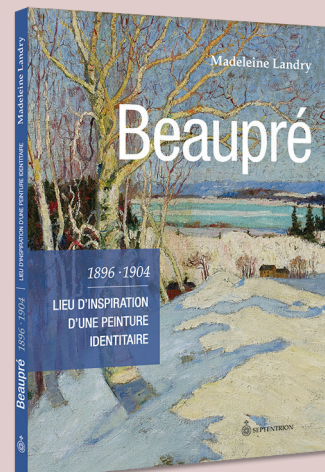
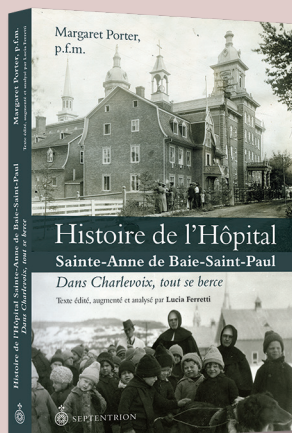
Les auteurs de ce livre sont partis à la conquête de l'origine de ces plantes et relatent la curieuse et étonnante histoire des usages qu'on en faisait, tant en Amérique qu'en Europe.



MARGARET PORTER, P.F.M.  
TEXTE ÉDITÉ, AUGMENTÉ ET ANALYSÉ  
PAR LUCIA FERRETTI

## Histoire de l'Hôpital Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul Dans Charlevoix, tout se berce

Ce livre s'impose comme une contribution unique à l'histoire des hôpitaux psychiatriques et notamment à l'histoire de la déficience intellectuelle, et comme une réflexion renversante sur la manière de faire humanité.



MADELEINE LANDRY

## Beaupré Lieu d'inspiration d'une peinture identitaire

Des œuvres remarquables de William Brymner, Maurice Cullen, James Wilson Morrice, William Cruikshank, Edmund Morris et Edmond Dyonnet illustrent le propos et mettent

en lumière l'importance de cette production réalisée à Beaupré entre 1896 et 1904.